ESPIONNAGE

PAUL KENNY

M. Gourdon

RENFORTS D'URGENCE

Editions
"FLEUVE NOIR"

CHAPITRE PREMIER

Après une brève escale aux îles Pescadores, les navires de guerre de la 7ème Flotte Américaine reprirent leur route en direction de Formose.

Les escorteurs qui avaient accompagné le convoi depuis Hong-Kong purent rebrousser chemin et s'en retourner vers leur secteur de la Mer de Chine, la relève ayant été assurée par quelques-uns des puissants vaisseaux de la zone de Fou-Kien, les célèbres « chiens de garde » de la Task Force 72 dont toutes les unités battaient présentement pavillon aux couleurs de l'Amiral Pride...

Et, cette fois encore, la dernière partie du voyage se déroula sans incident. Le crépuscule commençait à assombrir le détroit lorsque les gros bateaux de transport s'alignèrent dans la rade de Tamsui, le port principal de Taïpeh, capitale de l'île. On était aux premiers jours de mars. Un ciel grisâtre pesait comme une masse de plomb sur les eaux noires de la mer. A l'ouest, dans la brume chaude qui semblait monter des flots, la silhouette orgueilleuse des énormes bâtiments stationnés au large s'estompait progressivement; C'était une vision impressionnante. Les porte-avions et les croiseurs lourds, les destroyers et les escorteurs se succédaient tout au long du détroit comme de redoutables sentinelles dont l'immobilité attentive avait quelque chose d'inquiétant, quelque chose de menaçant surtout. Plus à l'ouest encore, derrière ce mur que formaient les escadres américaines, c'était la Chine de Mao Tsé-tung avec ses 600 millions de Jaunes que le destin avait placés dans le camp communiste.

A l'est, les flancs escarpés de Formose : dernier réduit des Forces Alliées, ultime bastion de la civilisation blanche dans le Pacifique.

La lumière qui déclinait avec rapidité effaçait peu à peu les contours de l'île. Coplan, accoudé à la rambarde du pont supérieur de l'Equinox, observait d'un œil machinal la manœuvre exécutée par le bateau pour se mettre à quai.

Au fond, Coplan n'en revenait pas lui-même d'être là ! Au moment où il avait pris l'avion de la P.A.A. à destination de Hong-

Kong, la neige tombait rêveusement sur la plaine du Bourget et la Seine roulait à travers un Paris hivernal ses eaux glauques. Or il n'y avait même pas une semaine de cela ! Et ici, dans l'air moite qui stagnait, on respirait l'odeur écœurante de la jungle, la senteur accablante des plantes qui pourrissent et des humains qui transpirent.

Tout en contemplant les rives obscures de Formose, Francis se disait que ce bout de terre rocailleuse ressemblait curieusement à ce qu'il était en réalité : un gros baril de poudre ballotté par les vagues, une mine perdue le long des côtes asiates et qui pouvait exploser d'un instant à l'autre, cracher ses flammes jusqu'au ciel et, du même coup, faire sauter toute la planète...

Des projecteurs venaient de s'allumer aux mâts de l'Equinox. Les deux passerelles grincèrent, des ordres fusèrent dans les haut-parleurs : le débarquement des passagers commençait.

Coplan éprouva une légère crispation au creux de l'estomac ; il ressentait malgré lui cette impression brusque et fugitive de vide intérieur que les parachutistes les mieux entraînés ne peuvent éviter : le saut dans l'inconnu !...

Il haussa les épaules, alluma une Camel et se fraya un chemin pour descendre au pont inférieur. Sur ce bateau, il y avait de tout : des marins et des soldats américains, des aviateurs, des réfugiés qu'on ramenait à Taïpeh, des commandos nationalistes qui rentraient des Pescadores, des Gardes Réguliers en uniforme vert, des civils et des officiers qui revenaient du continent, des immigrants chinois et des diplomates, une vraie salade !

Les géants de la Police Militaire - mitraillette en batterie et figure de pierre sous le casque blanc - circulaient deux par deux et donnaient des ordres pour hâter l'évacuation du navire. Quant aux interprètes indigènes, nerveux et volubiles, on les voyait se démener comme des diables pour être partout à la fois et répondre aux questions qu'on leur lançait en japonais, en anglais, en chinois et même en dialecte birman.

Arrivé au bas d'une échelle de fer, Coplan avisa une pancarte portant l'indication

« U.S. FORCES AND CIVIL DEPARTMENT »

Une flèche peinte en bleu lui indiqua la voie à suivre. Il s'engagea dans la coursive tribord et aperçut bientôt, à cinq ou six mètres du gangway, les deux officiers du contrôle attablés côte à côte sous un projecteur. C'était là qu'il fallait passer pour débarquer.

Néanmoins, Francis s'accorda un moment de répit ; allumant une nouvelle cigarette au mégot qu'il terminait, il traînailla derrière un groupe d'instructeurs américains, histoire d'observer minutieusement de quelle façon se faisait la vérification des papiers.

Enfin, après dix minutes, estimant qu'il en savait assez pour aller de l'avant, il se mit dans la file. Il vérifia une dernière fois s'il était paré : sa montre, ses cigarettes et son briquet se trouvaient en lieu sûr, dans une poche étanche, à l'intérieur de son blouson militaire. Car il portait un uniforme kaki, un battle-dress usagé dont les insignes étaient ceux d'un bataillon du Génie, avec le sigle fameux de la Division des Marines, le légendaire « USMC ».

Son tour arriva et il comparut devant la table. Il remit ses papiers à l'Inspecteur-Chef du contrôle, un officier au teint brique et aux tampes grisonnantes.

- John Waycott, annonça l'officier à son collègue qui tenait les listes dactylographiées.

- Yeah ? grogna l'autre en levant promptement les yeux vers Coplan.

L'officier au teint brique examinait d'un œil professionnel le carnet, la photo et la carte spéciale du soi-disant sergent John Waycott.

- Votre laissez-passer S.T.A. ? demanda-t-il sèchement en regardant Francis droit dans les yeux.

- Je vous ai remis ma carte spéciale, répliqua Coplan.

- Les groupes du Génie ont obligatoirement un laissez-passer S.T.A. D'où venez-vous

- Hong-Kong. Affectation spéciale.

L'inspecteur aux listes dactylographiées referma ses feuillets d'un geste nerveux et maugréa

- Vous n'êtes pas inscrit sur mes bordereaux.

- C'est que votre employé a sauté mon nom, répondit Coplan d'un ton placide. Vous ne croyez tout de même pas que je suis venu à pied ? Quand je me suis embarqué, tout était en règle.

L'officier principal, prenant soudain une expression dure et sévère, prononça en glissant les papiers de Coplan dans la poche de sa veste :

- Désolé, sergent Waycott, je suis obligé de vérifier ça de près. Je ne peux pas vous laisser descendre à terre. Hé ! capitaine Hotz ? Veuillez conduire le sergent Waycott à la cabine 14 : ses papiers ne sont pas conformes et il ne figure pas sur nos listes.

De part et d'autre de la table, il y avait un peloton de M.P. qui surveillait le contrôle. Un des gradés s'approcha et dit à Francis (en lui jetant un drôle de regard) :

- Come on, boy ! Par là !... (Amène-toi, mon garçon)

- Coplan haussa les épaules, esquissa une grimace dégoûtée. En traînant les pieds, il passa devant le capitaine, fit quelques pas dans la coursive.

- Gee ! s'exclama-t-il tout à coup en tirant de sa poche un carré de carton. Le voilà, mon laissez-passer ! Permettez, captain I

Sans attendre là réponse du M.P., il pivota sur ses talons et courut, vers la table des contrôleurs. Mais, au lieu de s'arrêter devant les deux inspecteurs, il les contourna, passa prestement derrière la table, fila comme un obus sur la passerelle et empoigna de la main gauche le gros cordage qui faisait office de rampe. Les M.P. s'étaient mis à gueuler, pris de court par la rapidité incroyable de la scène ; mais ils ne pouvaient pas tirer sur le fuyard, celui-ci s'étant placé très exactement derrière les officiers du contrôle de manière à les avoir en bouclier contre le tir éventuel des mitraillettes.

D'un bond prodigieux, Coplan, en prenant le cordage comme levier, se catapulta et plongea dans la mer. La manœuvre n'avait pas duré trois secondes, et elle s'était déroulée avec une telle maestria que les deux soldats qui se trouvaient de faction au débouché de la passerelle n'avaient même rien vu. Ils sursautèrent en entendant les cris des M.P. et se retournèrent quand le corps de Francis s'enfonça dans l'eau sombre avec un plouf assourdi.

Entre le quai et la coque d'acier de l'Equinox, plusieurs douzaines de jonques indigènes serrées bord à bord dansaient sur les vagues, formant un fouillis pittoresque, et animé, mic-mac habituel des ports chinois.

Coplan avait, calculé son coup. Nageant sous l'eau le plus longtemps possible, il put atteindre une zone d'obscurité avant d'émerger. Il respira, replongea. Les Formosans qui gesticulaient sur leurs embarcations interdisaient toute mitraillade, tant depuis le quai que depuis le pont du navire.

Finalement, après une série de détours, Francis revint à la surface et se glissa derrière la poupe ronde d'une jonque de pêche.

Il se reposa une demi-minute, puis il plongea derechef. Il nagea ainsi jusqu'à la limite de son souffle. Lorsqu'il émergea de nouveau, il perçut les clameurs qui montaient du quai ; mais le bourdonnement de l'eau dans ses oreilles l'empêcha de saisir la signification des phrases saccadées que les haut-parleurs de l'Equinox débitaient à un rythme furieux.

Il vit la position des lumières, à sa droite, et il se remit à nager dans la direction opposée, entre les jonques.

Les battements violents de son cœur dans sa poitrine se muaient en véritable tam-tam de guerre. Pourtant, il voulait atteindre l'extrémité du quai...

Pour se décontracter, il abandonna le crawl et adopta une brasse plus lente. Mais, soudain, juste comme il venait de dépasser le gros de la flottille de pêche, il entendit le vrombissement d'une vedette ; presque. au même moment, il encaissa en pleine figure la giclée aveuglante d'un phare orientable.

Il se laissa partir au fond de l'eau.

Il voulait lutter jusqu'au bout, il devait lutter jusqu'au bout, bien que la partie fût déjà réglée...

Quand ses poumons menacèrent d'éclater, il remonta. Le premier coup de matraque qu'on lui asséna ne lui fit même pas mal, mais ce fut suffisant pour l'envoyer tout net dans le gouffre noir de l'inconscience...

CHAPITRE II

Ancré depuis plusieurs années dans le port de Tamsui, à cinq ou six mètres du quai de pierre auquel il était relié par une passerelle

de bambou, un vieux sampan délabré se balançait avec mélancolie au gré des petites vagues que faisait naître le courant de l'estuaire, cette houle perpétuelle dont les remous venaient mourir dans la rade.

A vrai dire, ce vieux sampan n'était plus un bateau et il avait cessé depuis belle lurette de sillonner le détroit ; mais les deux familles pauvres qui vivaient à son bord s'estimaient fort heureuses de l'avoir comme logement ; elles avaient même installé, dans la cabine recouverte d'une antique bâche militaire, un humble commerce de riz, de poisson séché et de thé, ce qui permettait aux vagabonds du port d'acheter quelques provisions quand ils en avalent les moyens.

Cependant, sous la bâche décolorée par les pluies tropicales, trois hommes, trois Orientaux, se livraient dans le noir à un étrange travail immobile.

- C'est fini, murmura soudain le plus jeune du trio, ils sont en train de repêcher le soldat.. Ils ont frappé sur sa tête avec une matraque... C'est bien une vedette de la Police Militaire, ce qui prouve que le soldat était déjà- prisonnier à bord de l'Equinox.

Celui qui parlait de la sorte avait l’œil rivé à l'oculaire d'une longue-vue dont l'autre bout, glissé dans une déchirure de la bâche, ne dépassait que d'un demi-millimètre la surface extérieure de la toile. C'était un Chinois d'une vingtaine d'années tout au plus, avec une énorme bouche proéminente, des cheveux rasés, une cicatrice pâle en travers du front.

Il scrutait avec une attention avide les abords éclairés de l'Equinox, tout en chuchotant ses courtes phrases.

- Ils l'ont enroulé dans une couverture, raconta-t-il. La vedette retourne de l'autre côté du port...

- Est-ce que l'homme est mort ? Demanda le plus âgé des trois.

- Je n'en sais rien. Il ne bougeait plus quand ils l'ont sorti de l'eau...

Il y eut un silence. Le jeune Chinois retenait sa respiration, comme si ça pouvait l'aider à mieux suivre ce qui se passait près du transporteur américain.

Accroupi à côtés de lui, le vieux attendait, impassible. Il tenait dans sa main gauche un cahier, dans sa droite un morceau de

crayon.

- La vedette vient d'accoster, annonça le jeune observateur qui avait déplacé imperceptiblement sa longue-vue. Ils déposent l'homme dans une voiture de la police...

Le troisième personnage qui se trouvait caché sous le dôme de toile, était un petit Japonais aux longues joues cireuses, aux épaules. étriquées. Il portait des lunettes à monture d'écaille et il était coiffé d'une casquette verte,, une de ces casquettes à longue visière dont l'intendance américaine a répandu la mode aux quatre coins du monde:

- T'occupe pas de cette histoire, Shi-Ku ! dit-il d'un ton sec et impératif. Nous avons autre chose à faire.

Avec une docilité pleine d'empressement, le jeune Shi-Ku rectifia sa position, dirigea de nouveau sa lunette vers les passerelles de débarquement de l'Equinox.

- Attention, Kao, chuchota-t-il au vieux, le contrôle s'est remis au travail...,Les soldats recommencent à débarquer.

Il compta à mi-voix, puis dicta :

Trente-deux hommes armés, six bazookas. Casques et paquetage pour tous.

Kao griffonna les renseignements sur son cahier.

- Dix hommes de l'aviation, énonça Shi-Ku.

Des pilotes ? questionna vivement le Japonais:

- Non... Des simples soldats : personnel de terre, je le vois à leur uniforme, précisa Shi-Ku.

Le vieux Kao prit note.

Depuis que le premier bateau du convoi s'était rangé le long du quai, chaque soldat nationaliste, chaque soldat américain, chaque fonctionnaire civil qui franchissait la passerelle pour poser le pied sur Formose était inscrit sur le cahier du vieux Chinois.

Shi-Ku, avec sa longue-vue munie d'un système optique perfectionné, pouvait détailler les arrivants comme s'il se fût trouvé au pied de la passerelle, dans la clarté des projecteurs. Ce n'était pas une mission bien compliquée. Il fallait seulement avoir un minimum d'esprit d'observation, une mémoire visuelle agile et beaucoup de patience. L'entraînement spécial faisait le reste : Shi-Ku avait reçu une formation qui le rendait apte à identifier sans

erreur les insignes, les uniformes et les armes de tous les effectifs nouveaux amenés à Formose sous la protection de la 7e Flotte U.S.

Et le Gouvernement de Taipeh se fatiguait en pure perte quand il gonflait les chiffres de ses forces armées pour lancer ses proclamations vindicatives aux gens de Pékin : la Chine communiste savait exactement à quoi s'en tenir.

Après son évasion manquée, Coplan fut conduit par les M.P. dans une petite prison auxiliaire du district sud de Taïpeh, non loin des cantonnements de la 22e escadrille basée en permanence à Formose.

Sans interrogatoire ni formalités d'écrou, on l'enferma dans une cellule où se trouvaient, déjà quatre détenus, des soldats américains également. En fait, ce n'était pas une vraie cellule mais une ancienne chambre dont on avait remplacé la porte de bois par une porte d'acier blindé, pourvue d'un guichet rectangulaire, et dont l'unique fenêtre avait été munie de solides barreaux.

Le long des murs nus et blancs, à même le sol de terre battue, six paillasses entassées deux sur deux. Au centre, une table de bois et quatre tabourets.

Les prisonniers jouaient aux cartes, à la table. Ils examinèrent le nouveau venu d'un œil rigolard, grommelèrent quelques plaisanteries amères, puis continuèrent leur partie. Coplan, qui avait connu des prisons plus dures que cette geôle improvisée, tira une des paillasses dans un coin, s'y coucha et ne bougea plus.

- T'as déjà sommeil ? marmonna un des joueurs en se retournant vers Francis. Puis, ricanant :

- Faut dire ce qui est : t'as l'air salement crevé !...

- Ma- parole ! s'exclama un autre, il est tombé dans le jus. Regardez-moi ça ! L'est tellement trempé que ses godillots pissent !...

Coplan connaissait la musique. S'il avait essayé de se rendre intéressant, les autres l'auraient rabroué instantanément. En revanche, son mutisme et son indifférence attisaient leur curiosité, éveillaient leur sympathie. Ils cessèrent bientôt de jouer.

- Cigarette ? proposa un des quatre, un énorme gaillard dont les yeux injectés et les joues flasques trahissaient le buveur invétéré.

- J'ai ce qu'y m'faut, te dérange pas, dit Coplan en se redressant pour prendre ses cigarettes et son briquet dans la poche étanche de son blouson.

Hein ! grogna l'ivrogne en clignant de l'œil à ses camarades, il avait pensé à ça, le frangin !

A Francis :

- Si t'as planqué tes cigarettes, c'est que t'as fait un plongeon exprès, non ?

Le front penché, l'air taciturne, Coplan alluma lentement sa cigarette. Son attitude montrait bien qu'il n'était pas de ceux qui répondent aux questions.

Après quelques minutes, un autre prisonnier, un petit type au regard fuyant, s'approcha et demanda :

- Une bagarre dans un bistrot ?

- Est-ce que je te demande pourquoi t'es là, toi ? répliqua Francis avec humeur.

- Oh ! intervint le grand, moi, c'est pas un secret ! Je me suis saoulé, comme d'habitude ; mais ce coup-ci, d'après ce qu'on raconte, je me suis baladé en liquette dans la rue !... Personnellement, je veux pas nier, vu que j'ai tout oublié.

Le petit gars aux yeux d'hypocrite retourna s'asseoir à la table et entreprit de faire une réussite. Les deux détenus qui n'avaient pas encore prononcé un mot fumaient en observant Coplan d'un œil vague. Ils s'étaient adossés au mur. Il y avait un petit gros aux joues poupines et un long rouquin en uniforme de capitaine. C'est ce dernier qui marcha brusquement vers la porte et se mit à donner de grands coups de godasse dans le battant d'acier.

Le gardien s'amena presque immédiatement.

- Eh bien ! et alors ? aboya-t-il en ouvrant le guichet.

Dis donc, grand-père, dit le capitaine, vous feriez peut-être bien d'apporter des frusques, pour le camarade là. Il est mouillé jusqu'aux os et s'il attrape une bronchite, c'est encore vous qui aurez les emm...

- Je vais voir...

Un quart d'heure plus tard, Francis recevait un vieil uniforme sans insignes mais sec. Il reçut par la même occasion une serviette et deux couvertures. Il se mit tout nu, se frictionna, se rhabilla.

- On se sent mieux ? gouailla l'ivrogne.

- Bah ! fit Coplan en haussant les épaules.

Le capitaine murmura négligemment

- Raconte-nous ton histoire maintenant.

- Mes histoires n'intéressent personne d'autre que moi, maugréa Francis. Les bavardages, c'est pas mon genre.

Les types se regardèrent. Francis questionna alors d'un ton rogue

- La discipline, c'est dur, ici ?

- Les gardiens ne sont pas méchants, expliqua le pochard. C'est des militaires de carrière, et y a qu'une chose qui les passionne qu'on leur foute la paix ! Pour le reste, ça dépend. Faut voir ce que t'as sur les cornes évidemment. Si les cogneurs de la M.P. viennent t'interviewer, ça n'est jamais très marrant. Sont drôlement coriaces, les salauds !

- Et la belle ? On a une chance ou pas ?

Cette question, formulée avec un souverain détachement, provoqua la stupeur des autres.

- Tu espères t'évader ? insista le capitaine, incrédule.

- Sûr ! affirma Coplan en appuyant sur son interlocuteur un regard plein de défi.

- T'es cinglé, non ! bougonna l'ivrogne. Tu te feras trouer la peau, c'est couru d'avance !

- Possible, admit Francis avec flegme. De toute façon, ça sera plus expéditif et j'aime encore mieux ça..

Les autres, visiblement impressionnés, ne trouvèrent rien à redire. Après un long silence, Coplan demanda

- On bouffe à quelle heure ?

- Sauf erreur, répondit le capitaine, ça ne, va pas tarder.

Effectivement, la soupe du soir fut servie peu après. Coplan vida sa gamelle avec appétit, fuma une dernière Camel, se roula dans ses couvertures et s'endormit. Il savait qu'il allait avoir besoin de toutes ses ressources physiques, que c'était le moment ou jamais de récupérer et même de faire des provisions.

Le lendemain matin, selon un rite qu'on retrouve dans toutes les prisons du globe, Coplan passa la visite médicale. Ensuite, il fut appelé au Greffe pour des questions d'identité.

En revenant dans la cellule, il étudia rapidement la disposition des diverses parties du bâtiment. Puis, une fois la porte refermée derrière lui, il demanda tout bas au grand alcoolique dont il avait pu apprécier la loquacité

- Après le bureau du Greffe, où mène le couloir ?

- Aux parloirs. Il y a une pièce à gauche et une à droite. C'est là qu'on te conduira quand l'enquêteur militaire viendra t'interroger pour constituer ton dossier.

- Et après les parloirs ?

- C'est tout. On arrive directement dans la cour où se trouve la jeep du Warden (directeur de prison).

- Elle est grande, cette cour ?

- Sept ou huit mètres... Mais je suppose que t'as pu te rendre compte quand t'es arrivé, non ? C'est toujours par là qu'on amène les clients, vu que les autres issues de la baraque ont été murées.

- Coplan resta un moment pensif. Puis, d'une voix sourde :

- Je n'ai rien vu, ils m'avaient assommé... Quand j'ai retrouvé mes esprits, j'étais étendu par terre dans le bureau du Greffe... Dis-moi, à part les deux zigotos qui montent la garde dans le couloir, combien sont-ils ?

- Zéro. Mais le portier est armé.

- En somme, résuma Francis avec cynisme, ça s'annonce plutôt bien.

L'autre hésita, perplexe, puis posa sa grosse patte sur l'épaule de Coplan et marmonna :

- Fais pas le zouave, mon gars. Si tu as l'intention de t'en aller d'ici sans billet de sortie, ça tournera mal, retiens ce que je te dis.

Coplan ne répondit pas.

Vers dix heures, il y eut l'inévitable promenade dans la cour postérieure, entre les murs surélevés et sous la surveillance de deux soldats en armes. Puis, un peu avant midi, le geôlier vint chercher le

nommé Waycott pour l'Autorité militaire.. L'entretien ne dura pas plus de vingt minutes. A son retour, Francis fut de nouveau assailli de questions chez les détenus, la curiosité devient vite un vice. Mais Coplan fut sans pitié pour ses compagnons d'infortune.

- Foutez-moi la paix ! gronda-t-il, hargneux.

Le petit prisonnier au visage de faux jeton murmura :

- Si tu veux faire bande à part, ça te regarde, Waycott, mais c'est pas tellement malin, crois-moi. On est tous dans le même pétrin et un tuyau est parfois utile entre copains. Paraît que c'est le colonel Kelmann qui s'occupe de ton affaire ?...

Les yeux de Coplan se durcirent.

Comment le sais-tu ? Qui te l'a dit ?

Ici, tout se sait, répondit le type avec un sourire en biseau. J'ai fait la corvée de balayage dans le couloir pendant que t'étais au parloir;

Le grand ivrogne ajouta en rigolant :

- Y a pas de secrets pour Benny Livak. C'est lui qui nous sert de gazette ici. Pour les nouvelles comme pour les bobards, pas vrai, Benny ?

En tout cas, trancha Coplan, le colonel Kelmann, je l'emm... Et toi avec, Livak ! D'ailleurs, j'emm... tout le monde.

Sur ces fortes paroles, il alla s'asseoir sur une paillasse, alluma une cigarette et fuma en silence, le regard maussade.

La journée se traîna. Mais Francis restait sur le qui-vive, car cette accalmie ne pouvait se prolonger : c'était un sursis, une trêve, un répit trompeur.

A dix heures du soir, on vint de nouveau le chercher. Cette fois, il s'agissait d'un civil. Et, justement, il y avait la relève de l'équipe de garde. Le service de nuit commençait.

- Asseyez-vous, Waycott, dit le civil en refermant la porte du parloir.

Coplan obéit et s'accouda à la table. Le visiteur déposa alors devant le prisonnier un feuillet sur lequel les phrases suivantes étaient écrites à la main :

« *Surveillez vos paroles. Tout est en ordre, mais nous comptons sur votre absolue loyauté : c'est votre seule garantie. Quoi qu'il arrive, contactez le G-2 et demandez une des trois personnes*

nommées ci-après : colonel Kelmann, capitaine Storm, capitaine Windop. Personne d'autre n'est concerné. Inscrivez donc ces trois noms dans votre mémoire. »

Coplan se leva, ramassa le feuillet et le tendit au visiteur en articulant d'un ton bourru :

- Je n'ai rien à vous dire ! Vos histoires, je m'en balance. Vous pouvez l'expliquer de ma part au colonel Kelmann.

- Comme vous voudrez, Waycott, mais c'est tant pis pour vous. L'instruction suivra son cours et nous utiliserons d'autres moyens pour obtenir vos aveux... Vous pouvez disposer. Tenez, voici vos papiers d'identité ; on vous les réclamera demain matin au Greffe.

Il posa les papiers sur la table et appuya son index sur la carte spéciale rédigée au nom du sergent John Waycott, de manière à attirer l'attention de Coplan sur un numéro de téléphone écrit au crayon dans un coin de la carte.

Coplan acquiesça d'un hochement de tête à peine perceptible, ramassa les papiers et les mit dans sa poche.

Au moment de sortir du parloir, il se retourna. Le policier en civil exhibait à présent un gros automatique SW9 à crosse de bois. Et, tout à coup, l'arme se trouva dans le poing de Francis et le visiteur, bousculé avec violence contre la table, dégringola au tapis en entraînant une chaise dans sa chute.

Débouchant dans le couloir, Coplan fila comme une flèche vers la porte qui donnait sur la cour d'entrée. La double porte principale était éclairée par une grosse lampe assujettie au mur de la maisonnette du portier. Il n'y avait personne dans la petite cour ! Le vantail ouvert permettait de voir une jeep rangée le long du trottoir, dehors.

En quatre bonds souples et silencieux, Francis atteignit la sortie. A cet instant précis, le portier qui était en train de converser avec un officier dans sa bicoque poussa un cri, se rua en avant. Coplan lâcha un coup de feu en direction du bonhomme, mais la balle passa au-dessus de lui et ricocha contre le mur.

En franchissant le portail, Francis tira encore deux coups en l'air, au hasard, histoire d'intimider les témoins éventuels qui auraient eu l'envie de manifester un zèle intempestif. Puis il détala au grand galop en direction des terrains vagues qui s'étendaient vers le sud-est et où les ténèbres étaient plus denses que de la poix solide.

Comme évasion, c'était gratiné ! Dans une vraie prison, ça n'aurait pas marché comme ça, bien entendu !

Les yeux brillants, un sourire de loup sur la figure, Coplan s'était rapidement enfoncé dans la nuit. Sans s'écarter des zones les plus sombres, il descendit vers la rivière en décrivant une série de zigzags, puis, profitant d'un sentier qui escaladait une colline, il bifurqua sur la droite, gagna une région plus accidentée pour entrer enfin dans l'épaisse végétation d'une jungle qui étirait ses fourrés mystérieux vers les premiers contreforts de la montagne.

Pendant plus de deux heures, les sens aux aguets, les nerfs tendus, le corps ruisselant de sueur, il marcha droit devant lui. L'essentiel était de rester à la lisière de la forêt et de ne pas s'égarer ; à tout prendre, le risque d'une mauvaise rencontre était moins grave que celui de se perdre au cœur inextricable de cette jungle, véritable labyrinthe végétal.

Heureusement, il y avait malgré tout, pour Coplan, la présence réconfortante d'un compagnon : la crosse pesante du SW9 qui lui martelait la cuisse était aussi chaleureuse, si pas plus, qu'une amitié vivante.

De temps à autre, un animal invisible démarrait brusquement et secouait les buissons. Coplan s'arrêtait une ou deux secondes, puis repartait.

Enfin, la touffeur de l'air parut s'alléger peu à peu. Soudain la végétation disparut, découvrant sans transition une longue plaine qui s'élevait en plan incliné vers des lointains indiscernables. Sur le fond blafard de la nuit, des grues et des pylônes dressaient leurs carcasses squelettiques.

Coplan fit une halte. Il respirait beaucoup mieux maintenant.

Quelques minutes de réflexion lui permirent de vérifier ses repères et de s'orienter. Au loin, à gauche, des lueurs rougeoyantes éclaboussaient l'obscurité nocturne. Les fonderies étaient donc de ce côté-là.

Coplan se remémora mentalement les croquis topographiques qu'il avait étudiés. Selon ses renseignements, il se trouvait

présentement à neuf kilomètres de Taïpeh ; les installations de la Compagnie Internationale des Métaux légers couvraient une superficie immense, toute hérissée d'usines, d'ateliers, de laminoirs, d'entrepôts et de bureaux provisoires. Depuis la voie ferrée Taïpeh-Taïnan jusqu'aux escarpements des monts Kali, la puissante société métallurgique gérait un territoire qui ne comportait pas moins de quatre gisements de bauxite en pleine exploitation.

Ayant établi ses repères, Francis se dirigea vers la droite. Il longea une succession d'entrepôts déserts, contourna une usine où seules brillaient les lampes poussiéreuses du dispositif de sécurité, arriva près des carrières qu'il laissa sur la gauche pour continuer un peu plus à droite encore. Le sol mou absorbait en silence l'empreinte des pas du promeneur solitaire.

Après un quart d'heure de marche, Coplan arriva dans une allée bordée de petites maisons carrées. Des poteaux de bois, espacés d'une cinquantaine de mètres, portaient un faible éclairage électrique qui montrait la limite de la minuscule cité.

Coplan remonta l'allée en comptant les maisonnettes. Elles étaient toutes pareilles : carrées, hautes d'un seul étage, bâties sans le moindre souci d'architecture, uniformément recouvertes d'un crépi de ciment grisâtre qui déjà se fendillait.

Francis revint sur ses pas. La sixième maison en partant des carrières... D'une foulée-élastique, il frôla la façade. Un léger tressaillement lui crispa les traits quand ses doigts rencontrèrent la rugueuse fleur de ciment collée en relief dans le mur plat, juste sous l'unique fenêtre.

C'était donc bien ici !...

Il retraversa l'allée, se posta loin du poteau d'éclairage et surveilla pendant un long moment la maisonnette. A travers les fentes du volet métallique, la fenêtre éclairée diffusait des raies blafardes.

L'existence si proche, si palpable, de cette petite maison revêtait aux yeux de Francis un aspect fantastique, vaguement monstrueux même. A l'autre bout de la planète, dans un bureau délabré, un vieux monsieur fatigué avait dit : « *En partant des carrières, c'est la sixième de la rangée de droite. Il y a une fleur de ciment juste sous la fenêtre. Vous ne pouvez pas vous tromper*. »

Et la bicoque était là, en effet, étrangement banale et cependant énigmatique, à la fois irréelle et bien concrète.
A la fin, après s'être assuré que le secteur était calme, Coplan se dirigea vers la maisonnette et frappa deux petits coups brefs contre le volet de métal.

CHAPITRE III

Deux ou trois minutes s'écoulèrent, puis la porte de la maisonnette s'ouvrit, mais de quelques centimètres seulement.
Coplan avait sorti son automatique dont il avait dégagé le cran de sûreté.
- Qui est là ? Que voulez-vous ? demanda à mi-voix un indigène.
Il parlait un anglais pépiant et enfantin, comme presque tous les domestiques formosans.
- J'ai un message pour ton maître, dit Francis. Laisse-moi entrer tout de suite.
- Mon maître n'est pas là. Il est en voyage.
Par le prudent entrebâillement de l'huis, Coplan put discerner le visage jaunâtre et plat du boy indigène.
- Ouvre quand même ! ordonna Francis, très sec.
- Puisque je vous dis qu'il n'y a personne. Je suis tout seul dans la maison.
D'une brusque poussée, Coplan ouvrit la porte, colla le canon de son pistolet contre la poitrine du domestique.
- Recule !...
Ayant ainsi forcé le passage, il pénétra dans la bicoque. D'emblée, il eut l'impression d'avoir déjà vu ce décor : un petit salon minable avec des meubles sans style et des gravures banales. C'était bien le modèle classique de la prétendue villa que toutes les sociétés coloniales mettent à la disposition de leurs ingénieurs et techniciens. Construites en vitesse et à peu de frais, on retrouvait ces bicoques à Dakar comme à Woomera, au Mozambique comme en Alaska.

Le domestique avait refermé la porte et s'était adossé contre le battant. Il contemplait sans se troubler l'arme braquée sur lui.

- Ecoute-moi bien, commença Coplan en articulant ses mots avec un soin tout particulier. J'arrive de très loin, je suis venu tout exprès pour rencontrer ton maître... D'une façon ou d'une autre, je pense que Louis Domellini attend ma visite. S'il est en route pour l'instant, trouve-moi un coin où je pourrai me cacher jusqu'à son retour. La Police Militaire est à mes trousses. As-tu compris ?

- Mon maître n'a pas dit quand il reviendrait, murmura le Formosan dont les yeux bridés n'étaient plus que deux fentes noires et minces.

- Peu importe ! L'étoile du courage revient toujours...

Tout à coup, une voix nasillarde, émanant d'un portrait de femme accroché au mur, baragouina dans un étrange ronronnement :

- Amène-moi le visiteur étranger, Kou-Lang. C'est un ami.

Coplan tourna prestement les yeux vers l'image féminine qui, dans son misérable cadre de carton, souriait pour montrer ses dents magnifiques : « *Toujours blanches et fraîches, grâce au dentifrice Ipana* », comme le proclamait le texte publicitaire écrit sous la gravure.

Un diffuseur était évidemment dissimulé derrière ce cadre.

Kou-Lang, souriant, murmura :

- Si le visiteur veut bien me suivre...

Ils quittèrent le salon pour passer dans une seconde pièce, une chambre à coucher incroyablement triste. L'indigène roula une natte qui recouvrait le plancher, ouvrit le panneau d'une trappe, invita Francis à descendre les marches de béton qui s'enfonçaient dans le sol.

Tout en descendant les degrés, Coplan éleva son automatique à mi-hauteur de son corps. Depuis la mésaventure de Zürich, il se méfiait de tout et de tous. Même de ses amis.

Et même quand les mots de passe étaient exacts (Voir : Action Immédiate).

Debout au pied de l'escalier, Louis Domellini épiait d'un œil à la fois dur et avide l'homme qui lui apparaissait progressivement dans la lumière d'une lampe baladeuse suspendue à un clou fiché dans la paroi grise.

Domellini était petit et maigre. Il avait des cheveux très foncés, plats et calamistrés, ce qui soulignait, semblait-il, la largeur de son front. Ses fortes pommettes, ses joues creuses, ses yeux sombres et enfoncés, sa bouche autoritaire, tout dans son visage donnait une impression de violence, d'orgueil, d'agressivité. Il portait un veston de coton kaki, une culotte de cheval usée, des bottes dont le cuir fauve n'avait plus été ciré depuis longtemps.

- Je suis content de vous voir, dit-il en tendant sa main.

Puis, avec un sourire pour le pistolet que le visiteur serrait dans son poing :

- Vous n'avez rien à craindre ici, nous sommes en lieu sûr. A qui ai-je l'honneur ?

- John Waycott, dit Francis en faisant disparaître l'automatique.

- C'est un nom américain ? s'étonna Domellini.

- Je suis néanmoins Français, rétorqua Francis, imperturbable.

Domellini souriait avec plus de naturel à présent. Il s'était visiblement décontracté dès qu'il avait pu jauger son collègue. Et, de fait, Coplan ne décevait jamais les connaisseurs : sa carrure, son regard, l'aisance de ses gestes et l'évidente souplesse de sa musculature valaient le plus éloquent des curriculum.

- Venez par ici, dit Domellini en guidant Coplan dans une cave d'environ trois mètres carrés, solidement bétonnée. Je me suis construit un refuge souterrain et, ma foi, je ne le regrette pas !...

Il y avait un vieux divan, une table, deux fauteuils de paille, une radio et une machine à écrire. Quelques bouquins anglais et français étaient empilés dans un coin, à même le sol de terre jaune ; des bouteilles d'alcool se trouvaient alignées le long de la paroi.

- Prenez place, dit le maître de maison. Je vous offre un whisky ?

- Volontiers.

Domellini se pencha, tira une caisse de dessous le divan. La caisse contenait deux assiettes, trois verres, des couteaux, des cuillers et des fourchettes d'aluininium.

- A la bonne, vôtre, murmura Francis en portant son verre à ses lèvres.

Le whisky n'était pas fameux, mais Coplan l'apprécia quand même.

- Cigarette ? proposa-t-il en déposant son verre sur la table.

- Merci, je ne fume pas, dit Domellini.

Tant mieux, dit Francis en souriant, c'est justement ma dernière...

Il écrasa le paquet vide dans son poing, alluma sa cigarette, se laissa choir dans un des fauteuils.

- Vous êtes Méridional, je crois ? s'enquit-il, histoire d'entamer la conversation.

- Je suis né à Marseille, oui, répondit Domellini, mais je suis un mélange de Corse et d'Italien. Il y aura bientôt dix ans que je suis à Formose. Vous êtes de Paris ?

- Oui...

- Je suis vraiment content de vous voir, soupira Domellini. Vous êtes le premier... C'est un battle-dress de l'armée américaine que vous portez là ?

- Hum ! acquiesça Francis... John Waycott, ancien sergent du Génie, Section C des Marines. Actuellement déserteur et recherché à Taïpeh par la Police Militaire.

- Ah comment ça ? fit le Méridional, la figure rembrunie. Vous êtes déjà repéré ?

- Oui.

- Eh bien ! c'est un beau début ! J'espère que les autres arriveront en meilleur état !

- Il n'y a pas d'autres, annonça Francis. Je suis seul.

L'espace d'une seconde, Domellini laissa voir son désarroi. Il avait pâli, deux rides creusaient son front tanné par le soleil d'Asie.

- Vous voulez dire que Paris ne m'envoie qu'un homme ? Un seul homme ?

- Oui.

Le tempérament fougueux du Marseillais explosa.

- Mais c'est de la folie ! Vous n'avez donc pas reçu le message que je vous ai fait transmettre par Jean Bartel ?... J'ai bien spécifié qu'il me fallait au moins trois agents pour que le réseau puisse continuer ! J'ai demandé des renforts. Pas du renfort, des renforts : au pluriel !

- Je suis seul, répéta Coplan. Et il ajouta :

- Le Vieux n'avait sans doute qu'un homme à sacrifier : moi !...

- Seul ! prononça Domellini qui n'en revenait pas. Seul et brûlé pour les Américains ! Autant dire rien, quoi ! Alors que mon réseau

est très certainement le plus important de toute l'Asie !... Mais je reconnais bien là le génie politique des gens qui nous gouvernent !...

Les poings sur les hanches, il fixait Coplan tout en continuant à exhaler sa rancœur :

- Est-ce que vous vous rendez compte que nous sommes ici au centre névralgique du monde actuel ? Est-ce que vous vous rendez compte que l'univers tout entier a placé à Formose ses meilleurs observateurs ? Que c'est ici que la plus terrible catastrophe mondiale peut éclater d'une minute à l'autre ? Et que les pays qui n'auront pas été alertés à temps risquent d'être pris au dépourvu ?

- Ne vous emballez pas, murmura Francis dans un nuage de fumée. Votre indignation n'y changera rien. Tout ce que je peux vous affirmer, c'est que le Vieux, à Paris, ne sous-estime pas l'importance de votre réseau. En vérité, je suis venu pour tirer la conclusion des événements et pour mettre les choses au point. Si vous voulez bien vous asseoir dix minutes, nous allons faire un tour d'horizon... Les informations qui m'ont été données sont celles que vous avez transmises par Saïgon, mais une brève récapitulation ne me paraît pas superflue... Reprenons les choses à leur début. Votre réseau se composait de quatre agents installés dans l'île en permanence et opérant sous vos ordres : au total, cinq hommes. Après le désastre en Indochine, nos trois agents établis à Hanoï sont venus vous rejoindre pour travailler également sous vos ordres. Et les drames ont commencé il y a exactement dix semaines ; nos trois collègues d'Indochine ont été assassinés dans des conditions mystérieuses ; puis, coup sur coup, trois hommes de votre propre réseau ont été supprimés à leur tour. Bilan : six morts. Est-ce exact ?

- Oui. Il ne reste plus que Jean Bartel et moi. C'est pourquoi j'ai réclamé à cor et à cri des éléments de renfort, car je suis paralysé dans la mesure même où je désire survivre pour assurer la relève. Vous me comprenez ?

- A merveille, approuva Francis.

- Or vous admettrez qu'un seul agent ne me suffit pas !

- Je crois que vous vous trompez quant à la portée réelle de ma mission, Domellini... Je ne suis pas venu ici pour remplacer à moi tout seul les pertes de votre réseau, mais pour détecter vos ennemis

et les éliminer. Après, si tout va bien, on vous enverra du nouveau personnel. Vous pourrez alors...

- C'est absurde ! coupa le Marseillais... Comment voulez-vous combattre seul ?

- C'est un peu ma spécialité... grimaça Francis. Et d'ailleurs, je ne suis pas seul : vous ne refuserez pas de me donner un coup de main, j'imagine ?

- Charmante illusion ! ricana le Marseillais. Vous perdez de vue que je suis probablement grillé moi aussi ? Ceux qui ont bousillé les trois quarts de mon réseau doivent en savoir long, c'est l'évidence même ! Ce n'est pas pour mon plaisir que je me terre depuis plus d'une semaine dans mon trou ! Il y a huit jours, je devais contacter Bartel. Il n'est pas venu au rendez-vous ; et il n'est pas venu au contact de rechange non plus. C'est alors que j'ai demandé un congé à l'usine et que j'ai annoncé mon départ en voyage...

- Bartel n'a plus transmis un seul message depuis le 24 février, annonça Coplan d'une voix ferme.

- Vous êtes sûr ? insista Domellini, stupéfait. Nos consignes précisent que les contacts radio avec Saïgon ne peuvent être espacés de plus de trois fois vingt-quatre heures.

- Oui, justement, et ça ne laisse rien présager de bon du côté de Bartel. Au reste, c'est par là que je commencerai si vous n'avez pas d'autre suggestion à me faire.

Le petit corps sec et nerveux du Méridional s'était légèrement recroquevillé au fond du fauteuil.

- Si Bartel a été abattu, la partie est perdue, murmura-t-il, les yeux au plafond. Nous sommes coupés de tout : autant plier bagage.

- Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, dit Coplan, citant avec une ironie amère la devise célèbre.

- Ouais, vous irez loin ! ricana Domellini, déçu et découragé. Surtout si vous avez déjà les Amerloques sur le dos !

Il se redressa brusquement et se mit à parler d'une voix vibrante de colère contenue, tout en agitant ses mains :

- C'est trop bête ! Et d'ailleurs, c'est toujours pareil ! Vous autres, à Paris, vous ne voyez jamais que l'aspect théorique des problèmes ! Quand j'ai débuté dans le métier, on m'avait envoyé comme ingénieur aux Indes. J'ai travaillé là-bas comme un nègre, j'ai

littéralement prophétisé tout ce qui s'est passé depuis dans nos pauvres colonies perdues !... J'ai risqué cent fois ma peau pour fournir des renseignements d'une importance capitale, des renseignements qui contenaient l'annonce de notre défaite. Et ça nous a servi à quoi ? Maintenant, c'est la même chose. On me démolit mes hommes parce qu'ils accomplissent un travail inestimable, je demande des renforts, et vous arrivez tout seul ! Est-ce que vous savez que plusieurs douzaines de réseaux s'entre-dévorent ici ? Que douze polices différentes veillent sur le gouvernement nationaliste (Authentique) ? En plus, la Chine introduit tous les jours des espions entraînés spécialement pour Formose... A Hanoï, plusieurs semaines avant notre déconfiture, les communistes avaient réussi à placer dans la ville deux régiments de soldats déguisés en pêcheurs et en chauffeurs de taxi ! Et tous ces espions se baladaient dans les rues, parmi nous (Authentique). Par contre, le G-2 américain a délégué à Taïpeh ses champions du contre-espionnage ! Vous n'êtes pas un novice, vous savez comme moi que si le G-2 a une fiche sur vous, il est inutile de tenter quoi que ce soit. Vous êtes foutu d'avance !...

Coplan n'essaya même pas d'endiguer ce torrent de paroles. Au fond, il comprenait parfaitement la réaction de Domellini. Ce dernier, traqué par la mort invisible, moralement torturé par l'élimination successive de ses six collaborateurs, avait les nerfs hypertendus. C'était normal, sa hargne et son ressentiment.

Enfin, contre toute attente, le Méridional se tut. Le visage crispé, les yeux mornes, il se leva, remplit les verres, en donna un à Francis.

Ils burent en silence.

- Et maintenant, Domellini, murmura soudain Coplan, voyons le côté positif des choses. Tout d'abord, mes démêlés avec le G-2. A cet égard, ne vous faites pas de bile : c'est un coup monté, c'est du bidon. On m'a intercepté au débarquement et on m'a flanqué en taule, puis un simulacre d'évasion a tout arrangé...

Le Marseillais arqua ses sourcils. Coplan lui lança un clin d’œil et expliqua :

- Mise en scène réglée à Hong-Kong. Et me voilà déjà à moitié copain avec les collègues communistes, vous voyez ce que je veux

dire ?... Quand on examine les catastrophes qui se sont produites dans le réseau, on voit tout de suite que l'affaire a commencé en Indochine. Les collègues d'Hanoï qui se sont repliés ici devaient être grillés à leur insu ; ils ont compromis toute votre organisation sans le savoir, d'où ces assassinats en chaîne.

- Oui, c'est logique, reconnut le Marseillais, attentif.

- Par conséquent, inutile d'hésiter : je devais opter d'emblée en faveur des Américains contre les espions de Mao Tsé-tung... J'ai conclu un pacte d'assistance avec le G-2 en promettant de fournir éventuellement des indications qui ne concerneraient pas la France. En échange, ils m'épaulent secrètement et mon personnage de déserteur des Marines est le début de cette collaboration.

- Où avez-vous été emprisonné ?

- Dans une prison auxiliaire de la banlieue sud-est de Taïpeh.

- Vous êtes sûrement déjà repéré par les espions chinois, ils ont des complices partout !

- C'est bien ce que j'espère. Pouvez-vous me procurer des dollars formosans et une voiture ?

- Oui. Mon boy peut s'en occuper. C'est un type bien, vous verrez. Je l'ai formé, c'est un agent d'élite à présent.

- Tant mieux ! Lui aussi pourra me seconder à l'occasion... Où se trouve le domicile de Jean Bartel ?

- A Taïpeh même. Dans la rue de l'Université, au 227, une boutique d'appareils électriques : machines à coudre, réfrigérateurs, aspirateurs, etc., etc... C'est un excellent technicien. Il a un émetteur caché dans une carcasse de machine à laver, dans la cave, sous le magasin.

- Quand pourrai-je me mettre en route ?

- Demain soir.

- D'accord !...

Le lendemain soir, peu après la tombée de la nuit, Kou-Lang, le boy formosan de Domellini, quitta la maison de son maître au volant d'une conduite intérieure Nash 52, en direction de la capitale.

Kou-Lang avait pour mission de porter à la boutique de Bartel un fer à repasser électrique qui avait besoin d'être réparé.

Coplan, couché dans la grosse voiture bleue, derrière le siège avant, revoyait point par point le plan élaboré avec Domellini.

Par une route relativement bonne, la Nash gagna rapidement la ville. Kou-Lang conduisait avec adresse ; il fit preuve d'un brio tout particulier pour se frayer un chemin dans les rues étroites et grouillantes de Taïpeh, à grand renfort de coups de klaxon, comme c'est l'usage dans la plupart des villes d'Extrême-Orient.

La boutique de Jean Bartel était au rez-de-chaussée d'un immeuble de trois étages, immeuble construit dans le style moderne des cités asiatiques, c'est-à-dire en béton recouvert d'un crépi blanc, avec toit plat et large balcon à colonnade barrant la façade de part en part.

Devant ce magasin, Domellini était passé souvent une heure convenue, ce qui était le signal d'un contact établi à l'avance ; cependant, l'ingénieur n'avait jamais mis les pieds dans la boutique de son agent. Le boy non plus.

Kou-Lang stoppa la Nash à quelques mètres du 227, descendit en tenant ostensiblement son fer à repasser dans la main. Le magasin était fermé, mais, grâce aux reflets d'un lampadaire voisin, le boy aperçut, sur le volet, un papier fixé par une punaise. Il s'approcha et lut :

Fermeture provisoire.

Travaux d'aménagement en cours.

Le papier commençait à jaunir, les coins étaient déjà cornés, signe que l'annonce datait de plusieurs jours.

Apparemment déçu, le boy haussa les épaules et retourna à la voiture.,

Quand la Nash démarra, Coplan, accroupi sur la banquette arrière, repéra une silhouette qui se détachait de l'ombre des façades voisines et se hâtait vers une Ford noire en stationnement à une dizaine de mètres. Le guetteur passa sous le lampadaire avant de monter dans sa voiture.

Coplan photographia dans sa mémoire cette curieuse face longue et pâle, le profil japonais, les lunettes à monture d'écaille, la casquette américaine, le buste maigre.

- Kou-Lang, dit-il au boy, tu vas virer dans une ruelle pour t'arrêter à vingt mètres du coin... Fais semblant d'aller acheter quelque chose dans une boutique... Une voiture nous a pris en chasse, je veux savoir de quoi il s'agit. Compris ?

- Yes, mister, répondit le Formosan de sa voix fluette.

La petite manœuvre fut exécutée sans délai. Coplan, qui s'était préparé, se faufila promptement hors de la Nash et disparut dans l'ombre de la ruelle.

Kou-Lang ne s'arrêta réellement que quinze mètres plus loin, descendit et se dirigea vers une minable échoppe indigène.

Coplan vit la Ford noire qui freinait brusquement.

Le Japonais débarqua, resta debout près de la voiture, alluma nonchalamment une cigarette et observa Kou-Lang.

Coplan se mit alors en route. Juste en face du Japonais, il émergea de l'ombre, fonça comme un projectile, envoya au menton du Jap une droite terrifiante qui cisailla net sa cigarette. Même un boxeur professionnel n'aurait pas résisté à un pareil coup de marteau-pilon calculé avec tant de soin et porté à l'improviste avec tant de violence.

Coplan saisit le Japonais par ses revers pour l'empêcher de se ratatiner sur le pavé, puis poussa le type évanoui dans la Ford, lui ligota les mains derrière le dos et le laissa crouler comme une chiffe molle contre la banquette.

Quand Kou-Lang revint à la Nash, Francis lui chuchota

- On rentre. Mais ne roule pas trop vite, je te suis avec la Ford et mon prisonnier...

Domellini fut plutôt surpris des résultats de la première expédition de Coplan. Le Japonais, descendu promptement dans la cave bétonnée, fut drôlement long à recouvrer ses esprits.

- Je vous le confie, dit Francis au Marseillais. J'ai remisé la Ford derrière la maison ; il faut que je retourne dare-dare là-bas avec Kou-Lang. On s'expliquera plus tard.

Devant la boutique fermée de Jean Bartel, le boy répéta la même manœuvre que précédemment. Mais, cette fois, aucun guetteur ne révéla sa présence.

- Bon, dit Francis au Formosan, reste à ton volant et couvre-moi en cas d'alerte. Passe-moi les outils que j'ai planqués sous ton siège...

Kou-Lang était en effet un excellent collaborateur. Domellini lui avait enseigné les méthodes rapides, les gestes précis, l'obéissance silencieuse.

La porte particulière du 227 n'offrit guère de difficultés ; la serrure tourna quand Francis opéra avec le second crochet du trousseau.

Dans le couloir, au fond à main droite, la porte qui donnait accès au magasin fut ouverte avec la même célérité. Coplan la referma derrière lui, traversa une pièce à usage de bureau-remise, fit le tour de la boutique en s'éclairant au moyen de sa lampe-torche, revint sur ses pas, s'avança vers l'arrière de l'immeuble, déboucha dans une courette.

L'odeur le guida instantanément. Quiconque a respiré une seule fois dans sa vie la puanteur d'un cadavre en décomposition ne s'y trompe pas ! Ici, bien que ce fût encore assez discret et subtilement mêlé à une senteur de latrines, c'était tout de même révélateur.

La porte du w.c. était fermée à clé. Coplan força la serrure, une de plus.

Dans le halo bleuté de la lampe-torche, le corps apparut comme un bloc perpendiculaire, massif et noir, lugubre. Ils l'avaient pendu au crochet scellé dans le béton, un crochet destiné à une installation électrique qui n'était jamais venue. Une énorme tache durcie maculait le haut de la poitrine et formait une croûte immonde sur la chemise du mort. On l'avait d'abord poignardé au cœur.

Pour éviter toute confusion, Francis s'imposa la corvée sinistre d'étudier attentivement la face grimaçante du mort, puis de le fouiller. Un briquet, un canif, un bout de fusible roulé sur une bobine, c'était tout ce qu'on lui avait laissé.

Le doute n'était pas possible : c'était bien le petit gars de Rouen dont la photo souriante et malicieuse se trouvait dans le répertoire du Vieux, à Paris. C'était bien Jean Bartel, le radio du réseau de Formose.

Coplan, sur le point de partir, se ravisa. Il lui fallut cinq minutes pour délacer les chaussures du mort, des chaussures d'origine américaine, à semelle de caoutchouc.

Avant de battre en retraite, il immobilisa le cadavre qui continuait à osciller au bout de sa corde à cause des mouvements que l'opération de déchaussement lui avait imprimés.

Coplan put sortir de l'immeuble sans rencontrer le moindre obstacle.

- Conduis-moi quelque part où je puisse téléphoner, Kou-Lang, dit-il au boy indigène. Bartel, c'est terminé ; il est mort depuis huit jours au moins.

Il grimpa sur le siège arrière et déposa précautionneusement à côté de lui les chaussures qu'il ramenait en guise de butin.

« *Un de plus à venger, pensa-t-il... Mort pour la France, sans gloire, sans honneur et sans discours*. »

Un sourire amer éclairait les traits de Francis. C'était toujours comme ça : une fois qu'il se mettait à philosopher, ça voulait dire qu'il avait besoin de calmer la rage noire qui commençait à fermenter en lui.

CHAPITRE IV

La mort de Jean Bartel ne surprit guère Domellini ; il s'y attendait. Mais ce qui l'intrigua, c'est la mise en scène voulue par les assassins.

- Cette façon de laisser le cadavre sur place, de le pendre dans les cabinets, j'avoue que ça m'épate, conclut-il. C'est tellement différent de ce qu'ils ont fait jusqu'ici...

- Que voulez-vous dire ? questionna Coplan.

- C'est le septième agent de mon réseau qu'ils suppriment. Or, sur ces sept morts, deux cadavres seulement ont été retrouvés : celui du Portugais Luis Gadao et maintenant celui de Bartel. Les autres ont disparu de la circulation sans laisser la moindre trace.

- Vous êtes sûr qu'ils sont morts ?

- Sûr et certain. Vous connaissez la méthode : un homme capturé par l'ennemi fait semblant de manger le morceau et fournit des indications d'après lesquelles un collègue est alerté indirectement. Mais ça n'a rien donné, et le doute n'est donc pas possible.

- Et le Portugais ?

- Il a été abattu par des tueurs en voiture. L'intervention inopinée d'un automobiliste courageux n'a pas permis aux meurtriers de s'arrêter pour charger le cadavre...

Coplan réfléchit un moment, puis :

- Selon moi, c'est un signe plutôt intéressant, cette mise en scène chez Bartel.

- Ah ! vraiment ? fit le Marseillais, incrédule.

- Oui, et je vous explique pourquoi. Aussi longtemps que les types de la bande adverse liquidaient l'un après l'autre des agents qu'ils savaient appartenir à votre réseau, ils avaient tout intérêt à faire disparaître les cadavres.

Mais Bartel constituait vraisemblablement le dernier homme identifié par eux : ils se trouvaient donc dans l'obligation de l'utiliser comme hameçon. Ils ont transporté son corps dans les w.c. particuliers du rez-de-chaussée pour qu'on ne le découvre pas d'emblée, mais au cours d'une visite plus poussée.

- Oui, peut-être, fit Domellini, un peu sceptique malgré tout. Ils tablaient sur une enquête menée par les collègues du mort, c'est bien ce que vous voulez dire ?

- Exactement.

- Mais la police pouvait intervenir et...

Il laissa sa phrase en suspens. Dans son idée, le raisonnement de Francis boitait. Mais Coplan enchaîna :

- Précisément ! Une descente de police ne les gênait sans doute pas ; elle devait même être prévue. C'est la formule classique de ceux qui ont des indicateurs dans les bureaux de la police. Les rapports officiels mettent en lumière tous les tenants et aboutissants de la victime, ce qui procure des tuyaux excellents.

- Oui, admit Domellini, examiné sous cet angle, c'est en effet très logique. Et ça semblerait démontrer qu'ils n'ont pas pu remonter jusqu'à moi. Mais nous ne sommes guère avancés pour autant.

- Voire !... Vous n'avez pas encore interrogé notre prisonnier ?

- Je l'ai fouillé, je l'ai photographié. Mais en ce qui concerne l'interrogatoire, je suis sans illusions. Il ne parlera pas. Je connais ces Japonais : même la torture n'agit pas sur eux.

Coplan souriait.

- Vous êtes un vrai professionnel, hein ? dit-il amicalement à Domellini... C'est marrant, comme on devient un passionné de la photo, dans notre métier...

- Rigolez si vous voulez, répondit le Méridional, sérieux, mais ça rend des services...

- Essayons quand même de nouer la conversation avec ce Jap, proposa Francis.

Ils avaient bavardé à mi-voix, assis sur les marches de l'escalier de béton, juste sous la trappe rabattue.

Ils descendirent et s'approchèrent du Japonais qui gisait sur le sol, le long du mur, les mains toujours liées derrière le dos. Domellini lui avait entravé les chevilles ; il lui avait de plus ôté sa casquette et ses lunettes, ce qui donnait au captif une expression à la fois veule et ahurie.

- Tu pratiques l'anglais ? commença Coplan en s'accroupissant près du jaune.

Le prisonnier ne répondit pas ; il se contenta de fermer à demi ses yeux de myope. Et Domellini maugréa en se tournant vers Coplan :

- Vous perdez votre temps. J'ai essayé en chinois, en japonais, en russe... Il ne veut même pas décliner son nom ! Il lui serait pourtant facile d'en inventer un faux !

- Eh bien ! dites-lui simplement en japonais qu'on le laissera sans boire et sans manger aussi longtemps qu'il refusera de parler, décida Coplan. Et faites-lui comprendre que ce n'est pas une menace en l'air !

Domellini traduisit ces paroles, mais le prisonnier resta sans réaction.

Sur la table, les objets trouvés dans la poche du Japonais se réduisaient à deux fois rien : un paquet de cigarettes, des allumettes, quelques dollars et des pièces de monnaie, un stylo à bille, une ficelle roulée avec soin, un canif made in Japan.

- Regardez, dit ,Domellini d'un ton désabusé, les cigarettes viennent de Pékin. On en trouve de plus en plus à Formose, et ça ne manque pas de cynisme !...

- Je ne saisis pas, dit Coplan en levant les yeux vers son collègue.

- C'est pourtant clair ! On ne fabrique pas ces cigarettes-là sur l'île et les Américains ne les importent pas non plus. Par conséquent, elles viennent en fraude. La police a beau se décarcasser, elle ne parvient pas à intercepter cette contrebande qui augmente de jour en jour.

- Il y a donc des trafiquants qui franchissent clandestinement le détroit, malgré la surveillance ?

- Naturellement ! Et les cigarettes ne sont que des broutilles destinées à faire enrager le gouvernement nationaliste. Les sous-marins de Mao Tsé-tung débarquent sûrement des hommes à tire-larigot ! Certains jours, l'aviation ne repère pas moins de dix sous-marins ennemis dans les eaux de Formose... Et je suis prêt à parier que ces sous-marins se laissent reluquer exprès pour créer une diversion pendant que d'autres font le travail sérieux.

- Charmant, laissa tomber Francis, songeur. Puis :

- Venez, retournons nous asseoir sur l'escalier, j'ai encore des choses à vous dire...

- Si vous comptez sur les révélations de ce Japonais pour continuer...

- Je m'en passerai, n'ayez crainte.

Ils allèrent s'asseoir côte à côte sur les marches de béton.

- Avant tout, commença Francis, dites-moi si les allées et venues trop fréquentes de Kou-Lang avec la Nash ne risquent pas d'éveiller les soupçons du voisinage ?

- Non. Je suis officiellement en voyage, il est normal que mon boy se rende à la ville. Nous sommes assez isolés ici ; tout se fait avec la capitale : le ravitaillement, l'entretien du linge, les achats de livres et d'illustrés. On va également à Taïpeh pour se divertir, pour aller au cinéma ou au café...

- Bon, voilà une question réglée. Je vais rédiger une lettre que Kou-Lang ira déposer à la poste. Pendant ce temps-là, j'irai aux

nouvelles de mon côté. Ce qu'il faut faire d'urgence, c'est camoufler la Ford du Japonais.

- C'est très facile. J'ai des planches et des tôles dans le jardin, à côté du garage. Kou-Lang s'en occupera... Vous ne comptez pas vous promener à Taïpeh en plein jour, je suppose ?

- Mais si, pourquoi pas ?

- Et la M.P. vous laissera en paix ? C'est en contradiction formelle avec le personnage que vous avez adopté.

- Pas du tout ! Je serai discret ; je me conduirai plus ou moins comme un homme traqué, ce qui est bougrement facile quand c'est du chiqué. La police militaire n'a pas lancé mon signalement, cela va de soi : elle a fait semblant, mais le dossier traîne... A propos, j'espère que vous aviez tout prévu en cas de coup dur chez Bartel ? Les flics doivent y être en ce moment.

- Évidemment, dit Domellini. Bartel n'avait ni codes ni archives. Il faisait tout de mémoire.

Le lendemain, vers dix heures du matin, le Nash emmena Coplan à Taïpeh.

Autrefois, la capitale de Formose comptait environ 400.000 habitants. Les Japonais, maîtres de cette île (que peuplaient huit millions d'indigènes), y avaient installé une importante garnison, des industries, une université des écoles techniques, une gare moderne et des entreprises de presse très prospères. Mais la débâcle des Nippons avait considérablement modifié la vie des Formosans. Ainsi, personne n'aurait pu dire si la population de la capitale avait triplé ou quintuplé. Dans tous les cas, les rues du centre comme celles du port étaient grouillantes de monde.

Les débris de la Chine nationaliste s'entassaient à Taïpeh dans un incroyable tohu-bohu dont l'administration gouvernementale n'arrivait pas à surveiller tous les détails. En plus des Formosans (ils étaient toujours là, bien sûr, à l'exception des six ou sept mille rebelles qu'on avait dû fusiller lors de la révolte de 1946), il y avait un demi-million de soldats chinois, des milliers d'exilés qui avaient fui le régime communiste, tous les réfugiés venant des îles du détroit et

pour lesquels on avait ouvert 130 centres d'hébergement, sans compter les troupes américaines basées en permanence sur l'île et les centaines d'instructeurs spéciaux envoyés par Washington.

En tenant compte du pittoresque local et de la fébrilité propre aux foules d'Extrême-Orient, l'endroit constituait sans conteste le point le plus animé de la planète.

Coplan, en dépit de toute la documentation qu'il avait étudiée avant d'arriver, fut étonné par la réalité.

Au vrai, il fut enchanté de découvrir cette prodigieuse Cour des Miracles ! Pour le travail qu'il avait à y faire, c'était un gros avantage.

Kou-Lang le déposa sur le côté de la gare centrale, à quelques pas des cabines téléphoniques.

Comme la veille, le numéro qu'il appela répondit instantanément :

- Bureau du colonel Kelmann. Qui est à l'appareil ?

- Carte spéciale 123.677, annonça Coplan. Passez-moi Kelmann, je vous prie.

- Le colonel est absent, mais je vous passe le capitaine Windop. Une seconde...

Il y eut un ou deux déclics, puis la voix de Windop, le policier, en civil qui avait arrangé l'évasion nocturne du faux sergent Waycott, résonna :

- J'attendais votre coup de fil, dit l'Américain. Suite à votre information, nous avons nettoyé le 227 de la rue de l'Université et nous avons examiné l'affaire. Il s'agit d'un certain John Bartel, né à Rouen, en France, mais naturalisé américain depuis 1943. Sa mort remonte à plus de huit jours. Peu d'indices valables... Il y avait un émetteur clandestin dans la cave ; nous n'avons toutefois trouvé aucun document établissant qu'il s'agissait d'un espion communiste. Sur quoi vous basez-vous pour fonder cette hypothèse.?

- Par une simple équation. Puisqu'il ne travaillait ni pour Washington ni pour Paris, il était forcément à la solde de Moscou !...

- Jusqu'à nouvel ordre, rien ne le prouve. Comment avez-vous été mis sur cette piste ?

- Un renseignement glané presque par hasard, mentit Coplan avec conviction. Je vous expédie un colis, capitaine. Voulez-vous faire examiner par vos services les particules de boue qui collent aux semelles du mort, et voir si ça ne donne rien ?

- Ah ! Vous êtes passé par là avant de nous alerter ?

- Oui, mais tout à fait par inadvertance. Je croyais surprendre un émetteur communiste en pleine action, et voilà que je tombe sur ce pendu !...

- Si vous continuez comme ça, je vous promets des surprises encore plus agréables, maugréa le policier. Ceci dit, Kelmann m'a mis une note pour vous et je vais vous la lire « La plaque d'immatriculation en question a été délivrée en juin 1954 à un Délégué Civil de Washington, un certain George Kennings, membre de la Commission d'Immigration. Il habite au 26 dans Karenko Road. » Mais à quel point de vue cet individu nous intéresse-t-il ? Le colonel m'a demandé de vous poser la question.

- C'est tout à fait secondaire, improvisa Francis. Cet Américain a failli m'écraser la nuit dernière. Je m'étais imaginé que c'était une agression camouflée, mais je suppose que ça ne tient pas debout, puisqu'il s'agit d'un fonctionnaire régulier...

- Rien d'autre à votre service ? railla Windop.

- Non, merci !

Coplan raccrocha, sortit de la cabine et entra dans la gare pour acheter un plan de la ville, un plan plus complet que celui qu'il avait étudié à Hong-Kong. Il n'en trouva pas.

Karenko-Road se trouve à l'est de Taipeh, après la route qui file vers Suo. C'est la balade idéale pour se familiariser avec le patelin. Délaissant la rue de Chungking, un peu trop voyante, Coplan se dirigea, par des rues moins européanisées, vers l'adresse du nommé George Kennings.

Elle était pour le moins bizarre, l'intervention de ce personnage dans les événements qui se rapportaient à l'assassinat de Jean Bartel !... Si le guetteur japonais avait volé la Ford, tout s'expliquait de soi-même ; dans le cas contraire, cela méritait d'être vérifié. A la loupe.

Maintenant, il faisait chaud à crever dans la ville. Mais ça n'empêchait pas les indigènes de vaquer à leurs occupations avec entrain et allégresse.

Même en dehors du centre, l'influence américaine était saisissante : à de rares exceptions près, les hommes portaient la chemise blanche ou la veste kaki, le pantalon de toile et la casquette

à visière. Seuls les vieillards arboraient la robe traditionnelle de jadis. Les femmes étaient drôlement intéressantes à regarder ; la plupart étaient séduisantes : le croisement sino-japonais leur conférait une sorte de beauté douce et noble. Presque toutes étaient vêtues d'une robe légère, sans ceinture ni drapé, avec un col montant. Certaines étaient en tailleur, mais toutes paraissaient nues sous leur unique vêtement et, quand elles marchaient, le tissu modelait leurs formes d'une façon terriblement suggestive, tandis que la jupe largement fendue dévoilait hardiment leurs cuisses brunes et soyeuses.

Mais ce qui dominait, c'était les militaires et les enfants. Dans les quartiers populeux, fillettes et garçonnets galopaient pieds nus, une simple chemisette flottant autour de leur corps potelé. Quant aux soldats, ils étaient partout et les uniformes étaient d'une variété illimitée.

En arrivant au début de Karenko-Road, Francis acheta un journal et se plongea dans la lecture des nouvelles, tout en remontant l'avenue. L'État-major annonçait triomphalement qu'une canonnière communiste avait été coulée d'ans les parages des îles Quemoy et que deux submersibles ennemis avaient été mitraillés par une escadrille de chasse.

Le nez sur son journal, Coplan ne tourna même pas les yeux lorsqu'il passa en face du numéro 26. C'était une maison neuve, tout à fait quelconque, avec un balcon de pierre et un toit plat.

Coplan entra tout naturellement dans le premier café qui se trouvait à quelques pas, du côté impair de l'avenue. Il s'attabla et demanda un Coca-Cola. Comme il y avait une réclame de Coca pendue derrière le comptoir, il était sûr de ne pas se tromper.

Il se replongea dans sa lecture.

En l'espace d'une heure, deux Chinois (dont un tout jeune avec une formidable bouche de cheval et une balafre sur le front) s'amenèrent au 26, sonnèrent, pénétrèrent dans la maison et s'en allèrent au bout de sept ou huit minutes.

A onze heures et demie, une jeune femme au teint très pâle, aux cheveux noirs peignés avec beaucoup de coquetterie, sortit à son tour et descendit vers le centre de la ville. A Première vue, elle avait

plutôt le type indochinois ; elle affichait une mine soucieuse et triste, mais la chose était plutôt habituelle chez ces filles d'Orient.

Un quart d'heure plus tard, un grand type blond, corpulent et mou, serré dans un complet dont la blancheur n'était pas des plus fraîches, quitta l'immeuble et descendit également vers le centre tout en bavardant avec un indigène d'âge mûr.

D'instinct, Francis devina que le grand blond devait être George Kennings. Il avait cette démarche lourde et arrogante que les Américains poids lourd affectionnent particulièrement, surtout à l'étranger.

Coplan paya son Coca et sortit du café.

La filature ne fut pas compliquée, mais elle fut longue. Finalement, l'Américain et l'indigène arrivèrent dans le quartier le plus misérable, le plus populeux de la ville : le quartier des pêcheurs. Kennings et son compagnon disparurent dans une taverne sombre d'où montait, inattendue, la mélopée d'un harmonica.

CHAPITRE V

Assez peu désireux de s'attarder longtemps dans un même endroit, Coplan s'éloigna du quartier des pêcheurs et arriva bientôt près de la Présidence.

Le building officiel érigeait sur le fond bleu du ciel son haut beffroi de pierre rouge.

Un défilé militaire s'amena à point nommé. Profitant du remue-ménage, Francis se mêla à la foule et descendit ainsi la large Chungking Road bordée de façades multicolores.

Finalement, il entra dans un cinéma...

Comme convenu, Kou-Lang vint prendre Coplan avec la Nash à dix-huit heures précises, dans une petite rue près du World Studio ; ils filèrent immédiatement à la maison de Domellini.

- Je suis content de vous voir, avoua le Marseillais, visiblement soulagé. Votre absence m'a semblé longue.

- Méfiez-vous, mon vieux, plaisanta Francis. Vous êtes en train de faire un complexe.

- Mettez-vous à ma place !
- Oui, bien sûr... A propos, je vous signale que je crève de faim.
- Kou-Lang va nous servir le dîner. Quelles sont les nouvelles ?
Coplan fit une vague grimace :
- Pas grand-chose... Comment se porte notre prisonnier ?
Ils conversaient, une fois de plus, au pied de l'escalier de béton, dans la cave fortifiée.
- Venez lui dire bonjour, ironisa Domellini... Nous allons d'ailleurs le mettre ici, contre le mur ; ça nous permettra de bavarder d'une manière plus confidentielle pendant le dîner...
Couché sur le sol, pieds et poings liés, le Japonais dormait. Ses lèvres sèches commençaient à se crevasser, ses yeux de myope avaient l'air de s'enfoncer de plus en plus dans leurs orbites.
- Hé ! faut pas dormir comme ça, corniaud ! cria Francis en secouant avec vigueur le prisonnier... C'est trop facile, mon bonhomme ! Qui dort dîne, hein ? Mais on ne veut pas que tu dînes, justement !...
Le Japonais battait des paupières. Il avait beau être coriace, le supplice de la faim et de la soif devait lui ronger salement les tripes. Il essayait de déglutir, d'amener dans sa bouche un peu de salive pour calmer la brûlure de ses muqueuses, mais ça n'allait pas trop bien. Sa pomme d'Adam semblait bloquée dans le haut de son cou très maigre.
- Tu vois, lui dit Francis en anglais, nous ne sommes pas méchants. Tu ne seras ni battu ni torturé : on ne te touchera même pas. Seulement, si tu refuses de parler, tu vas assister tout doucement à ta propre agonie...
Le Japonais eut un rictus, puis ferma les yeux.
Coplan se redressa et dit à Domellini :
- Faudra lui répéter ça de temps en temps, en chinois et en japonais. Je suis sûr que ses aveux pourraient nous fournir un indice précieux. Ce n'est pas pour rien qu'il faisait le guet chez Bartel.
- Portons-le dans le couloir, marmonna Domellini.
Un peu plus tard, Kou-Lang s'amena dans la cave avec la boustifaille. Sa cuisine n'était pas raffinée, mais elle était copieuse et nourrissante.

Installés face à face à la petite table, Coplan et le Marseillais firent honneur au plat de riz arrosé de sauce américaine. Comme dessert, les inévitables ananas : la gloire de Formose, comme chacun sait.

- Vous ne racontez pas lourd, constata Domellini.

- Je ne suis pas bavard de caractère, admit Francis en allumant une des cigarettes dont son hôte lui avait offert de solides provisions. Voyez-vous, j'ai besoin de me familiariser avec le patelin... et je me suis donc simplement baladé au hasard des rues. Au fond, c'est beaucoup plus civilisé que je ne le croyais, Taïpeh. Les pelouses du Parc Central sont bien jolies. Vous n'entretenez aucun rapport indirect avec l'ambassade de France ?

- Non, grands dieux ! s'écria le Méridional.

- Et du côté de la F.O.A. ? (Foreign Operations Administration. Organisme américain de contrôle)

- Je connais quelques fonctionnaires. Mais comme il en arrive sans arrêt de nouvelles fournées, impossible de les repérer tous.

- Vous n'avez pas de tuyaux sur un certain George Kennings, membre de la Commission d'Immigration ?

Domellini fronça ses sourcils touffus.

- Pourquoi me demandez-vous ça ?

- Curiosité pure.

- C'est un demi-cinglé, ce Kennings, ricana Domellini. Officiellement, il s'occupe du reclassement des réfugiés et des immigrés chinois. Mais je le soupçonne fort de se livrer à toutes sortes de trafics avec les indigènes et de se remplir les poches sur le dos de l'Administration. Il était vaguement copain avec un de mes hommes, Luca Koratis.

- Un de ceux qui ont disparu ?

- Oui, le troisième. Koratis était soi-disant Grec et travaillait depuis peu chez un armateur de Tamsui. Chef en second de notre réseau de Hanoï, il avait été transféré ici quelques semaines avant l'armistice... Dans une de ses dernières notes, il me signalait que George Kennings avait sans doute des accointances avec le C.I.A. et qu'il s'intéressait également au fameux trésor...

- Quel trésor ? fit Coplan, très attentif sans en avoir l'air. Domellini parut ébahi.

- Comment ? fit-il incrédule. Vous ne savez pas ce que c'est que le trésor ?

Il se mit à rire, mais sans joie.

C'est la grande attraction du pays, dit-il. Quand Mao Tsé-tung a pris la Chine, le gouvernement de Pékin s'est replié ici avec tous les fonds de l'État. Et il paraît que ça se monte à plusieurs millions de dollars en lingots d'or. Je vous laisse deviner la fascination que cette montagne de lingots exerce sur certains esprits. Tous les aventuriers de la planète ont envoyé des comparses qui complotent pour découvrir cet or et mettre la main dessus !

Coplan, songeur, opina d'un hochement de tête. Domellini reprit :

- Que Kennings soit dans le coup, ce n'est pas impossible. Il dépense un fric énorme et quelques bonnes briques d'or lui permettraient d'agrandir son harem...

- Car il est cavaleur en plus, si je comprends bien ?

- Don Juan était un amateur à côté de lui ! Les femmes, il les veut toutes : les jeunes, les vieilles, les jolies, les moches, les blanches, les jaunes, peu importe !

- Il les paie d'ailleurs royalement, d'après ce qu'on raconte.

- En somme, c'est un personnage, résuma Francis. Mais ce qui m'intéresse, ce sont les...

Un grésillement saccadé se fit entendre. Domellini, changeant de figure, se leva et chuchota :

- Allez vite près du Japonais et collez-lui un bâillon sur la gueule ! Nous avons de la visite.

Coplan fit ce qu'on lui demandait, puis revint dans la pièce. Un microphone transmettait avec une grande fidélité le dialogue qui se déroulait au rez-de-chaussée. Kou-Lang parlait avec une femme.

- Écoutez, Kou-Lang, articula le femme en anglais, ne me cachez pas la vérité : si votre maître a disparu, dites-le moi franchement. Je saurai ce que cela signifie. Luca a disparu de la même façon.

- Mon maître n'a pas disparu, madame. Il est parti en voyage à Tawu. Il était malade et il a demandé un congé à l'usine.

- Quand reviendra-t-il ?

- Peut-être demain, peut-être plus tard. Il n'a rien dit.

- Soit... Voici une lettre pour lui. Mais ne la montrez à personne d'autre, il y va de ma vie. Vous m'avez bien compris, Kou-Lang ?

- Oui, madame...

Il y eut un silence, un bruit de pas, un bruit de portes. Puis, une minute après, le grésillement saccadé annonçant la fin de l'alerte.

Kou-Lang apporta à son maître une cigarette Chesterfield. Dans la cigarette, caché par le tabac, un très mince rouleau de papier de soie.

Domellini prit une loupe et lut le message à haute voix :

« *G.K. continue à me faire des avances. Il m'a donné un peu d'argent et je serai obli gée de lui céder si je ne veux pas mourir de faim. Hier, en sortant de chez lui, j'ai vu l'ambulance de l'hôpital de Paoching qui venait demander des instructions au sujet d'un vieillard de Tachen gravement malade. Comme K. sortait avec moi, il a donné les renseignements et l'infirmier les a notés dans son carnet au moyen d'un stylo noir que j'ai reconnu. C'est celui de Luca, j'en suis sûre. Personne d'autre n'avait un stylo comme le sien. Je voudrais que vous me donniez le plus vite possible des instructions ou des conseils. Et de l'argent aussi.*

Koury. »

Le Marseillais regarda Coplan et dit :

- Curieuse coïncidence, n'est-ce pas ? Au moment même où vous me questionnez au sujet de George Kennings, voilà qu'on me parle de lui dans un message... La femme qui vient de venir est une Indochinoise. Luca Koratis était en ménage avec elle à Hanoï depuis deux ou trois ans ; il l'a amenée quand il s'est replié. C'est une très belle femme. Kennings lui fait évidemment de l'œil depuis qu'elle est arrivée. Et maintenant plus que jamais ! Car il sait que Koratis a disparu.

- Où habite-t-elle ? Je pense que j'irai lui dire bonjour dès demain.

Luca avait un minuscule appartement derrière la place de l'Hôtel-de-Ville. Rue Shing, au 67, deuxième étage. D'ailleurs, je vous montrerai la photo de Koury.

- Vous avez sa. photo ?

- J'ai près de 2.000 photos dans mon fichier, répondit Domellini. Venez, je vais vous expliquer deux ou trois choses importantes. Si jamais je me fais liquider, il faut que vous soyez outillé... Mais nous allons d'abord ramener notre Japonais ici...

Le prisonnier s'était rendormi. Ses yeux rétrécis par la souffrance exprimèrent la rage et la haine quand Coplan et Domellini le réveillèrent derechef pour le transporter.

- Murderer, cracha-t-il avec effort (Assassin).

- Bravo ! gouailla Francis. Il s'exprime en anglais, ce cher garçon ! Voilà déjà un pas en avant...

Ils déposèrent leur colis le long du mur.

Puis, après un instant de réflexion, Coplan versa du thé dans un verre et donna à boire au prisonnier qui avala goulûment le liquide tiède.

- Je vois que ça te fait plaisir, dit Francis au Japonais. Et pourtant, tu as tort de boire... Car je n'ai plus qu'un but : te martyriser le plus longtemps possible...

Ils laissèrent le prisonnier seul.

Dans le couloir, Domellini guida Francis jusque derrière le coffrage de l'escalier de béton.

- Pour l'amour du ciel, insista le Marseillais, retenez bien ce que je vais vous dire... Vous voyez ce petit disjoncteur au ras du sol ?

- Oui.

- Vous devez le déclencher avant d'actionner l'ouverture du coffre secret. Si vous oubliez ce détail, toute la baraque saute en l'air. Mes archives ne tomberont jamais entre les mains d'un adversaire, et pour cause !

- C'est noté, acquiesça Francis.

- L'ouverture se pratique comme ceci : on décroche le couvercle de cette fausse prise de courant, on tourne deux fois la manette à fond...

Dans la paroi grisâtre, un pan de pierre de cinquante centimètres sur soixante-dix pivota, découvrant une armoire d'acier.

- La combinaison de la serrure, expliqua, Domellini, c'est le mot Paradis.

- Humour macabre, hein ? fit remarquer Coplan.

- Non, je suis né dans la rue Paradis, à Marseille...

L'armoire blindée était profonde. Domellini manipula les cartons d'un fichier, en retira deux photos collées sur bristol.

- Voilà Kouryang-Lee, la concubine de Luca... Et voici le Kennings en question.

Coplan prit les deux clichés, les examina d'un œil placide. Puis, ayant pesé le pour et le contre, il opta pour la sincérité :

- Merci, dit-il en rendant les photos, j'ai vu et ça me suffit. Figurez-vous que j'ai aperçu cette femme avec Kennings, ce matin même. Elle est extrêmement séduisante, en effet.

Le Marseillais dévisagea son collègue.

- Vous ne m'aviez pas dit que...

- Attendez, coupa Francis, souriant, j'ai une autre révélation à vous faire. La Ford noire que j'ai ramenée appartient à Kennings.

Les traits de Domellini se figèrent.

- Mais alors ? Kennings serait impliqué dans l'assassinat de Bartel ?

- Qui sait ? Les coïncidences, moi je n'y crois pas. Je n'y crois jamais, c'est un principe... Dans notre boulot...

Domellini paraissait ébranlé. Cette histoire de la Ford de Kennings lui trottait dans la tête. Il se secoua et chuchota en montrant une boîte de carton dans le coffre :

- S'il m'arrive un pépin, vous trouverez là une provision de dollars formosans... Environ un million de francs français. Et là, dans cette serviette, un émetteur portatif... Mais ne l'utilisez jamais autour de Taïpeh : la vigilance des services de sécurité est pratiquement permanente.

Il referma le coffre, replaça le dispositif de sûreté.

Coplan, en s'asseyant sur une des marches de l'escalier, murmura :

- Pour être tout à fait franc avec vous, Domellini, je crois que vous êtes sur une mauvaise pente... Vous ne le savez pas encore vous-même, mais vous êtes sous l'emprise de la peur.

- Pourquoi dites-vous ça ? marmonna le Méridional.

- Il y a une semaine que vous n'êtes plus sorti de cette cave. Et maintenant vous me donnez des explications qui constituent une sorte de testament...

Domellini haussa les épaules, s'assit à son tour sur l'escalier. Coplan poursuivit :

- Le complexe de frousse est une maladie qui se nourrit d'elle-même et qui finit par détruire l'agent le plus costaud. Or nous avons besoin de vous pour l'avenir : quand l'affaire sera liquidée en ce qui

concerne vos ennemis, Paris vous enverra du nouveau personnel et vous devrez reprendre vos fonctions à la tête du réseau...

- Oui, bien sûr, admit le Marseillais dans un soupir. Mais nous n'en sommes pas encore là...

- D'accord. La piste Kennings ne signifie pas grand-chose pour l'instant. Seulement, depuis que je suis arrivé, j'ai déjà rassemblé quelques éléments positifs. Or, pour vous, de deux choses l'une : ou bien vous êtes repéré, et dans ce cas vous y passerez tôt ou tard ou bien - et c'est là mon opinion - l'ennemi ne vous suspecte pas encore et vous pouvez parfaitement user de votre liberté.

- En somme, vous souhaitez que je passe au banc d'essai ?... Si je me fais abattre, la situation sera claire et nette ?

- Non, répondit Francis en souriant, je ne suis pas cynique à ce point-là. Ce que j'en dis, c'est pour vous.

Il y eut un long silence. A la fin, Domellini reconnut en soupirant derechef :

- Vous avez peut-être raison, après tout. Est-ce que, je peux vous aider d'une façon concrète ?

- Attention, je ne veux pas vous forcer la main.

- Je n'en doute pas, mais je crois qu'il est temps pour moi de réagir.

- Dans ce cas, en route !

Coplan se leva. Domellini le regarda, stupéfait.

- Mais... où allons-nous ?

- Chez la belle Indochinoise, Mme Koury.

- Maintenant ?

- Il est à peine dix heures du soir ; je me présenterai en ami. Est-ce inconvenant ?

- Euh... non. Mais notre prisonnier ?

- Kou-Lang gardera la maison. Allons, venez !...

CHAPITRE VI

C'était une rue étroite et minable. pauvrement éclairée, presque déserte à cette heure tardive. Pourtant, à quelques centaines de

mètres de là, la place de l'Hôtel-de-Ville et ses lumières attiraient la grosse foule nocturne.

Quand Domellini rangea la Nash le long du trottoir, Coplan resta un moment sur le siège arrière afin d'inspecter les alentours.

Le coin n'était pas très folichon.

- Comme lieu de résidence, murmura-t-il, votre agent avait plutôt mal choisi.

- Non, rétorqua le Marseillais, c'est moi qui lui avais loué cet appartement. Pour son personnage d'employé modeste, ça collait parfaitement. C'est là, au 67... Il y a de la lumière aux fenêtres.

- Oui, tant mieux. Vous m'attendez ici, d'accord ?

- O.K.

Coplan débarqua, se dirigea vers l'immeuble et passa directement sous l'arcade du porche d'entrée. L'oreille tendue, il monta l'escalier. Nul bruit ne venait de l'appartement du second. Il appuya un petit coup sur le bouton de sonnerie.

Trois ou quatre minutes s'écoulèrent. Elle n'était guère empressée, la dame. Mais peut-être prenait-elle justement sa douche du soir ? C'est toujours à ces moments-là que les visiteurs inattendus se présentent.

Enfin, la porte s'ouvrit.

Koury - c'était bien elle - ne semblait pas du tout sur le point d'aller dormir. Au contraire, elle était plutôt sur son 31 ! Vêtue d'un long fourreau de soie rouge qui brillait comme une couche de laque sur sa chair nue, elle était d'une élégance, d'une beauté saisissantes. Fraîchement coiffée, parfumée, maquillée, elle faisait penser à un luxueux fruit des tropiques.

- Madame Koratis ? demanda Coplan.

- Oui, que voulez-vous ?

Elle parlait un anglais un peu guindé, mais correct et plein de douceur à cause de la voix suave qui le prononçait.

- Je viens de Tawu... C'est un de vos amis qui m'envoie... Vous me comprenez ?...

- Revenez demain, dit-elle dans un souffle, demain après-midi, à cinq heures...

Elle paraissait émue, ses narines vibraient, ses yeux sombres jetaient des lueurs anxieuses.

Coplan, sans hésiter, mit son pied droit dans l'entrebâillement et poussa le battant qu'elle essayait de refermer. Il entra de force, s'avança jusque dans la première pièce.

Beg you pardon (Je vous demande pardon), s'excusa-t-il auprès d'une autre femme, aussi jeune et aussi ravissante que la maîtresse de maison, mais chinoise celle-là.

D'un regard dédaigneux, elle toisait Francis et affichait un air offensé.

- Vous attendiez du monde ? s'enquit-il en se tournant vers Koury.

- Ne restez pas ici, je vous en prie, murmura l'Indochinoise d'un ton suppliant. Je ne puis recevoir personne pour l'instant, et d'ailleurs un inconnu ne pénètre pas le soir chez une femme seule...

- Mais vous n'êtes pas seule! rectifia Francis. Et je suis d'autant plus heureux d'être venu : il y a des années que je n'ai eu le bonheur de contempler côte à côte deux femmes aussi jolies.

Il caressa d'un regard souriant, la Chinoise, puis fixa ses yeux sur le buste de Koury. Elle avait un petit corps dont le galbe, dans la soie rouge, prenait un relief irrésistible. Quelle ligne ! Ses cheveux coiffés en bandeaux lui donnaient un visage d'idole ; le contraste du noir, du rouge vif de la bouche et de l'ambre mat des épaules était plutôt corsé. Le reste à l'avenant : la ligne des hanches, les longues cuisses dont on voyait le fuselé par les deux échancrures de côté, les pieds délicats glissés dans des mules à hauts talons...

- Je vous en prie, allez-vous en, haleta l'Indochinoise, tendue et frémissante.

- Vous n'êtes pas très compréhensive, dit Francis qui se tourna vers la Chinoise pour la prendre à témoin :

- Avouez que c'est cruel de chasser un pauvre vagabond qui ne connaît personne dans cette ville...

La Chinoise minauda en souriant avec une soudaine amabilité :

- e suis sûre que mon amie ne vous refusera pas un verre de scotch, n'est-ce pas, Koury ?...

- Voilà enfin une bonne parole, acquiesça Francis.

- Comment vous appelez-vous ? gazouilla la Chinoise.

- John Waycott... J'arrive de Hong-Kong...

- Venez au salon, dit-elle.

Coplan lui emboîta le pas. Et, brusquement, il se trouva nez à nez avec un gros Colt braqué sur lui.

- Soyez le bienvenu, grasseya la voix de George Kennings. Levez les mains, ça vaudra mieux !... Venez vous asseoir ici, sur cette chaise... Et tournez-moi le dos, je ne suis pas à cheval sur les règles de politesse...

Coplan obéit. La crosse du Colt lui percuta le crâne avec une violence mesurée, mais au bon endroit. Toutes les étoiles du ciel de Chine scintillèrent dans sa tête. Pris de vertige, il vacilla... Puis il décida de s'évanouir pour éviter un second coup de massue. Les yeux fermés, il se laissa couler en bas de la chaise.

- Vous connaissez cet homme ? articula Kennings de sa voix désagréable.

- Non, répondit Koury. Je ne l'ai jamais vu et je ne comprends pas cette visite. Il a dû se tromper.

Coplan, lucide, enregistra ce mensonge. Car Koury ne disait pas la vérité : elle avait fort bien saisi son propre nom cité par Francis sur le palier, preuve indéniable qu'il ne s'était nullement trompé de porte.

Kennings souleva le visiteur et le planta sur la chaise où il le ligota au moyen de trois cordelettes de cuir. En dépit de sa mollesse apparente, le colosse avait plus de force musculaire qu'on ne l'aurait supposé.

Quand la Chinoise versa quelques gouttes de scotch entre les dents de Francis, ce dernier parut sortir de son évanouissement.

- Désolé, Waycott, grogna Kennings... Un déserteur qui vient surprendre deux femmes seules, ça demande quelques précautions.

Coplan ne répondit pas. Kennings enchaîna :

- Je suis un peu au courant de votre situation... Et je parie que mon ami Kelmann serait enchanté de récupérer son gibier de prison !...

Coplan serra les lèvres.

- Rassurez-vous, fit l'Américain avec une bonhomie mêlée d'arrogance, je ne vous livrerai pas à la police militaire. Mais à une condition : vous allez me dire pourquoi vous êtes venu clandestinement à Taïpeh...

- Je ne suis pas venu clandestinement.

- Pas de boniments ! Je connais votre dossier. J'étais même plus ou moins à votre recherche. Où étiez-vous caché ?

- Dans les bois, du côté de la route de Keelung...

- Et vous vous êtes rasé avec une feuille de cocotier ?

- Le soir, je reviens dans la ville. Je me suis fait raser dans une boutique du port...

- Écoutez, ne perdons pas notre temps. Je veux savoir ce que vous fabriquez ici... C'est quoi, votre racket ?

Un copain m'a parlé du trésor, avoua Francis, hargneux.

Kennings s'esclaffa bruyamment puis :

- Ah ! c'est donc ça !... Tous les voyous de la terre seront bientôt rassemblés à Formose... Et qui vous a donné l'adresse de Kouryang-Lee ?

- Personne. Je l'ai suivie dans la rue, je l'ai vue qui rentrait ici, j'ai noté l'adresse et l'étage. J'avais vu la fenêtre qui s'allumait. Les jolies femmes me réussissent quelquefois.

- Un peu maquereau aussi, en somme ? Comme les vrais durs de chez vous ?

Coplan haussa les épaules. Kennings resta un moment pensif, puis :

- J'ai des amis qui voudront peut-être s'occuper de vous, Waycott. Si vous ne cherchez pas à faire le malin, ces gens vous aideront... Seulement, faites gaffe : à leur manière, ils sont plus durs que vous. Je vais leur passer un coup de fil.

- George, intervint Koury, soyez prudent avec mon téléphone. Depuis la disparition de Luca...

Elle faisait allusion aux tables d'écoute de la police régulière. Le géant blond marmonna

- Oui, c'est juste. Je ferais...

Un coup de sonnette retentit, tranchant net la phrase de l'Américain.

- Une seconde, chuchota-t-il...

Avec une dextérité de spécialiste, il délivra Coplan de ses liens tout en grommelant à voix basse :

- Ne bronchez pas, compris ? Prenez ce verre : vous êtes un ami, un invité... Mais gare à vous si vous me faites une vacherie !...

Koury alla ouvrir. L'arrivant était un type athlétique, un civil en complet de flanelle gris perle.

- Bonne nuit, madame... Pardon de vous déranger à cette heure, mais j'ai vu que vous aviez de la lumière... Puis-je entrer ?

- Euh... j'ai des amis...

- Justement, je désire les voir, rétorqua l'homme avec un sourire qui sentait le flic à cent lieues.

Il s'amena au salon, toujours souriant. Cette allure assurée, calme, empreinte d'une politesse toujours prête à se muer en impertinence, les policiers en ont le monopole exclusif et mondial.

- Bonsoir, Miss Achan, dit-il en saluant la Chinoise. Vous êtes en beauté, ce soir...

- Toujours flatteur, inspecteur, susurra la femme en esquissant une grimace de confusion heureuse.

- Hello, Kennings !

- Salut, Storm. Un drink ?...

- Non, merci...

Le policier dévisageait Coplan. Ce dernier déposa son verre de scotch et marmonna d'un ton résigné :

- Ça va, j'ai compris... Je suis refait, hein?

- A la bonne heure, dit Storm. J'ai un faible pour les gars qui comprennent vite.

- Il dégaina son pistolet. Puis, à Kennings :

- C'est un de vos invités, ce monsieur ?

- Non... Il vient de s'amener ici, au hasard. Il avait suivi Miss Kouryang-Lee dans la rue et il espérait la trouver seule chez elle...

- On l'avait vu entrer dans l'immeuble... Waycott, je vous emmène... En avant ! Désolé de gâcher votre soirée...

Sous l'injonction de l'inspecteur, Francis s'avança vers la sortie.

- Bonne nuit à tous, jeta Storm en partant. La porte se referma. Dehors, dans la rue sombre, Storm remit son arme dans sa gaine et dit tout bas :

- Continuez comme ça, Waycott. Et dans quarante-huit heures, rendez-vous à la morgue... Votre alibi ne vaut plus tripette, mon vieux. Pourquoi êtes-vous allé chez cette Indochinoise ?

- Je m'intéresse à George Kennings.

- Inutile, ça ne vous concerne pas.

- Vous me suiviez ?
- Non... C'est la Chinoise que j'observe... Les Rouges l'ont importée ici au début de l'année. On la surveille de très près : c'est une ancienne Panthère-Noire qui a travaillé en Corée (Espionnes communistes en Corée. Certaines d'entre elles, vêtues de noir, circulaient la nuit dans les avant-postes et provoquaient le tir des sentinelles, ce qui révélait les positions alliées).
- Et Kennings ?
- Un forban, mais fortement protégé à Washington. De toute manière, vous perdez votre temps avec lui. Laissez tomber. Où voulez-vous aller, j'ai une voiture près de la place.
- Laissez-moi plutôt ici.
- Comme vous voudrez. Seulement, à vos risques et périls ! Dans quelques heures, vous serez grillé chez les communistes clandestins...
- J'arrangerai cela, n'ayez crainte ! Quel dommage que vous soyez intervenu ce soir...
L'Américain sursauta :
- Hein ? Vous ne manquez pas de culot, vous ! Je me suis amené parce que je vous croyais en danger... Et vous l'étiez, c'est moi qui vous le dis !... La Chinoise est en train de manœuvrer en sourdine et il y aura des morts subites dans son entourage.
Coplan était tracassé.
- Salut, inspecteur ! dit-il brusquement.
Il partit très vite dans une ruelle à droite, contourna un bloc d'immeubles, revint dans la rue Shing.
La Nash de Domellini avait disparu ! Coplan l'avait remarqué en sortant avec Storm, mais il espérait retrouver la voiture un peu plus loin. Or elle n'était ni là, ni à l'autre bout de la rue déserte...

CHAPITRE VII

Était-ce la présence indésirable de l'inspecteur Storm qui avait mis le Marseillais en fuite ? Non, sûrement pas. Domellini n'avait rien à craindre de ce côté-là, puisqu'il était parfaitement en règle. Même

en admettant qu'il eût connu ou reconnu le capitaine du G-2 américain, rien ne justifiait sa fuite, surtout pas au beau milieu d'une mission de couverture.

Alors pourquoi était-il filé ? Restait l'hypothèse d'une agression... Mais dans ce cas les choses auraient dû se dérouler très vite, et sans attirer l'attention... Peut-être Domellini allait-il revenir, après tout ?

Il n'y avait qu'une solution : monter la garde près de la maison de l'Indochinoise et attendre.

Francis se rapprocha progressivement de l'immeuble qu'il venait de quitter dix minutes plus tôt en compagnie du capitaine Storm. Il réalisa tout de suite que sa circonspection n'était pas superflue : un promeneur rôdait de l'autre côté de la rue, allant et venant d'un pas paisible mais sans jamais s'éloigner réellement de la maison où se trouvaient Koury, Kennings et Miss Achan, l'espionne chinoise.

Dans cette petite rue triste, une double surveillance n'était pas tellement commode. Coplan, caché sous une arcade, étudiait la situation avec un certain pessimisme. Soudain, une grosse Cadillac vint se ranger juste devant l'immeuble portant le numéro 67 et dont la porte s'ouvrit. Le chauffeur de la limousine se précipita pour accueillir Kennings qui sortait de la maison.

Kennings monta dans la Cadillac, bientôt rejoint par la voluptueuse Chinoise. La portière claqua, la voiture démarra. Le promeneur paisible détala aussitôt comme un lièvre et tourna le coin. Une demi-seconde plus tard, une Chevrolet noire passait en trombe pour retrouver la Cadillac du côté de la place de l'Hôtel-de-Ville et, naturellement, lui filer le train.

Mais Koury n'était pas partie avec ses invités ; sa fenêtre était toujours éclairée.

Coplan sortit de sa cachette, traversa la rue en oblique, franchit le porche et remonta au galop les deux étages. A son coup de sonnette, la porte s'ouvrit instantanément.

- Ah ? fit l'Indochinoise d'une voix étouffée. Vous avez pu vous...

- Je l'ai semé ! coupa très vite Coplan, essoufflé, l’œil inquiet, la bouche nerveuse. Laissez-moi entrer !...

Elle s'effaça, referma rapidement l'huis, donna un tour de clé.

- C'est la deuxième fois que ça m'arrive ! haleta Francis.

De nouveau, l'Indochinoise le regardait avec une intensité presque douloureuse. On aurait dit qu'elle jaugeait l'homme et que la prestance de Coplan, l'énergie de ses traits, la virilité de ses gestes agissaient puissamment sur elle. D'emblée, elle crut ce qu'il venait de dire et il s'en rendit compte.

- Ne vous en faites pas, murmura-t-il en pénétrant dans le salon. C'est probablement le seul endroit où ils ne viendront pas me chercher ! En général, un fugitif s'éloigne des lieux où il a été capturé. Vous permettez ?...

Il se versa un verre de scotch, le vida d'un trait.

A trois pas de lui, très droite, les mains croisées sur le haut de sa poitrine, Koury l'observait. Finalement, elle demanda à mi-voix :

- Mais... qui êtes-vous ?

- Un ami, dit-il en se tournant vers elle et en la regardant droit dans les yeux. Je vous ai dit tout à l'heure que j'arrivais de Tawu... Il m'a semblé que vous aviez compris.

- Qui avez-vous vu à Tawu ?

Francis hésita. Il n'éprouvait pas la moindre envie de se découvrir mais il sentait que ce jeu de cache-cache ne pourrait pas se prolonger indéfiniment.

- J'ai vu Domellini, lâcha-t-il. C'est lui qui m'a donné votre adresse.

Il y eut un silence. La jeune Indochinoise essayait de rester calme ; sa respiration était rapide et visiblement oppressée. Son buste moulé dans le fourreau de soie pourpre se soulevait spasmodiquement.

Pour elle aussi, c'était un sale moment. Ils étaient là, face à face, comme deux soldats perdus dans un champ bourré de mines, et ils n'osaient bouger. Amis ? Ennemis ? Comment savoir ?

Coplan avait déjà vécu bien des fois une situation de ce genre. Il savait que la minute suivante allait être décisive.

L'Indochinoise, elle, opta pour la prudence; elle avait eu un élan spontané de confiance, mais sans doute se le reprochait-elle. Le nom de Domellini pouvait cacher un piège terrible, elle venait de s'en rendre compte. Elle murmura

- Je ne sais pas ce que vous me voulez, mais je suis sûre que vous auriez mieux fait de ne pas venir ici. Je ne tiens pas du tout à

avoir des ennuis avec la police.

- Je suis obligé de me cacher, comme vous avez pu le voir, marmonna Coplan.

- Vous ne pouvez pas rester ici, c'est impossible... Cacher un déserteur de l'armée américaine est une chose très grave à Taïpeh. Et puis... je suis seule, vous ne pouvez pas passer la nuit dans cet appartement. Je vous en prie, allez-vous en.

- Vos invités vont revenir ?

- Non...

- Vous devez peut-être les rejoindre en ville ? Vous êtes habillée pour la soirée, sauf erreur ?

- Nous devions passer la nuit ici, mais votre arrestation a tout gâché. Mon ami américain a préféré s'en aller ; il a appelé son chauffeur par téléphone et il est parti avec mon amie...

« *A la grâce de Dieu ! décida mentalement Francis. Si elle triche, c'est elle qui paiera* ! »

Il se vida un second verre d'alcool, le tint dans sa main et alla s'asseoir sur le divan, dans un coin, de la pièce.

- Miss Koury, commença-t-il en posant les yeux sur elle, je ne suis pas allé à Tawu. Je me trouvais chez Domellini quand vous êtes venue là-bas. C'est Kou-Lang qui m'a remis votre message. Mais rassurez-vous, je suis réellement un ami ; et je suis arrivé de Hong-Kong dans un but bien précis : venger les morts du service, les morts du réseau français de Taïpeh.

Elle eut de nouveau ce frémissement des narines qui trahissait sa trop grande tension nerveuse.

- Décontractez-vous, Miss Koury, murmura-t-il en souriant, ma visite n'est pas un traquenard... Je suis ici parce que j'ai besoin de vous pour retrouver les assassins de Luça Koratis. Vous viviez depuis deux ou trois ans déjà avec lui, à Hanoï, avant son transfert à Formose, n'est-ce pas ?

- Oui, dit-elle, nous devions nous marier. Luca me considérait comme sa femme légitime ; seules les circonstances ont empêché notre union officielle.

- Venez vous asseoir près de moi...

Elle obéit, mais elle prit place à plus d'un mètre de lui, tout au bout du divan.

- Je crois que vous avez encore un peu peur de moi, non ? murmura-t-il avec un sourire désabusé. Et pourtant, ma situation est beaucoup plus périlleuse que la vôtre : me voici devant vous à visage découvert. Une belle cible, dans une ville comme celle-ci... Non ?...

Il but une gorgée de scotch. Elle articula :

- Je n'ai pas peur de vous... et vous pouvez avoir confiance en moi : je vous aiderai, même au prix de ma vie. Depuis la disparition de Luca, je n'ai plus qu'une raison d'exister : le venger.

- Nous sommes deux maintenant, conclut Francis. Que pensez-vous de Kennings ?

- Je pense que c'est lui qui a fait disparaître Luca, prononça-t-elle lentement, les yeux plus durs tout à coup. Je le soupçonne depuis le début.

Coplan opina. Puis, songeur :

- Nous n'en sommes qu'aux indices, mais ceux que j'ai pu recueillir confirment vos soupçons. Moi aussi, je crois que Kennings est notre adversaire numéro UN.

- Je l'abattrai comme un chien, dit-elle en crispant ses mains.

- Il n'est pas seul, méfiez-vous !... Mais voyons les choses avec calme : Kennings était un ami de Luca, premier point. Il est en relation avec un infirmier de l'hôpital de Paoching et cet infirmier, pour noter des instructions, a sorti un stylo que vous avez reconnu comme étant celui de votre compagnon : deuxième point. Troisième point : il continue à rechercher votre compagnie, avec l'espoir d'obtenir d'autres indications sur notre réseau grâce à vous.

- Tout le désigne, murmura-t-elle comme pour elle-même.

Elle avait un regard lointain qui montrait qu'elle vérifiait dans son esprit toutes les présomptions accumulées contre Kennings. Coplan reprit :

- Ce n'est pas tout. Il y a des choses que vous ne savez sans doute pas. Bartel a été assassiné par des gens qui sont en rapport plus ou moins directement avec Kennings.

- Qu'est-ce que vous dites ? John Bartel a été assassiné ? L'électricien de la rue de l'Université ?

Elle était étonnée. Pas vraiment affectée, étonnée seulement. Et elle avait prononcé ce « John Bartel » à l'anglaise, ce qui donnait au

nom du Français une consonance 100 % anglo-saxonne.

- Bartel était Français, révéla Coplan. Il faisait partie de notre réseau. Luca aussi était Français, bien qu'il eût des papiers lui reconnaissant la nationalité grecque.

- Je le sais... Il me l'a dit quelques jours avant de disparaître et il m'a avoué le métier qu'il exerçait au service de la France.

- Il avait un pressentiment ?

- Oui, ses deux anciens collaborateurs de Hanoï, repliés à Taïpeh comme nous, avaient disparu mystérieusement.

- Vous avez été surprise en apprenant le vrai métier de Luca ?

- Oui, et j'ai été inquiète dès ce moment-là.

- Vous lui en vouliez ?

- Non. J'aime la France. J'ai été élevée par les religieuses françaises de Hanoï.

- Luca ne vous a jamais parlé de Bartel ?

- Non... Je suis sûre qu'il ignorait le rôle de l'électricien. Il n'a jamais contacté que ses deux collaborateurs et Domellini.

- Quand j'ai découvert le cadavre de Bartel, raconta Coplan, je me suis aperçu qu'un homme surveillait la maison. C'était un Japonais. Et il roulait dans une voiture immatriculée au nom de George Kennings.

- Il a plusieurs voitures. Il s'occupe des réfugiés et des immigrés, c'est un service officiel très important... Le Japonais dont vous parlez, comment est-il ? Un grand avec des lunettes ? Itoka ?

- Il porte des lunettes et il est grand, en effet. Mais il n'avait aucun papier d'identité sur lui.

Itoka est un employé de Kennings. Je l'ai aperçu deux ou trois fois.

- Et ce n'est pas encore tout : comment Kennings connaît-il mon nom ? Comment sait-il que je suis un déserteur recherché par le colonnel Kelmann de la Police Militaire ?

- Kennings est un fonctionnaire de l'administration américaine. Il est forcément au courant de ce qui se passe à Formose.

Coplan se leva.

- Et ceci, dit-il d'un ton sec, nous amène à une conclusion qui change effectivement l'aspect du problème. Si ce Kennings est

responsable de la mort de Bartel, cela veut dire que c'est *Washington qui dirige les opérations contre nous* !...

Il se planta devant Koury et articula :

- Est-ce que vous comprenez ce que cela signifie en fait ?... Les Américains, exaspérés à l'idée qu'un service étranger surveille leurs agissements à Formose, décident d'éliminer systématiquement les membres de notre réseau... Et pour avoir la certitude que tout sera nettoyé à fond, ils encouragent mon intervention, font semblant de m'aider, tablent sur moi pour extirper notre organisation jusqu'à la racine... Si je leur livre, sans le savoir, Domellini, c'est gagné pour eux. Et une dernière balle anonyme sera pour moi : ainsi la boucle sera bouclée.

Koury se leva à son tour, glacée d'horreur.

- Vous êtes en danger de mort, vous aussi, balbutia-t-elle, toute pâle.

- J'ai peut-être un sursis, mais pas long.

Elle posa tout à coup une main frémissante sur le poignet de Francis.

- Vous êtes Français, ne me dites pas le contraire... Je ne sais ni pourquoi ni comment, mais je l'ai senti presque sans m'en rendre compte... A vos yeux, je crois !...

Il y avait déjà un moment que Francis avait deviné l'étrange malaise qui planait dans la pièce. Entre Koury et lui, ce n'était pas la peur qui vibrait sournoisement, c'était le désir. L'Indochinoise, malgré elle, avait ressenti les morsures secrètes d'une flamme sensuelle brusquement allumée dans sa chair, dans son jeune corps privé d'amour.

Ils se regardèrent. Elle était pathétique, partagée entre un émoi qu'elle ne pouvait plus juguler et la honte de se sentir si faible, si abandonnée déjà.

- Si vous le voulez, Koury, dit-il avec douceur, je m'en irai quand même...

- Pas maintenant. Demain, je partirai aux nouvelles et je vous apporterai des précisions... Restez près de moi ce soir.

Il l'attira contre lui. Elle n'offrit aucune résistance. Les yeux dans les yeux, ils s'étreignirent. Puis, les lèvres tremblantes, le regard

déjà voilé, elle se détacha de lui, fit glisser d'un mouvement brusque son fourreau, apparut nue et balbutia d'une voix de somnambule :

- Aime-moi... Serre-moi dans tes bras, très fort I... Mon cœur a si froid depuis que je suis seule...

Il la souleva, la déposa sur le divan, lui baisa la bouche en enlaçant son corps frémissant...

Au cours des heures qui suivirent, Francis fut quelque peu impressionné par la frénésie de sa partenaire. Cette créature ravissante, dont la nudité souple et chaude procurait une ivresse autrement forte que le scotch, recélait dans sa chair velouteuse une ardeur incandescente.

Aux petites heures de l'aube, pourtant, quand Koury s'endormit, repue, bras et jambes encore mêlés à ceux de Coplan, ce dernier comprit le fin mot de l'histoire. Les reflets d'une lampe posée sur un meuble éclairaient doucement le visage ambré de la jeune femme endormie. Et ce visage, même dans le sommeil de l'amour, exprimait une tragédie : celle du désespoir.

Les traits enfantins et poignants de l'Indochinoise révélaient une vérité qui n'avait rien à voir avec les qualités viriles de son amant : c'était une pauvre gosse ! Elle avait perdu coup sur coup sa patrie, sa ville natale envahie, et l'homme auquel elle s'était donnée corps et âme.

Perdue dans son exil, torturée par la solitude et la peur, elle avait cherché le refuge auquel aspire tout être humain en détresse : la chaleur vivante d'un autre corps, le tumulte rassurant d'un autre sang, l'oubli et la paix que donne la volupté.

« *Et j'en suis au même point qu'elle* », se dit encore Francis en éteignant la lumière et en bordant avec tendresse la nudité de Koury.

Il s'endormit en pensant à Louis Domellini.

Il eut un cauchemar dans lequel le Marseillais lui apparut pendu au bout d'une corde, les pieds nus, la langue pendante, une énorme tache de sang coagulé sur la poitrine...

Au matin, cependant, il se réveilla dans de meilleures dispositions. Deux heures de sommeil suffisaient à le regonfler à

bloc, moralement et physiquement.

Koury avait préparé le thé, des toasts, de la confiture. Ils prirent le petit déjeuner, puis ils firent leur toiletté.

- Koury, dit soudain Coplan qui était rêveur depuis un bout de temps; je vais te demander une chose un peu pénible sans doute... Je voudrais changer d'allure... Pourrais-je mettre un costume de Luca ?

- Mais... oui... bien sûr.... C'est une bonne précaution. Et j'ai ses lunettes de soleil, si tu veux ?

Oui, je les mettrai. Voici mon plan pour l'immédiat : tu vas aller me chercher une voiture de location et tu la rangeras derrière le coin de la petite rue qui coupe la rue Shing, à droite par rapport à l'Hôtel de ville. Je dois me rendre au plus tôt chez Domellini. Tu me rejoindras là-bas, ce soir, entre huit et dix heures. Si tu as pu obtenir des renseignements sur Kennings, entre temps, nous aviserons. D'accord ?

- D'accord.

- Autre chose : essaie de dénicher des renseignements au sujet de ce Japonais dont je t'ai parlé, le type aux grosses lunettes à monture d'écaille.

- Itoka ? Je m'en occuperai sans faute, J'irai directement au Service Civil.

- Parfait. Mais sois prudente. Et ne viens pas chez Domellini si tu te sens l'objet d'une surveillance suspecte.

- Pas de danger !...

Au moment de s'en aller, elle murmura :

- Je t'appellerai John, c'est le plus simple, n'est-ce pas ?

- En effet.

- Sois prudent, toi aussi...

- Compte sur moi !.. Elle hésita, indécise. Puis :

- Embrasse-moi...

Il lui baisa les lèvres. Elle sortit d'un air très crâne et très décidé. Les femmes sont ainsi faites.

Vingt minutes plus tard, un coup de téléphone annonçait :

- Votre robe est réparée, Miss Koury.

Coplan raccrocha sans répondre. Cela voulait dire que la voiture de location était à l'endroit convenu.

Vêtu d'un complet de coton d'un vert jaune, presque kaki, et affublé de lunettes teintées, Francis quitta le petit appartement. Dehors, le secteur était beaucoup plus animé que la veille au soir. Néanmoins, pas de guetteur en vue.

La voiture louée par Koury était une Oldsmobile 50, beige et rouge, avec des chromes partout. (Les Américains ont à Formose un débouché idéal pour leurs bagnoles d'occasion !)

C'est avec une sourde appréhension que Coplan arriva devant la petite villa de Domellini. Il vit tout de suite, à la tête de Kou-Lang, que l'ingénieur n'était pas rentré.

- Et il n'a pas téléphoné non plus ? insista Francis qui voulait encore espérer contre tout espoir.

- Non. Rien.

- Eh bien !... c'est plutôt mauvais signe.

- La police téléphonera quand les agents auront remarqué une voiture en stationnement depuis plus de quarante-huit heures. Il faut attendre.

- Si Domellini se fait liquider, sa voiture disparaître aussi, dit Coplan.

- Croyez-vous qu'on puisse faire quelque chose ? s'enquit l'indigène, les yeux moroses.

- Pas pour l'instant...

Kou-Lang ne répondit pas. Francis demanda alors :

- Et le Japonais ?

- Il est en train de crever...

- Il ne parle toujours pas ?

- Il a raconté des histoires bizarres... Le délire, je crois. Il ne doit plus souffrir beaucoup. Quand la vitalité tombe, la douleur diminue...

- Donne-lui un peu à boire et quelques biscuits à manger.

- C'est. ce que j'ai fait, avoua le Formosan. Un prisonnier qui meurt ne représente plus rien.

- Je vais aller le voir, décida Coplan.

Le Japonais dormait, pour ne pas changer ! Francis le réveilla d'un coup de pied dans les côtes

- Bonjour, Itoka !...

Le Jaune émit un ricanement. Ses lèvres, éclatées de fièvre, se retroussaient sur ses dents. C'était fou ce qu'il avait maigri en si peu

de temps. Des flammes égarées traversaient ses prunelles agrandies par l'inhumaine épreuve.

- Tu vois, lui dit Coplan, je connais ton nom maintenant... Tout ce que tu ne veux pas me dire, je le découvrirai à ma manière. En somme, tu te laisses mourir pour rien. Tu travailles pour George Kennings, pas vrai ?

- Oui...

- Tu es employé indigène à la Commission d'Immigration ?

- Oui..

- Mais ton véritable boulot, c'est autre chose ?

- Oui... l'opium...

- Pourquoi surveillais-tu la, maison de John Bartel ?

- Je ne sais pas de quoi vous parlez.

- C'est que tu n'as pas encore assez faim. Nous patienterons. Je souhaite que la mémoire te revienne à temps !...

Coplan se redressa, haussa les épaules et s'éloigna. Un drôle de travail, cette mort lente du Jap. Mais c'était le seul moyen d'arriver à un résultat... Au reste, il commençait à se dégeler : il avouait qu'il était au service de Kennings. Bien entendu, le trafic d'opium était un mensonge. Ou plutôt, un alibi. Car si drogue il y avait, elle cachait un autre trafic. La mort de Bartel était, à sa façon, un label de garantie : elle attestait qu'il s'agissait d'une affaire d'espionnage.

La fin de la matinée, l'après-midi et le début de la soirée passèrent lentement. Coplan eut le loisir de se morfondre, de tourner cent mille fois dans sa tête les données de son problème. Inutilement, d'ailleurs.

A huit heures dix, Koury s'amena. Elle avait pris ut taxi jusqu'à l'entrée du territoire de la Société Métallurgique et elle avait fait le reste du trajet à pied, en ayant soin de brouiller la piste derrière elle.

- Je sors ce soir avec Kennings, annonça-t-elle à Francis. Nous nous retrouvons au Silverwood, la boîte de nuit de Pei-tou.

- Hmm, grogna Coplan. Et du côté du Japonais ?

Je n'ai rien appris de spécial. Il a obtenu le droit de résidence à Taïpeh en 1949, après sa sortie de prison au Japon. C'est un ancien agent de la Tokkoka (Police politique supérieure du Japon d'avant 1945).

- Sans blague ! fit Coplan.

- Oui, il y en a beaucoup qui travaillent maintenant pour les Américains. Par haine du communisme.
- Et par amitié pour Washington ? railla Francis.
Ce petit détail anodin sur le passé politique du Japonais lui semblait extrêmement significatif. A quelque camp qu'il appartînt, Itoka était bel et bien un spécialiste du Renseignement !
Koury questionna en se tournant vers Kou-Lang :
- Domellini n'est toujours pas rentré ?
- Non, dit le boy.
- Vous avez de ses nouvelles ?
- Non...
Elle chercha le regard de Coplan.
- C'est plus fort que moi, confessa-t-elle, mais je pense toujours qu'il est mort. Luca aussi a commencé par être simplement absent...
Cette prophétie macabre tombait plutôt mal à propos. Kou-Lang regarda Francis puis détourna les yeux.
Koury demanda :
- Quelles sont les décisions pour ce soir ?
- Rien de particulier, décida Coplan. Sors avec Kennings et surveille-le discrètement. Surveille surtout ses paroles. Est-ce que la Chinoise sera avec vous ?
- Oui. Elle fréquente assidûment Kennings depuis quelques semaines.
- Eh bien ! ouvre l'œil. Miss Achan, elle, est une authentique espionne de Pékin. Elle est surveillée sans répit par le G-2, note cela. Nous, on s'occupera d'elle un de ces prochains soirs... Kou-Lang va te reconduire à Taïpeh avec l'Oldsmobile.
Le boy fit un rapide aller et retour jusqu'à la capitale. A son retour, Coplan lui soumit un projet de bataille pour la nuit.
- Nous ne pouvons plus tergiverser, dit-il au Formosan. Si Domellini a été capturé, nous devons le tirer de là. Et puisque Kennings est notre suspect majeur, c'est de ce côté-là que nous devons frapper... Explique-moi en quelques mots la situation de Pei-tou et ce qui se passe au Silverwood.
Kou-Lang s'exécuta en vrai professionnel. Pas de mots inutiles, l'essentiel.

Pei-tou, le faubourg chic de Taïpeh, se trouve à une vingtaine de kilomètres de la ville. Casino, maisons de jeu, champ de courses, night-clubs, quartier résidentiel pour millionnaires, c'est un de ces endroits de bon ton où le vice est puissant mais silencieux. Et d'autant plus silencieux qu'un mur de dollars y étouffe les cris et les coups de feu.

Coplan arriva vers onze heures et demie près du champ de courses désert. A partir de là, il s'orienta sans peine ; en suivant les indications très précises que Kou-Lang lui avait données, il découvrit le Silverwood, la boîte de nuit à la mode.

A vrai dire, il fallait connaître les lieux pour dénicher la boutique ! Non pas qu'elle fût petite et modeste, loin de là ! Elle était même du genre fastueux. Mais si habilement cachée entre deux vallons qu'on serait passé à cent mètres sans se douter qu'elle était là.

Comme style, c'était un affreux mélange de ranch californien et de temple chinois. Large bâtiment plat, aux murs de ciment recouverts de crépi rose, avec un toit de tuile aux angles relevés comme ceux des pagodes, deux terrasses latérales, une double allée circulaire et un fouillis de buissons de deux à trois mètres de haut.

Coplan gara l'Oldsmobile près des autres voitures, dans le parking aménagé derrière la bâtisse.

Ensuite, il se dirigea vers l'entrée en arcade.

Il inscrivit son nom dans un registre : Austin Avery. Et il indiqua comme référence colonel Kelmann. (Ce qui l'amusa intérieurement et lui valut une courbette supplémentaire de la part du contrôleur, un Chinois en habit blanc.)

Derrière une double porte capitonnée, on débouchait sur un large palier garni de plantes vertes, avec un immense miroir juste en face : on se voyait donc entrer dans une apothéose de lumière, et dans une perspective qui vous renvoyait votre image à l'inflni... Drôlement chouette, cette idée ! A gauche, quelques marches de velours et un bar étincelant. A droite, pareil. Au fond de chacun des deux bars, un orchestre. Jazz à gauche, musique brésilienne à droite. Ils devaient jouer tour à tour, relayés par des micros. Pour l'instant, c'étaient les spécialistes du mambo qui agitaient leurs instruments sud-américains.

Nonchalant, très à l'aise, Francis fit quelques pas sur le palier, en allumant une cigarette. Kennings dansait dans la salle de droite avec Koury ; Miss Achan fumait, seule à leur table.

Il y avait beaucoup de monde. Des civils, des militaires, des Américains, des Chinois évolués, des femmes élégantes...

Coplan descendit les marches du côté gauche, s'approcha du comptoir du bar, se hissa sur un tabouret. Dans un miroir, il pouvait voir l'autre salle et la table de Kennings...

En somme, rien de plus conventionnel que les lieux de perdition. La débauche n'a pas beaucoup plus d'imagination que la vertu !

Comme à Macao, comme à Hong-Kong avant la guerre, comme dans tous les night-clubs du Pacifique, une porte marquée « PRIVE » signalait pour les initiés la route à prendre pour accéder aux salles de jeu...

Souvent, dans un cadre comme celui-ci, le scandale suscite les réactions les plus instructives. En l'occurrence pourtant, Francis ne demandait qu'une chose : passer inaperçu et tenir George Kennings à l'œil pour le prendre en chasse plus tard.

Tout se passa très bien jusqu'à minuit et demie. Les deux orchestres se démenaient dur. Kennings, Koury et Achan dansaient beaucoup. Ils affichaient tous les trois une mine prodigieusement dédaigneuse et maussade, ce qui est l'expression du véritable bonheur de luxe tel qu'on le pratique dans les boites de nuit à la page.

Mais soudain un des boys indigènes qui faisaient le service vint chuchoter quelque chose à l'oreille de Kennings. L'Américain haussa les épaules, mâchonna un refus, se leva et dansa avec la Chinoise. Quand le couple revint à la table, un Chinois de haute stature, en complet de soie blanche, attendait Kennings.

Les deux hommes, debout à l'écart, échangèrent quelques paroles visiblement dénuées de cordialité. Kennings se rassit, la gueule sombre, et alluma un cigare. Le grand Chinetoque se rapprocha et parla de nouveau tout bas dans la nuque de l'Américain.

Kennings, furieux, se leva et partit en se déhanchant vers une des portes privées.

Coplan déposa deux billets sur le comptoir, se laissa glisser en bas de son tabouret et se dirigea de son côté vers la voie d'accès des salles de jeu.

Il arriva juste à temps pour voir disparaître Kennings et le Chinois au bout d'un couloir qui passait derrière un immense escalier central. L'Américain n'était donc pas en route pour risquer sa chance au baccara ou à la roulette...

D'un bref coup d'œil, Francis vérifia les parages. Puis il enfila le même couloir latéral. Après un coude à angle droit, il aperçut quatre petites portes : de minuscules bureaux particuliers avaient été prévus sous l'escalier central.

Un éclat de voix immobilisa Francis. C'était bien le timbre grasseyant du Yankee. Plutôt en colère, le gars !

- Puisque je vous dis que je n'en sais rien, vociférait-il. Et c'est votre boulot, ça ! J'ai déjà retourné toute la ville, mais ça n'a rien donné !

Un murmure. Les Chinois ne crient jamais.

Puis, de nouveau, Kennings :

- Et moi ? Et moi ? Vous croyez que ça m'enchante ? S'il s'est fait pincer, c'est moi qui vais trinquer à cause de la Ford... Je devrais déposer plainte pour couper court, voilà ce que je devrais faire !...

Murmure.

Coplan s'approcha de deux pas. Mais le Chinois parlait décidément d'un ton trop confidentiel ; pas moyen de saisir un mot.

- Ah ! nom de Dieu, ça c'est le bouquet ! éclata Kennings. C'est vous qui me menacez, alors ?

Brusquement, Coplan tourna la tête. La matraque de caoutchouc passa devant ses yeux comme un éclair noir et planta une énorme flèche de douleur dans sa tête, juste au-dessus de son oreille. Groggy, Françis fut soulevé par deux bras de colosse. Il voulut se débattre, mais un poing aussi dur et aussi velu qu'une noix de coco lui releva brutalement le menton. Il se sentit transporté en silence le long du couloir; puis, sans transition apparente, il reçut en pleine figure un gros tampon de coton imbibé de chloroforme.

CHAPITRE VIII

Quand Coplan se réveilla, la première chose qu'il enregistra c'est que le décor avait changé. Entre l'atmosphère luxueuse du Silverwood et l'endroit où il se trouvait maintenant, la différence était considérable.

Ceci n’était même pas une maison ! Quatre Murs de planches, un toit de tôles ondulées, une lucarne ronde dont le diamètre ne dépassait pas cinquante centimètres ; en somme, rien de plus qu'une sorte de cabane champêtre tout juste assez grande pour servir de remise à outils.

Le bois des cloisons était rongé par une espèce de moisissure noirâtre constellée de taches vertes. Les tôles du toit étaient rouillées. La vitre de la lucarne, obscurcie par une couche de poussière, ne laissait filtrer qu'un demi-jour blafard. Pas un seul meuble, mais des pelles, des pioches, des râteaux une brouette à moitié pourrie, des sacs pliés et entassés, un fagot de baguettes taillées avec soin (et toutes de la même longueur, environ 80 centimètres) et cinq ou six paires de bottes de caoutchouc crottées jusqu'au-dessus de la cheville.

Le sol était étrangement dur. Il devait y avoir un socle de ciment ou de béton sous la terre battue. Coplan, allongé par terre, pieds et mains liés, dut s'avouer que sa position n'était agréable ni pour son crâne, ni pour ses reins, ni pour ses fesses.

Il essaya de remuer, gigota pendant quelques minutes, puis renonça. Ses muscles endoloris lui révélaient qu'il y avait au moins douze heures qu'il était couché là.

La chaleur qui régnait dans cette baraque n'était pas ordinaire non plus ! Le soleil tropical de Formose devait taper directement sur le toit, pas de doute.

Agacé par la sueur qui lui chatouillait la figure, Francis fit quelques grimaces. La saveur nauséeuse du chloroforme lui remplissait encore la bouche. Il se mouilla les lèvres.

Chose curieuse, il ne s'en faisait pas trop. Rien que le fait de s'être réveillé lui paraissait déjà la plus heureuse des surprises.

Lorsqu'il estima que sa lucidité mentale avait retrouvé un degré à peu près normal, il s'appliqua à réfléchir. Kennings s'était engueulé avec le ou les patrons du Silverwood, ses associés vraisemblablement. La dispute avait roulé sur la disparition inexplicable du Japonais Itoka ; Kennings, furibard, avait même crié très clairement : « *S'il s'est fait pincer, c'est moi qui vais trinquer à cause de la Ford ».*

Peu désireux de se casser la tête sur des questions inconsistantes, Coplan cessa de penser. Le temps s'écoula sans apporter le moindre événement. Derrière la vitre sale de la lucarne, les reflets gris devinrent peu à peu plus sombres ; la température devint moins suffocante dans la bicoque. Dehors, quelques explosions sourdes retentirent, mais très lointaines. Les recrues nationalistes se livraient probablement à un exercice de tir au crépuscule...

Brusquement, alors que nul bruit n'avait annoncé une approche humaine, une clé tinta dans la serrure de la porte. Le battant de bois s'ouvrit : deux paysans chinois entrèrent.

L'espace d'une seconde, Coplan put voir par l'entrebâillement la ligne mauve de l'horizon marin éclairé par les ultimes lueurs du jour. La mer était là, à peine à quelques centaines de mètres, et son haleine lourde se glissa dans la baraque.

Pendant que l'un des Orientaux refermait la porte, l'autre allumait une lanterne à pétrole et la posait sur la vieille brouette.

Les deux Jaunes se penchèrent au-dessus de Francis et échangèrent deux ou trois mots. A plusieurs reprises, le plus âgé

des deux visiteurs opina en hochant la tête d'un air affirmatif. Puis la lanterne fut soufflée et les deux paysans s'en allèrent.

Coplan eut l'impression qu'il venait d'être l'objet d'une formalité d'identification Pourtant, il n'avait pas souvenance d'avoir rencontré l'un ou l'autre des deux vieux Chinetoques depuis son arrivée sur l'île. Mais peut-être l'avait-on vu, lui, sans qu'il le sût ? Et peut-être que cette brève confrontation confirmait les soupçons d'un personnage resté dans la coulisse ?...

Tout ça ne changeait rien à rien. Néanmoins, Francis eut comme le pressentiment que Kennings allait apparaître d'un moment à l'autre. C'était dans la logique des choses. Et, à tout prendre, c'était assez rassurant. Vis-à-vis de Kennings, Francis ne se sentait pas trop désavantagé ; primo, il y avait le Japonais Itoka dont on pouvait éventuellement monnayer la mise en liberté : otage contre otage, pourquoi pas ? Secundo : Kennings, s'il avait réellement pour mission d'anéantir le réseau français, n'avait-il pas intérêt à laisser vivre l'agent envoyé spécialement par Paris ?

Une heure environ s'écoula. Puis il y eut de nouveau une visite : un des deux paysans. Il alluma la lanterne à pétrole et alla s'accroupir près du prisonnier, le dos contre la paroi de planches.

- Alors, grand-père ? demanda Francis. Ça boume, oui ?...

Le Jaune ne répondit pas. Il n'avait pas l'air de comprendre l'anglais. Ou peut-être qu'il n'était pas causant ? Il était vêtu de la traditionnelle blouse brune des paysans de Formose. Ses pieds nus sortaient de son pantalon de toile, et il avait de la terre noirâtre agglutinée entre ses orteils. Sous son antique feutre cabossé, sa face ronde n'offrait absolument rien de caractéristique.

Soudain, trois petits coups secs furent frappés du dehors, non contre la porte mais juste sous la lucarne. Le Chinois se leva, toqua trois fois contre la vitre et attendit. Quelques secondes passèrent, puis cinq coups brefs furent de nouveau appliqués sous la fenêtre.

Satisfait, le Formosan s'approcha prestement de la porte, fit glisser le verrou, actionna la clé.

C'était l'autre vieux, mais accompagné d'un grand et gros Mandchou à la peau luisante, vêtu à l'européenne, botté, grimaçant, inquiétant avec sa moustache tombante dont les poils roux étaient souillés de nicotine.

La porte fut refermée avec soin. Pendant une minute, le Mandchou contempla Coplan en silence. Puis, d'une voix doucereuse :

- Je ne pensais pas faire votre connaissance dans des circonstances comme celles-ci, Mr. Waycott...

« *Allons, bon ! se dit Francis. Encore un qui me connaît ! Le Bottin Mondain est tenu à jour dans cette île* ! »

- A qui ai-je l'honneur ? fit-il, calme

- Mon nom de vous dirait rien...

- Et le mien ? Il vous dit quelque chose ?

- Oui, par le fait. On m'a parlé de vous récemment... et même plus d'une fois. Vous êtes un homme... euh... plein d'audace, de dynamisme, de courage... Si j'en crois les rumeurs qui circulent, vous êtes à ce point rusé que la Police Militaire semble incapable de vous garder ?...

Il eut un sourire, un sourire dangereux. Au reste, toute sa personne était inquiétante. Il parlait un anglais d'université ou de diplomate, s'exprimait avec aisance. Son expression était celle d'un super-civilisé ; mais dans ses traits bouffis, la douceur laissait quand même percer la cruauté reptilienne de l'Asiate.

- Que voulez-vous dire ? maugréa Coplan, intéressé par le bonhomme et désireux de le faire bavarder le plus possible.

- Nous savons comment vous avez pris la fuite en plongeant de la passerelle de l'Equinox lors de votre arrivée. Nous savons également comment vous vous êtes évadé de la prison auxiliaire du district-sud... Par contre, nous ne savons pas comment vous avez pu vous débarrasser de l'inspecteur Storm. Votre habileté excessive ne nous inspire guère confiance.

- Je n'ai jamais cherché à vous inspirer confiance, rétorqua Coplan. Je ne vous connais pas et j'ignore ce que vous me voulez.

- Et vous ? répliqua le Mandchou. Qu'est-ce que vous voulez ? Pourquoi êtes-vous à Taïpeh et pourquoi écoutiez-vous aux portes, la nuit dernière ?

Coplan saisit le topo. Il répondit en conséquence:

- Je n'ai pas l'habitude d'écouter aux portes, ça finit toujours mal.

- Mais... c'est pourtant ce que vous faisiez au Silverwood, il me semble ?

- Vous n'y êtes pas du tout ! Je voulais avoir un entretien confidentiel avec Kennings. Quand je l'ai vu quitter la salle, je l'ai suivi. J'attendais qu'il sorte du petit bureau.

- Vous aviez des choses à raconter à Mr. Kennings ?

- Oui et non. Il m'avait laissé entendre que certains de ses amis pourraient me dédouaner, me soustraire une fois pour toutes aux recherches de la police.

- Sans doute, mais vous aviez un but en venant à Formose. Ce n'est pas un fort bon endroit pour un déserteur des Marines.

Coplan fit mine de réfléchir, d'hésiter, puis grommela :

- Mes affaires n'intéressent que moi.

Le Mandchou exhiba de nouveau un de ses sourires venimeux.

- Vous vous faites des illusions, Mr. Waycott... Nous savons que vous êtes ici pour le trésor.

- Allez au diable ! ricana Francis. Vous me posez des questions, mais vous connaissez les réponses même quand je ne réponds pas !

- Ne vous fâchez pas, Mr. Waycott. Si je vous livrais à la police, je suis persuadé que la bienveillance de l'Administration américaine augmenterait à mon égard. Et c'est précieux, je vous assure.

- Vous êtes le patron du Silverwood ?

- Oui.

- Vous n'avez pas un, petit boulot pour moi ?

- Peut-être, Mr. Waycott... Seulement, je désire avoir des gages avant de vous embaucher. Le trafic d'opium ne vous fait pas peur, je suppose ?

- Ça dépend du salaire.

- Nous examinerons cette question plus tard. Est-ce que vous savez nager ?

- Nager ?... Vous parlez au propre ou au figuré ?

- Je parle au sens propre : nager dans le détroit de Formose.

- Naturellement ! Comment me serais-je débrouillé pour me sauver de l'Equinox ?

- Vous aviez les jonques pour vous aider. Ce qu'il me faut, moi, ce sont de bons nageurs bien entraînés.

Le Mandchou resta, un moment songeur. Enfin, avec des hochements de tête, il murmura :

- Nous verrons demain soir ce que nous pouvons faire... On vous apportera de la nourriture à l'aube. Après le chloroforme, il vaut mieux demeurer à jeun...

Il s'en alla comme il était venu, sans gestes inutiles. Un des paysans resta en faction dans la cabane.

Et les heures nocturnes se mirent à couler, interminables, presque, irréelles dans le silence et l'immobilité. Le vieux schnock s'était assoupi, le dos contre la cloison de bois.

Par désœuvrement, Coplan essaya de faire bouger ses liens. Mais c'était sans espoir.

Tout à coup, et toujours de la même manière imprévisible, le signal se fit entendre : trois coups secs sous la lucarne. Le Chinois sursauta, se remit debout, alla toquer à la vitre. Après le délai d'usage, cinq coups retentirent.

Le paysan se hâta aussitôt vers la porte, la déverrouilla, l'ouvrit.

Coplan vit la silhouette confuse d'un soldat casqué agitant les bras. Et, dans la même fraction de seconde, il vit chanceler le vieux gardien, un piquet de clôture profondément enfoncé dans la poitrine, à la place du cœur.

CHAPITRE IX

L'attaque lancée par l'arrivant fut suivie d'une scène tellement rapide, tellement surprenante, que Coplan ne réalisa pas tout de suite ce qu'elle signifiait. Le paysan chinois, embroché à mort par le piquet d'acier, titubait et reculait en émettant un affreux gargouillis ; il fut promptement rattrapé par le soldat qui le bouscula mais le retint pour l'empêcher de s'étaler sur le sol. Une sorte de râle profond sortit de la gorge du blessé, puis s'arrêta net. Avec son pieu dans le thorax, le vieux Confucius était aussi mort qu'on pouvait l'être. Le soldat déposa le cadavre par terre, s'approcha de Francis et dit en se penchant sur lui :

- C'est gagné, bonne mère !...

- Domellini ! s'exclama Coplan, effare.

- J'étais sûr que c’était vous, haleta le Marseillais en tranchant les liens de Francis au moyen d'un poignard. Bon-dieu de bon-dieu, quel pastis ! J'espère que vous êtes en état de marcher ?

- Je me porte comme un charme ! riposta Francis en se levant et en esquissant quelques mouvements de gymnastique. Je suppose qu'il s'agit de filer d'ici au triple galop, non ?

- Minute ! Passez-moi votre veste... Ce malheureux va se mettre à pisser le sang et ce n'est pas le moment de laisser des traces de notre passage... Vous allez enfiler sa vieille blouse et prendre son galure...

Au moyen de la veste que Francis avait reçue de Koury, Domellini confectionna un gros tampon qu'il appliqua sur la poitrine du mort afin de bloquer l'écoulement sanguin.

- Nous allons l'emmener, dit-il à Coplan. Sa disparition peut nous faire gagner du temps...

- Où allons-nous ? Comment avez-vous pu retrouver ma piste ? Je vous croyais déjà en enfer depuis belle lurette.

- Je vous raconterai tout ça plus tard. Venez ! La soirée n'est pas finie...

Avec une force inattendue, le Méridional chargea sur son épaule le cadavre du paysan chinois.

- Éteignez la lanterne et emmenez-la, conseilla-t-il à Francis.

Domellini avait revêtu un uniforme des troupes nationalistes : pantalon de toile, veste imperméable, casque d'acier. Sa figure enduite de poussière brune luisait comme un masque.

Dans l'obscurité totale, ils traversèrent un espace d'une vingtaine de mètres où la terre, était molle et grasse. Puis, après un sentier rocailleux, ils durent franchir un petit parapet de pierre pour atteindre le bord de la mer.

- On va le foutre ici, chuchota Domellini en laissant tomber le cadavre à ses pieds.

Aussi froidement que s'il avait affaire à un goret fraîchement tué, il posa sa godasse sur le ventre du mort, arracha le piquet fiché dans la chair.

Je l'enterre à la diable, expliqua-t-il en creusant tant bien que mal avec le piquet. Moins vite ils le retrouveront, mieux ça vaudra pour nous...

Sous une mince couche de terre, de cailloux et de plantes desséchées, le corps disparut bientôt.

A un mètre et demi, en contrebas, les vagues du détroit clapotaient dans le silence nocturne. Au large, on voyait des feux de position.

- Et voilà ! soupira Domellini en s'épongeant la face... Retournons maintenant à mon poste d'observation... Suivez-moi. Et faites le moins de bruit possible.

Guidé par le Marseillais, Coplan remonta jusqu'au sentier, franchit le parapet, bifurqua à gauche et grimpa un raidillon plein de petits arbustes aux branches touffues. Tournant le dos à la mer, ils arrivèrent à mi-flanc de la colline.

- C'est ici, chuchota Domellini. Je me suis planque dans les fourrés de ce petit promontoire... Couchez-vous... Non, plus près de moi. Le chemin de ronde passe à une quinzaine de mètres au-dessus...

Ils s'aplatirent côte à côte dans la végétation épaisse, tendirent l'oreille en retenant leur souffle.

Tout était silencieux dans les parages. Domellini murmura :

- Regardez, là-bas, dans le fond à gauche... Cette lumière jaune... C'est un poste de la garde côtière... Il s'y passe des trucs étonnants, je vous jure ! Je suis resté plus de vingt-quatre heures à surveiller le coin...

L'étroite plate-forme broussailleuse sur la-girelle ils se trouvaient formait une saillie dans la paroi de la colline. De la mer, ce n'était qu'une bosse parmi toutes celles qui constituaient le relief escarpé de la falaise ; d'en haut, ce n'était qu'une touffe verte accrochée en encorbellement dans la paroi accidentée qui descendait jusqu'à la rive sauvage et déserte.

- Nous attendons quoi ? questionna Francis.

- Je n'en sais rien. Mais, ce petit poste me paraît bougrement louche. Des copains de Kennings sont venus chercher ici un macchabée qu'ils ont emmené secrètement vers une destination inconnue. Quelques heures plus tard, un peu avant l'aube, un employé de Kennings est venu prendre livraison d'un colis de la taille d'un gros melon. De l'opium, très probablement. Il est reparti vers Taïpeh, et j'allais m'éclipser quand une camionnette grise s'est

montrée sur le coude de la route, là-bas, plus à gauche encore... Fallait pas être sorcier pour deviner que c’était de nouveau un corps humain qu'ils trimbalaient, mais dans l'autre sens cette fois-ci. Deux Chinois l'ont transporté dans la cabane à outils qu'on distingue à droite... Sur le moment même, j'étais loin de penser que c'était vous la marchandise !...

- Comment l'avez-vous su ?

- Koury m'a raconte l'histoire du Silverwood... En mettant les choses bout à bout, j'ai plus ou moins reconstitué le puzzle.

- J'avoue que ça me paraît plutôt nébuleux, grommela Francis entre ses dents. Comment Koury savait-elle que je m'étais fait épingler au Silverwood ?

- Elle était là avec Kennings et Achan... Quand ils ont quitté la boîte, elle a vu que l'Oldsmobile qu'elle avait louée pour vous se trouvait au parking. Elle est revenue seule en taxi à Pei-tou, elle a fait un tour dans les deux salles, elle ne vous a repéré nulle part et elle en a déduit que vous deviez avoir eu un pépin. Elle est montée dans l'Oldsmobile et elle est filée chez moi. Elle attendait quand je suis rentré. Une veine pour vous !

- Oui et non, fit Coplan d'un ton rêveur. Les choses ne se goupillaient pas trop mal, j'avais une faible chance de me faire embaucher dans le gang de Kennings. Mais on dirait que c'est une fatalité : chaque fois que je joue au Cheval de Troie pour me faufiler dans la place, une amitié intempestive vient me délivrer. A propos, je vous retiens comme couverture ! Quand je suis sorti de chez Koury, vous aviez déguerpi. Je me suis fait un sang d'encre à votre sujet.

Ah ? Vous n'avez donc pas compris pourquoi je me suis tiré à toute allure ? La maison de Koratis était surveillée par deux ou trois types au moins. Je ne leur ai pas laissé le temps d'identifier mes plaques d'immatriculation.

- Vous n'avez pourtant rien à craindre que je sache ? La M.P. ne vous suspecte pas.

- D'accord ! Mais en cas de coup dur de votre côté, je courais le risque d'être impliqué.

- C'est exact, reconnut Coplan. Vous avez bien fait de filer. Vous êtes le dernier bastion et le réseau de Formose est plus important que moi... Storm ne doit pas savoir qu'il y a un lien entre nous.

- Koury m'a répété vos paroles : ce seraient les Yankees qui voudraient anéantir notre réseau, d'après vous ?

- Tout semble le démontrer.

- Oui. C'est dégueulasse... Je ne peux pas y croire !

- Les alliances ne comptent pas dans notre business, vous le savez bien.

- N'empêche que c'est dégueulasse. Nous leur avons rendu de signalés services, ici. Paris a transmis certaines de nos informations à Washington, et il s'agissait de renseignements d'une importance capitale pour l'État-major U.S.

- C'est ce que le Vieux m'avait raconté, en effet.

Il y eut un long silence. Puis Coplan demanda

- Vous avez une raison précise de prolonger la surveillance ici ?

- La nuit dernière, après l'évacuation du cadavre anonyme, quatre types se sont amenés au petit poste et n'en sont pas repartis. Quelque chose se trame dans ce coin, je voudrais savoir quoi.

Allons-y carrément, dans ce cas.

- Vous êtes timbré ? riposta Domellini. A quoi ça nous servirait de faire du baroud ? Nous sommes là pour prendre des informations, pas pour jouer au soldat.

- Eh bien ! justement, rétorqua Francis. Si nous n'y allons pas maintenant, nous ne saurons rien. Ma disparition va provoquer un changement de programme dans le clan ennemi,, c'est l'évidence même !... Venez, une occasion comme celle-ci ne se représentera sans doute pas.

Sans attendre l'approbation de son compagnon, Coplan se redressa. Domellini l'imita, quoique d'assez mauvais gré.

Ils descendirent prudemment le flanc de la colline, se glissant derrière les fourrés, se tenant aux arbustes. A trente mètres du poste, ils distinguèrent une forme humaine un soldat. Le trouffion n'avait pas l'air de se faire de la bile ni de prendre la discipline militaire au tragique ; adossé au mur latéral du petit bâtiment de béton, il fumait une cigarette qu'il tenait dans sa main arrondie. Sa mitraillette pendait sur son ventre.

- Si les espions chinois utilisent ce poste, murmura Coplan, c'est qu'ils ont des complices dans la place.

- Oui, ça pue la combine, dit Domellini. Mais ce qui me dépasse, c'est qu'ils puissent opérer malgré la relève de la garde !...

- Vous raisonnez à l'envers, fit remarquer Francis. Ils opèrent ici parce qu'ils ont un comparse au Q.G. qui s'arrange de façon à ne jamais placer en cet endroit que des complices. C'est l'enfance de l'art.

En disant ces mots, Coplan fronça légèrement les sourcils. Une autre objection venait de surgir dans son esprit. Il se tourna vers Domellini.

Comment êtes-vous. venu ici, vous ? questionna-t-il. Vous aviez reçu des informations au sujet de ce poste ?

- Non... Les circonstances... Un enchaînement assez bizarre, au reste. En quittant la maison de Koury, après vous avoir déposé, je me suis dirigé vers l'hôpital de Paoching.

Je connais un jeune toubib formosan qui assure souvent le service de nuit et je comptais lui demander quelques tuyaux au sujet de l'infirmier qui se trouve en possession du stylo de Luca Koratis... Je venais de stopper devant la porte réservée au personnel de l'hôpital quand je vois sortir l'ambulance ; un infirmier au volant et personne à côté de lui. Or pour porter une civière, il faut être deux ! Intrigué, je redémarre et je me tiens à distance. Sur la route de Tamsui, deux civils montent dans le véhicule. J'étais de plus en plus intrigué, car les passagers avaient embarqué avec une discrétion remarquable... Au port, l'ambulance a pris sur la droite. Elle s'est rangée sur le bas-côté de la route, à plus d'un kilomètre de la dernière maison, sur le terre-plein qu'on voyait de là-haut... J'ai garé ma Nash, j'ai cherché un observatoire. C'est à ce moment-là qu'ils ont amené le macchab qui se trouvait dans le poste et qu'ils l'ont chargé dans l'ambulance... Pour votre gouverne, j'ajoute que le docteur Kyoko m'a assuré au téléphone que le registre des entrées ne portait aucun mort, aucun blesse grave.

- Kennings, Miss Achan, l'infirmier de Paoching, le Japonais Itoka, ça commence à prendre figure, grommela Coplan. Comment s'appelle le patron du Silverwood ?

- Yi-Chi... C'est un ancien diplomate de Mandchourie.

- On peut l'inscrire sur la liste des suspects. Et c'est sûrement une grosse légume du gang : il a non seulement engueule Kennings,

il l'a aussi menacé, d'après ce que j'ai compris... Leur dispute concernait la disparition d'Itoka avec la Ford.

Après un moment de réflexion, Domellini murmura :

- Il nous faudrait une donnée tangible, une preuve évidente...

- Nous sommes sur la bonne voie, répondit Coplan. Nous savons déjà qu'il y a un lien direct entre l'assassinat de Bartel et le Japonais Itoka ; ce dernier travaille pour Kennings et aussi pour Yi-Chi, le taulier du Silverwood. D'autre part, le stylo de Koratis se trouve entre les mains d'un infirmier qui est en cheville avec Kennings et ce poste côtier. Ce poste est un de leurs repaires, ça ne fait pas l'ombre d'un doute. Qu'est-ce que vous diriez d'une perquisition ?

- Facile à dire. Et comment ?

- Comparons nos montres, décida Coplan... Dans douze minutes, vous sortez de votre cachette et vous vous approchez du poste. Votre uniforme et votre casque vous protégeront au moins pendant les trente secondes voulues. Je me charge du reste...

- Mais, vous ne...

Coplan avait déjà disparu dans les ténèbres. Le Marseillais, fataliste, riva son regard au cadran de son bracelet-montre.

Douze minutes s’écoulèrent. Rien de suspect n'avait troublé le calme de la nuit.

Domellini rejoignit le sentier, marcha vers le bord de la mer. La sentinelle nationaliste, alertée par un bruit de pas, contourna le petit bâtiment et s'avança dans la pénombre, les deux poings serrés sur la mitraillette. Pendant ce temps-là, après un détour minutieusement étudié, Coplan, pieds nus et le torse nu, la peau enduite de terre noirâtre, progressait en se collant contre le mur de béton du petit poste. Le soldat était à quatre mètres. Dans le sentier, la silhouette casquée de Domellini n'était qu'une tache d'ombre...

Il y eut un déclic métallique. La sentinelle venait de débloquer la sûreté de son arme.

- Halte ! Qui va là ? cria le soldat.

- Service du capitaine Scrats, répondit Domellini qui commençait à se sentir inquiet.

- Le mot de passe ?

- Message du capitaine Scrats pour le poste, annonça Domellini. On vous a prévenu par téléphone.

- Je n'ai pas reçu la communication. Dites le mot de passe.

CHAPITRE X

Coplan n'avait nullement sous-estimé le péril auquel Domellini se trouvait exposé, face à la sentinelle armée ; s'il n'avait pas foncé plus tôt, c'est qu’il voulait frapper une seule fois et à coup sûr : la réussite de cette expédition en dépendait.

Lorsqu'il bondit enfin, ce fut un exploit sportif aussi magistralement calculé, aussi parfaitement exécuté qu'un plongeon de haut-vol dans une compétition olympique ! Sa double prise s'abattit sur le soldat comme si plusieurs assaillants avaient agi à la même seconde. Le Formosan encaissa sous le menton un coup de poignet qui fit partir sa tête en arrière et lui trancha net la respiration.

Simultanément, une poigne de fer paralysait les doigts de sa main droite crispés sur la détente de la mitraillette, parant ainsi tout réflexe nerveux indésirable. (Une rafale aurait déclenché l'alerte d'un poste à l'autre, tout autour de l'île !)

Un *necklock* impitoyable maintint le soldat debout ; mais Coplan eut soin cependant de ne pas pousser sa prise jusqu'à la luxation des vertèbres, ce qui aurait été mortel ; quand il relâcha son étreinte, le petite Asiate s'écroula, évanoui.

Domellini, arrivé près du bâtiment, donna un coup de coude à Coplan et chuchota

- On peut le rentrer dans le poste. Il n'y a pas d'autres sentinelles...

L'opération fut vite liquidée. Le Formosan, ligoté et bâillonné, fut déposé dans un coin de l'unique pièce encombrée de matériel.

Coplan et Domellini se livrèrent alors à un examen rapide des lieux. A première vue, rien ne distinguait ce minuscule blockhaus des autres constructions érigées tout au long des rives de Formose pour le guet et la défense ; des milliers de casemates s'échelonnaient ainsi en bordure de mer. Les unes étaient grandes et puissamment fortifiées, les autres - simples postes de vigie

comme celui-ci - ne constituaient en réalité que des relais téléphoniques pour les cas d'alerte.

Néanmoins, avec cette sorte d'instinct qui devient comme une seconde nature chez les cambrioleurs et les agents secrets, Coplan et son compagnon ne tardèrent pas à découvrir, parmi le matériel militaire remisé dans le poste, deux valises usagées dont le contenu les intéressa vivement. La première était bourrée de vêtements civils : quatre costumes complets, plus chaussures, papiers d'identité, dollars formosans. La seconde, de dimensions plus réduites, contenait deux revolvers de marque américaine et une toilette féminine.

- Nos petits copains d'en face se servent de ce poste pour leurs allées et venues à travers le détroit, marmonna Domellini.

- Oui, sans aucun doute, approuva Francis. Et les quatre types qui ont disparu se sont embarqués clandestinement d'ici.

- Ce qui me surprend, fit remarquer le Marseillais, c'est qu'ils n'ont pas camouflé une réserve de matériel plus importante...

- Il y a sûrement une autre cachette, suggéra Coplan.

A la lueur de l'ampoule bleutée qui éclairait la pièce, ils contrôlèrent attentivement le sol. Une trappe dissimulée avec soin existait peut-être ? Mais Coplan secoua la tête d'un air sceptique.

- Non, émit-il à mi-voix, ce serait trop dangereux pour eux. A mon avis, c'est plus astucieux que ça. Je me...

Il se tut subitement et, d'un simple mouvement de la tête, désigna à Domellini les cinq ou six équipements entassés dans un coffre métallique peint en vert.

- Vingt dieux ! grogna le Marseillais qui avait saisi aussitôt. Dans la flotte, hein ?

- Aussi sûr que deux et deux font quatre, affirma Coplan. De combien de temps disposons-nous encore si tout se passe normalement, et sauf visites extraordinaires ?

- Près de deux heures, dit Domellini en regardant sa montre. La relève a lieu un peu avant six heures...

- Eh bien ! risquons le paquet !

- D'accord !

Déjà Domellini se dépouillait de son uniforme de soldat. Tandis qu'ils revêtaient en hâte l'équipement de plongée, Coplan observait

du coin de l'œil son camarade. Dans le feu de l'action, Domellini révélait toutes ses qualités morales et physiques. Ce Méridional était vraiment un agent d'élite. A présent qu'il avait surmonté sa dépression passagère, il faisait preuve de toutes les qualités qu'on peut attendre d'un véritable chef de réseau sang-froid, habileté, courage et esprit de décision.

Ils sortirent du poste et se faufilèrent parmi les rocailles abruptes qui descendaient jusque dans la mer.

A l'exception du maillot de caoutchouc qui leur moulait la taille et des sangles qui soutenaient les deux bonbonnes dorsales, ils étaient. nus. Arrivés au bord de l'eau, ils fixèrent leur casqué : lunettes et masque respiratoire combinés ; ensuite ils chaussèrent les palmes qui complétaient l'équipement d'homme-grenouille. Dans la ceinture du maillot, il y avait un étui de plastic étanche protégeant un long poignard à lame mince. Un petit projecteur se trouvait assujetti à l'une des sangles, près de l'épaule droite ; les piles étaient enfermées dans un boîtier hermétique logé entre les deux bonbonnes.

Prenant appui aux aspérités de la falaise, ils se laissèrent glisser l'un après l'autre, doucement, en silence, dans l'eau sombre et tiède.

Coplan s'écarta de quelques brasses du rivage. Puis, avant de s'enfoncer plus profondément dans les ténèbres liquides, il essaya son respirateur. L'appareil fonctionna parfaitement et l'imperceptible chuintement de la valve confirma le débit régulier des bonbonnes.

Maintenant Francis comprenait pourquoi le gros Mandchou Yi-Chi lui avait demandé s'il était bon nageur ! Kennings et ses complices recrutaient des hommes capables d'assurer les plongées indispensables aux opérations clandestines organisées d'un point à l'autre du détroit. Les trajets aller-retour entre la Chine et Formose s'établissaient entre des têtes de pont installées de longue date.

Arrivé à dix ou douze mètres de profondeur, Coplan alluma son phare : il aperçut, dans le pinceau lumineux, Domellini qui progressait avec une lenteur prudente le long de la paroi rocheuse de l'île.

Après cinq minutes d'exploration, les deux hommes-grenouilles découvrirent ce qu'ils cherchaient : une tache rougeâtre parmi les algues et les mousses qui tapissaient les roches immergées.

Les bras tendus, ils s'approchèrent. Puis, après avoir dûment inspecté les parages, - et toujours en se propulsant par un simple mouvement des jambes, - ils touchèrent du bout des doigts le panneau de métal encastré dans le socle rocheux de l'île. C'était bien une porte d'acier. Malgré la peinture au minium, la rouille commençait à ronger en divers endroits le battant métallique dont les deux charnières toutefois paraissaient parfaitement entretenues.

Coplan n'éprouvait pas la moindre surprise. Une fois déjà, plusieurs années auparavant, il avait rencontré aux environs de Levanto, sur la côte italienne, un arsenal clandestin aménagé de la même manière sous l'eau.

Domellini, par un battement régulier de ses palmes, se véhiculait autour de la porte blindée afin d'en trouver le mécanisme d'ouverture. Coplan l'imita. Mais ils eurent beau palper centimètre par centimètre le contour du panneau, ils ne découvrirent rien.

De toute évidence, il devait y avoir un dispositif secret pour actionner l'ouverture. Déclenchement à distance ? Déclenchement automatique par radio ? Comment le savoir ?

Domellini, perplexe, se tourna vers Francis et fit non de la tête, comme pour dire qu'ils n'étaient pas outillés suffisamment. Coplan sortit alors son poignard de sa ceinture et introduisit la lame entre la porte d'acier et le châssis maçonné dans le roc. Si le système ne comportait qu'un loquet à retombée automatique, tout s'arrangerait aisément. Il y aurait alors, derrière cette porte, un sas de passage, une pompe d'évacuation et une seconde porte donnant accès au refuge proprement dit.

Mais le poignard n'amena pas le résultat escompté...

Déçu, Francis se remit à ausculter plus minutieusement encore la porte blindée. C'était rageant. Tous les secrets de la maffia Kennings-Itoka-Yi-Chi se trouvaient probablement dans ce repaire ! Quant à espérer une chance de revenir sur place avec des instruments spéciaux, il ne fallait pas y compter.

Absorbé par son travail, Francis tressaillit lorsque le poing de Domellini lui frappa violemment l'épaule. Il se retourna. Son cœur se mit à battre à grands coups sourds tandis que ses yeux, derrière la vitre du masque, devenaient sombres et durs.

A une vingtaine de mètres de la côte, trois cônes de lumières frémissaient dans l'épaisseur glauque de l'eau. Des voyageurs arrivaient !...

Domellini avait déjà éteint son phare. Coplan fit de même. En se tenant par la main pour ne pas s'égarer dans le noir, les deux hommes nagèrent vers la gauche. Une excavation de la falaise leur permit de s'abriter à quelques mètres de la porte ; de là, ils pourraient voir sans être vus.

Le triple pinceau lumineux s'approchait. Bientôt, trois hommes-grenouilles furent parfaitement discernables dans la buée luminescente qui les entourait. Ces types devaient avoir une connaissance éprouvée des lieux, car ils nageaient droit vers le repaire sous-marin. Mais peut-être avaient-ils une boussole étanche au poignet ?

Coplan et Domellini se rendirent compte, après trois ou quatre minutes, que les arrivants donnaient des signes très nets de perplexité, et même de désarroi. Quelque chose ne tournait pas rond : ils paraissaient surpris de ne pas trouver la voie ouverte.

Alors Francis devina brusquement les périls que comportait la situation : les trois types, ne pouvant débarquer selon le rite convenu, allaient remonter en surface et tenter une reconnaissance vers le poste côtier. Il fallait à tout prix empêcher leur manœuvre, car elle allait provoquer des catastrophes irréparables pour Coplan et le Maseillais !...

D'une pression de mains, ils scellèrent leur décision. Domellini dégaina son poignard, puis, dans le sillage de Francis, suivit ce dernier vers les trois hommes-grenouilles en train de nager sur place devant les reflets rouges de la porte peinte au minium.

La rapidité de Coplan et l'effet de surprise jouèrent en sa faveur : quand il planta son poignard dans le dos de l'un des voyageurs clandestins, le malheureux se tortilla sur lui-même comme une anguille, exécuta une série de gestes aussi désordonnés que violents, puis se recroquevilla. Mais, malheureusement, un dernier spasme d'agonie le fouetta et il se mit à agiter convulsivement les bras et les jambes, provoquant un vaste remous dans l'eau que son sang colorait de pourpre. Son phare s'éteignit. Et, presque en même

temps, Francis et son camarade furent isolés dans les deux faisceaux de clarté que dirigeaient vers eux les complices du mort.

Domellini se lança courageusement à l'attaque. Coplan nagea avec vigueur pour le rattraper. S'ils voulaient vaincre, ils avaient avantage à faire front ensemble.

Pendant quelques minutes, les quatre hommes-grenouilles nagèrent en rond, à un mètre et demi de distance les uns des autres. On eût dit un ballet de fantômes ! Avec des gestes mous et lents, ils se mesuraient avant de s'opposer...

Dans la lumière glauque et blafarde, ces silhouettes casquées, harnachées, mi-hommes mi-batraciens, prenaient des allures fantastiques.

Coplan, les muscles bandés, le poing droit crispé sur le manche du poignard, se déplaçait par un faible battement de ses palmes. Tout en surveillant ses adversaires, il essayait d'assurer dans la mesure, du possible la protection de Domellini. Il redoutait vaguement la fougue du Marseillais. Dans ce duel à mort, dans ce combat hallucinant, la ruse allait compter beaucoup plus que la vaillance.

Tout à coup, dans une brusque détente des bras et des jambes ramenés dans la ligne du corps, Francis fonça comme un javelot vers un des deux adversaires. Mais la trajectoire, mal calculée, porta trop haut. Le type leva son bras tout en rentrant sa tête dans ses épaules. Coplan exploita la réaction qu'il avait délibérément provoquée par cette maladresse apparente : il lança ses palmes en l'air, passa à deux centimètres de la pointe du poignard et, de la main gauche, saisit au passage le tuyaux de caoutchouc de l'appareil dorsal de son antagoniste. De toutes ses forces, il tira le raccord vers lui : des bulles d'air crépitèrent et se mirent à pétiller autour de l'homme privé subitement de ses bonbonnes respiratoires.

Domellini, prompt comme un squale, se propulsa vers le type en détresse et lui plongea son poignard dans le ventre. Il n'eut pas le temps de le retirer : d'un deuxième bond, il évita de justesse l'intervention du troisième adversaire. Celui-ci, jugeant le combat trop inégal, manifesta bientôt le désir de capituler : il abandonna son poignard et leva les deux mains au-dessus de sa tête. A son

mouvement de jambes, on pouvait voir qu'il était fatigué. Sa lassitude s'expliquait d'ailleurs :

il portait, fixée sur son buste, une grosse caméra sous-marine avec l'habituel blindage étanche.

Coplan et Domellini rallumèrent leur phare. L'eau sanglante les entourait dans un halo étrange et sinistre.

Ils s'approchèrent avec circonspection de leur prisonnier. C'était un Chinois d'une maigreur effrayante. Derrière son masque en plexiglas, ses yeux bridés exprimaient l'angoisse et la méfiance.

Coplan lui tâta la poitrine, décrocha la caméra. Mais à cet instant précis, une lumière tremblante s'alluma au loin, à droite, dans la masse mouvante de l'eau. Francis s'immobilisa, se tourna vers Domellini. Ce dernier venait d'apercevoir lui aussi la lumière.

Du renfort arrivait par là. Les trois hommes-grenouilles devaient très probablement être réceptionnés par des amis, mais une certaine perturbation s'étant produite dans leur plan opérationnel minuté à l'avance, un léger décalage s'était créé, dans le déroulement de la manœuvre, un retard de quelques secondes dont Coplan et son compagnon avaient profité.

Le prisonnier, réalisant l'hésitation de ses vainqueurs, tenta de fuir. Mais ses mouvements ne furent pas assez rapides ; Domellini lui saisit à deux mains la cheville gauche, le ramena en arrière et lui arracha brutalement son masque respirateur. Avec une poigne du tonnerre, il maintint le type en le coinçant entre ses genoux.

Coplan estima, quant à lui, que le moment de battre en retraite était venu.

Il donna une tape sur l'épaule de Domellini. Ce dernier lâcha sa victime, et les deux Français se mirent à nager vers la gauche. A droite, la lumière s'estompa progressivement. Mais le vrai danger était ailleurs : il s'agissait de remonter à la surface et de quitter sain et sauf le bord de la mer !...

CHAPITRE XI

Ils nagèrent pendant plus d'une heure, de toute la puissance de leurs muscles. Trois fois de suite, ils émergèrent. Mais Domellini, qui connaissait admirablement la région côtière, insista pour aller toujours plus à l'est.

A la fin, ils sortirent de l'eau et rampèrent jusqu'à une maisonnette de pêcheur située à moins de trente mètres du rivage.

Des amis ? demanda Coplan qui trimbalait la caméra. sous-marine.

- Non... Mais cette bicoque est la première d'une bourgade pauvre dont les habitants ont été expulsés une bonne dizaine de fois par l'administration de Tchang Kaï-chek... Ni la prison ni les menaces ne peuvent empêcher ces malheureux de revenir dans leurs maisons... Inutile de dire qu'ils adorent le gouvernement et l'armée d'occupation !...

Au large du détroit, des nappes roses commençaient à moirer le velours sombre de la mer : l'aube s'annonçait. Le ciel allait bientôt diluer ses ténèbres.

- Restez ici, chuchota le Marseillais en indiquant un petit talus herbeux derrière lequel Coplan pouvait se tapir. Je vais en éclaireur.

Il s'éloigna en direction de la maisonnette.

Un bon quart d'heure s'écoula. Francis voyait avec une certaine inquiétude monter sur l'horizon les plages mauves et pâles de l'aurore. Si Domellini échouait, ça n'irait pas tout seul pour regagner Taïpeh dans cet accoutrement un simple maillot d'homme-grenouille et une camera étanche sur le dos.

- Tout s'arrange, annonça enfin la voix du Méridional. Venez ! C'est au poil !...

L'homme qui habitait la petite maison était presque un vieillard. Il avait la face ronde et la bouche lippue des Formosans de pure souche. Il accueillit Francis en hochant la tête, puis baragouina quelques phrases à l'intention de Domellini qui lui répondit dans sa langue.

- Il m'explique que l'arrivée des Chinois sur l'île est une malédiction du ciel, traduisit le Marseillais. Je lui ai raconté que nous avions été pourchassés par une ronde militaire ; nous avons toute sa sympathie, bien entendu.

- Et comment allons nous déguerpir d'ici ?

- Nous allons nous déguiser. Il nous conduira jusqu'à Tamsui par les sentiers... Mais nous devons attendre qu'il fasse plein jour c'est la seule manière de ne pas être suspects.

Quand le soleil émergea, Coplan ne put retenir un sifflement d'admiration : ce petit coin tranquille de l'île était d'une beauté surprenante dans la féerie de l'aube. Avec ce ciel immense, la mer d'un bleu sans limite, la rive tour à tour brune ou verte, et les collines encore sombres, c'était biblique. La bicoque elle-même, avec ses murs de terre et son toit de tuiles, son jardinet et le linge qui pendait sur une corde comme une guirlande d'oriflammes, exhalait une poésie prenante.

Cette vision de paix, pourtant pleine de douceur en elle-même, fit naître des pensées pessimistes dans l'esprit de Coplan. Par contraste, il éprouvait d'une manière plus nette et plus aiguë la dangereuse fragilité de sa situation personnelle sur cette île. Maintenant, l'heure des feintes et des détours subtils était passée ! Kennings, Yi-Chi et consorts devaient savoir à quoi s'en tenir. En outre, ils devaient être fous de rage.

Francis mit un soin tout particulier à se travestir en paysan indigène. Domellini cacha sa caméra au fond d'un haut panier en paille de riz, et le trio se mit en route en direction de Tamsui... Pour ne pas passer dans le voisinage du poste côtier qui avait vu leurs exploits nocturnes, ils firent un détour par les collines boisées qui s'élèvent au sud-est, au delà du port.

Les petits yeux de Kou-Lang, le boy indigène de Domellini, brillèrent de joie quand il vit rentrer sou maître et Coplan.

- Miss Koury très inquiète, dit-il... Kennings venu chez elle et chercher partout pour retrouver déserteur américain...

- Je le comprends, fit Domellini, joyeux. Mais nous allons renverser les rôles, mon bon Kou-Lang. Et je t'assure que Kennings ne sera pas content du tout quand il va se retrouver en face de celui qu'il recherche avec tant de zèle.

Coplan demanda :

- Comment se porte notre ami Itoka ?

- Toujours la même chose, répondit le boy...
Domellini proposa au domestique :
- Fais-nous un copieux déjeuner, Kou-Lang. Ensuite nous dormirons quelques heures. Nous sommes crevés.
Puis, à Francis :
- C'est bien la première fois de ma vie que je participe à un duel d'hommes-grenouilles.
- Je connais des gars qui ont fait mieux que ça, en 44, dit Coplan avec un sourire sibyllin... Ils faisaient sauter des navires de guerre.
Pendant que Kou-Lang s'affairait à la cuisiné, ils descendirent dans la cave bétonnée. Le Japonais dormait, la bouche ouverte. Sa peau diaphane était tendue à craquer sur les os de son visage décharné.
- Vous verrez qu'il ne parlera pas, prophétisa Domellini.
- Tant pis pour lui, laissa tomber Coplan.
- Je vous laisse seul un moment, je vais m'enfermer dans ma chambre noire...
Au vif désappointement de Kou-Lang, Domellini laissa refroidir la nourriture dans son assiette. Mais ce n'est pas uniquement le démon de la photo qui retint le Marseillais dans son petit laboratoire ! Quand il rejoignit Coplan, une émotion intense rétrécissait ses prunelles sombres.
- Hé, dites ! Venez donc voir le film que je viens de développer... Je n'ai que des morceaux, vu que je ne suis pas équipé pour ce travail-là. Mais je crois que ça va vous intéresser un tantinet
Dans là demi-lumière de la chambre noire, Coplan ne comprit pas grand-chose aux images fixées sur la pellicule que Domellini tendait vers la lampe.
- Des réservoirs d'essence ? s'enquit-il.
- Tu parles ! ricana le Méridional... Si le général Lien voyait ce film, il est capable de se faire hara-kiri ! Les collègues d'en face sont des champions, y a pas à dire. Comme travail d'espionnage, c'est re-mar-qua-ble !
- Expliquez-vous, mon vieux.
- C'est tout bonnement un secteur du firewall que vous voyez sur ce film... Le mur de feu, l'arme secrète du gouvernement nationaliste

! Tout autour de Formose, les spécialistes ont placé en des endroits que personne ne connaît des réservoirs contenant du napalm...

Commandée à distance, l'explosion massive de ce napalm embrasé dresserait une zone de feu dont la puissance anéantirait l'envahisseur (Quelques allusions ont été faites par certains journaux à cette muraille sous-marine d'un genre nouveau).

- Bigre, articula Francis... Nos collègues communistes prennent des films très instructifs !... Et ça donne à réfléchir, ma foi.

- La manœuvre est facile à reconstituer : un sous-marin de poche dépose des espions qui, équipés en conséquence, filment les réservoirs. Ensuite, comme le submersible ne peut jamais s'attarder dans le détroit, les hommes-grenouilles rejoignent un point de la côte où ils sont pris en charge. Les pellicules sont ensuite repassées, en Chine...

- Nous voici loin de la contrebande d'opium ! observa Coplan, sarcastique. Amenez un bout de ce film, nous allons le montrer à Itoka...

Le Japonais marqua le coup par un frémissement nerveux de sa bouche et de ses narines, mais il ne prononça pas un mot.

- Tu préfères mourir ? commenta Coplan. C'est ton droit. Mais tu connais les règles du métier : si tu ne nous aides pas, tu peux crever sans que ça nous touche le moins du monde. En revanche, si tu acceptes de nous donner un coup de main, rien n'est perdu pour toi. Tu es un professionnel, et les agents qui ont été formés par la Tokkoka sont des spécialistes réputes : il y a de la place pour des gars de ton genre dans nos rangs.

- Si je parle, vous me tuerez de toute façon, ricana le Japonais. Personne n'aime les traîtres.

- Tu poses mal le problème, Itoka, objecta Coplan. Tu seras un traître pour tes anciens maîtres, pas pour nous ! Or tes maîtres sont nos adversaires : ça fait toute la différence, réfléchis. Ce que tu sais peut nous être très utile.

- Que voulez-vous savoir ?

- Pour qui fais-tu de l'espionnage ?

- Pour Kennings...

- C'est son réseau qui a tué John Bartel et Luca Koratis ?

- Oui, et beaucoup d'autres.

- Yi-Chi, le Mandchou qui dirige le Silverwood, fait partie de votre organisation ?

- Oui.

- Qui est le chef ?

- Kennings.

- Bon, nous allons vérifier tout cela. Nous en reparlerons. On va te donner à boire et à manger...

Restait à élucider un point capital : Kennings travaillait-il pour les communistes de Chine ou pour Washington? Toute la signification profonde des événements qui avaient marqué l'élimination successive des agents français de Formose dépendait de la réponse à cette question.

Domellini maugréa :

- Son appartenance au clan communiste me paraît flagrante ! Ce film est une preuve formelle, non ?

- Méfiez-vous des preuves, mon vieux. Même des preuves formelles, dit- Coplan, rêveur... Je n'oublie pas que Yi-Chi, dans le petit bureau de sa boîte de nuit, menaçait Kennings et lui faisait de véhéments reproches... Si Kennings était chef de réseau, un tel dialogue serait impensable. Cette histoire n'est sûrement pas aussi claire qu'on le pense.

- Est-ce que vous voyez de quelle manière en pourrait contrôler la situation de Kennings ?

- Peut-être, murmura Francis. Vous me conduirez à Taïpeh ce soir. Maintenant, j'ai envie de roupiller...

Après mûre réflexion, Coplan avait de nouveau opté pour l'uniforme américain. Grâce à quelques accessoires que Domellini avait en réserve, c'est sous l'aspect d'un capitaine-instructeur qu'il descendit de la Nash, dans une ruelle paisible des environs de la gare. Il erra autour des bâtiments, entra finalement dans le hall et se dirigea aussitôt vers les cabines téléphoniques.

Au numéro qu'il forma, une voix masculine répondit instantanément. Coplan se fit reconnaître en disant :

- Carte spéciale 123.677... Pouvez-vous me mettre en communication avec Kelmann ?

- Une seconde, je vous le passe... Puis une voix plus sèche résonna à l'autre bout du fil :

- Ici, Kelmann... Je vous écoute.

- Waycott à l'appareil, dit Coplan. Comment allez-vous ?

- Je vous cherche comme un damné depuis deux jours, déclara Kelmann d'un ton de mauvaise humeur. Je donnerais beaucoup pour savoir où vous vous cachez !

- Si je vous le disais, vous ne me croiriez pas, railla Francis. Mais. pourquoi me cherchez-vous ? Vous avez des nouvelles importantes à me communiquer ?

- Il faut que je vous voie le plus vite possible.

- Ce que-vous avez à me raconter est trop confidentiel pour le téléphone ?

- Trop confidentiel, en effet. Et trop grave. par surcroît. Où êtes-vous ?...

- Je préfère ne pas parler de ça, c'est trop grave et trop confidentiel, répondit Coplan du. tac au tac. Au reste, Si vois tenez à le savoir, vos services vous le diront en vérifiant la ligne. Mais trêve de bavardages : que se passe-t-il qui vous rende de si mauvais poil à mon égard ?

- Fixez-moi un rendez-vous. J'y serai dans trois minutes.

- Impossible ! Il n'y a pas un seul endroit sûr pour moi dans ce patelin de malheur... J'ai au moins une douzaine d'épées de Damoclès suspendues au-dessus de ma tête.

Écoutez... Vous connaissez la boutique où nous sommes allés décrocher un pendu que vous avez eu la gentillesse de nous signaler ?... La place est désormais sans danger pour vous : un de nos agents y monte la garde. Je vous retrouve là dans quelques instants. Je vous répète que c'est très important.

- Je ne...

Kelmann avait raccroché tout sec.

Coplan raccrocha à son tour et contempla l'appareil d'un œil perplexe. L'attitude de Kelmann était pour le moins bizarre.

Était-ce un piège ?...

Après une brève hésitation, Francis décida de prendre le risque. Il sortit de la cabine, quitta rapidement le hall de la gare et se dirigea à pied vers la rue de l'Université.

Quand il arriva devant l'immeuble, il commença par inspecter les alentours. Il ne remarqua rien de particulièrement insolite.

- On verra bien, bougonna-t-il entre ses dents.

Il donna un petit coup de sonnette. C'est le colonel Kelmann en personne qui ouvrit la porte.

- Je vous montre le chemin, dit-il. Nous nous tiendrons dans l'arrière-boutique...

Le flic de service quitta la pièce dès l'entrée de Coplan. Kelmann désigna un siège :

- Asseyez-vous... Cigarette ?...

- Volontiers... Mais, dites-moi, c'est un interrogatoire ou quoi ?

- Peut-être, admit l'Américain. Nous avons deux ou trois choses à tirer au clair...

Il prit place dans un fauteuil de cuir dont les bras et le dossier avaient la pelade et dont les ressorts grincèrent.

- Tout d'abord, commença-t-il, récapitulons nos positions respectives. Vous êtes ici pour élucider le mystère qui entoure la mort de quelques-uns de vos compatriotes, et nos services ont l'ordre de vous aider sans restriction dans votre mission. En échange, vous vous êtes engagé à nous transmettre tout renseignement susceptible d'intéresser le G-2. Nous sommes bien d'accord là-dessus ?

- Oui.

- Jusqu'à présent, vous ne nous avez rien signalé qui mérite d'être mentionné. Vous vous êtes moqué de nous en essayant de nous faire croire que John Bartel était un agent communiste, mais passons... Ce qui nous plaît moins, c'est votre insistance à tourner autour de George Kennings. Quel est le but que vous poursuivez en agissant de la sorte ? Vous étiez chez l'Indochinoise Kouryang-Lee en même temps que Kennings ; on vous a vu au Silverwood lorsque Kennings s'y trouvait...

Coplan expira un nuage de fumée bleue. Puis, comme Kelmann avait l'air d'attendre une réponse, il murmura :

- A première vue, je ne vois pas en quoi ça vous gêne que je m'intéresse à Kennings. Néanmoins, puisque vous en parlez, je ne vous cacherai pas que je désire moi aussi creuser cette question. Kennings est un fonctionnaire de votre administration, n'est-ce pas ? C'est sa couverture officielle. En dehors de ça, il fait le trafic d'opium. Mais ce n'es pas tout : il y a autre chose.

- Quoi
- Kennings fait du Renseignement.
- Et alors ?
Coplan laissa tomber sa cigarette, appuya sa semelle dessus et l'écrasa en tournant son pied, lentement, avec une insistance voulue.
- Colonel Kelmann, articula-t-il en regardant l'Américain droit dans les yeux, je vais vous 'poser une question à laquelle je vous demandé de répondre avec une franchise totale. Je sais que notre métier exige quelquefois la dissimulation et la ruse, même entre alliés. Toutefois, la vérité la plus complète et la plus rigoureuse est nécessaire ici : un mensonge de votre part aurait des conséquences encore plus sérieuses pour vous que pour moi...
- Allez-y.
Kennings est-il un agent de votre réseau de Formose ou membre d'un service quelconque du S.R. américain ?... Attention, prenez le temps de réfléchir : ce que vous allez dire aura des répercussions lointaines et durables !...
Kelmann baissa les yeux, regarda ses doigts dont il fit craquer les jointures.

CHAPITRE XII

Le colonel était embarrassé. Et le plus surprenant, c'est qu'il le laissât voir. Mais peut-être avait-il lui-même de graves soucis, et peut-être estimait-il que le moment de bluffer était passé ?
Waycott, murmura-t-il en levant le front et en soutenant le regard de Coplan, je vais essayer d'être franc comme vous me le demandez. Les instructions que Washington m'a envoyées à votre sujet précisent que vos chefs vous considèrent comme un agent d'une valeur exceptionnelle...
Francis esquissa un vague geste de protestation, mais Kelmann expliqua :
Puisque vous me priez d'être sincère, je dis les choses telles qu'elles sont. Et ce petit préambule n'est pas une figure de style, ne

vous faites pas d'illusions là-dessus. Car si j'ai voulu souligner votre compétence dans le métier que nous exerçons l'un et l'autre, cela me permet de vous demander à mon tour est-ce par intimidation ou par tactique que vous me réclamez la vérité totale au sujet de George Kennings ?

- Je n'ai pas l'intention de jouer au poker avec vous, colonel. Et je n'en suis plus à tenter une manœuvre de diversion. Je parle très sérieusement.

- Je serais fort déçu si j'apprenais par la suite que vous m'avez roulé, mais je prends ce risque. J'ai de grosses responsabilités à Formose, ne l'oubliez pas ! Vous êtes seul et vous menez votre partie comme vous l'entendez. Moi, c'est différent : je n'ai pas votre liberté d'action... Je dirige un service extrêmement complexe, et ce n'est pas commode dans un endroit comme celui-ci. Nous ne sommes pas en Europe, Waycott, ni aux États-Unis : tout est à double sens ici, même la vérité.

- Jolie formule, murmura Coplan.

- L'Asie, c'est cela, reprit Kelmann. Et venons en maintenant à George Kennings... Arrivé à Taïpeh en avril 1950 comme fonctionnaire de la F.O.A., il est resté intègre pendant quinze ou seize mois. Et puis, comme tant d'autres, il a évolué : l'occupation en territoire étranger suscite tôt ou tard le besoin de gagner de l'argent, de devenir riche et puissant. La police a coincé Kennings dans une affaire d'opium... Or, au moment où nous allions lui retirer son visa et le renvoyer aux States, Kennings nous a offert ses services comme indicateur. Et il nous a donné sur-le-champ des gages de sa bonne foi. Ses relations dans les milieux indigènes de la contrebande n'étaient pas à dédaigner : non seulement il nous a donné des renseignements de première main, mais il nous a en outre apporté la collaboration de tout un réseau clandestin : le gang des trafiquants. A l'insu des services nationalistes, nous avons l'oreille de toute une bande de Chinois et de Japonais fortement organisés. Des gens comme Yi-Chi, le patron du Silverwood, pour vous citer un nom parmi d'autres, travaillent pour nous par l'intermédiaire de Kennings. Par cette voie, nous avons récolté des informations que personne n'aurait pu, nous procurer... Un exemple ! nous connaissons la vie secrète de certaines villes telles que Foochow et Hing-Houa -de

l'autre côté du détroit - comme si nous y étions. C'est capital pour nous.

Au prix d'un rude effort, Coplan parvint à cacher la déception qu'il éprouvait. La réponse ambiguë de Kelmann, loin de résoudre le problème, le compliquait davantage ! Et, une fois de plus, Francis sentait que la solution lui glissait entre les doigts à l'instant même où il croyait toucher au but.

Après un silence, l'Américain demanda :

Êtes-vous satisfait ? J'ai fait de mon mieux pour serrer la vérité d'aussi près que possible.

- Eh bien, non avoua Coplan, je ne suis pas satisfait... Et je vais mettre les points sur les i. Kennings, d'après vos explications, n'est pas un agent régulier mais un simple Indicateur.

- Un indicateur privilégié, corrigea Kelmanh, imperturbable.

- J'ai parfaitement compris. Mais... vous arrive-t-il de lui donner des directives ?

L'espace d'une seconde, les deux hommes se regardèrent. Ils savaient l'un et l'autre que leur conversation - chargée d'électricité et lourde de conséquences futures - atteignait son point culminant. Kelmann devinait que le sort de son compatriote et collaborateur auxiliaire dépendait dans une certaine mesure de ce qu'il allait répondre. Et Coplan sentait la réticence, le doute, l'hésitation de son interlocuteur.

Enfin Kelmann déclara :

- Il nous est arrivé de poser à Kennings des questions bien déterminées. Nous ne lui avons jamais passé des ordres.

- Merci, colonel. C'est tout ce que je voulais savoir...

Il se leva. Mais l'Américain l'arrêta d'un geste :

- Une seconde, Waycott ! Je vous ai laissé parler et je crois avoir fait preuve du maximum de loyauté vis-à-vis de vous. Mais... rappelez-vous que c'est moi qui tenais à vous rencontrer.

Coplan se rassit.

- En effet, dit-il en souriant, je l'avais oublié.

- J'ai des ennuis, confessa le colonel, et tout me fait penser que c'est vous qui êtes la source de ces ennuis... Kennings nous a signalé la disparition d'un de ses employés, un Japonais nommé Itoka. Ce Japonais était parti en course avec un véhicule Ford

appartenant à Kennings. Or vous m'avez questionné au sujet de l'immatriculation de cette Ford. Quel rôle jouez-vous dans cette histoire ?

- Vous le saurez bientôt, je vous le promets.

- Soit... Vous m'avez fait parvenir, le lendemain de votre arrivée, les souliers de John Bartel. Pourquoi ? Ce n'est sûrement pas par routine que vous avez pris la peine de déchausser ce malheureux pendu ?...

J'ai été frappé par une chose : cette espèce de terre noirâtre qui s'était incrustée dans le dessin des semelles de caoutchouc. J'ai pense qu'une analyse pouvait nous révèler le ou les lieux que Bartel avait visités avant d'être assassiné.

Kelmann était sombre et préoccupé.

- Oui, fit-il à mi-voix, comme pour lui-même, ce détail vous a frappé parce que vous ne connaissez pas Formose. Pour nous... ,Voyez-vous, Waycott, cette terre noire et grasse est une sorte de terreau qu'on appelle ici « terre d'orchidée ». Les orchidées de Formose sont les plus belles, les plus réputées dans le monde : le climat de l'île convient admirablement à cette fleur précieuse. Des colleçtionneurs vont jusqu'à payer des milliers de dollars pour certaines espèces rares. Il y a donc un certain nombre d'indigènes qui cultivent cette plante et qui aménagent pour elle des champs spécialement préparés... Bartel, peu avant sa mort, a marché dans un de ces champs. Et le capitaine Storm également.

Coplan sursauta.

- Storm ? Que voulez-vous dire ?

- Storm a disparu depuis plus de trente heures, prononça le colonel d'un ton funèbre. Il était chargé de surveiller Miss Achan, la Chinoise... Or j'ai jeté un coup d’œil sur les souliers de mon collègue ; il avait changé de chaussures, mais celles de la veille étaient maculées de terre d'orchidée... Étrange coïncidence, vous ne trouvez pas ?...

Coplan se leva, mais d'un air plus décidé cette fois.

- Accordez-moi un délai franc de trois jours, colonel. Je crois que ma mission touche à sa fin...

- Méfiez-vous, Waycott ! Ici, parmi ces. Asiates, la témérité ne paie pas ! Storm m'a confié à plusieurs reprises qu'il vous trouvait

imprudent. Vous êtes trop rapide, trop brutal dans l'action.

- Détrompez-vous, dit Coplan d'un ton ironique qui voilait une réelle gravite. Je ne suis ni lent, ni rapide, ni brutal, ni téméraire... Ma méthode, dans une affaire comme celle-ci, c'est d'utiliser les armes dont mes ennemis se servent... Si je suis brutal, c'est qu'ils le sont. Et je vous préviens qu'il n'y a pas de limite dans ce domaine...

- J'ai l'impression que Storm est mort, à l'heure qu'il est.

- C'est exactement ce que je pense, reconnut Coplan.

Un quart d'heure après avoir quitté Kelmann, Coplan retrouvait Domellini dans un café minable de la rue Chung-Li, presque à la sortie de Taïpeh.

Il faisait chaud. On eût dit que les ténèbres nocturnes étaient gluantes.

Dans le bistrot, deux ou trois marchands ambulants, quelques soldats en permission et des conducteurs de pédicab (taxi démocratique de Taïpeh. Voiturette à deux roues tirée par un vélo) bavardaient en buvant de la bière.

Les deux Français quittèrent l'établissement et rejoignirent la Nash garée dans les environs. Domellini demanda :

- Alors ? Du nouveau ?

- Plus ou moins, oui. Je suis obligé de reviser mon topo : Kennings est un simple indicateur.

- Conclusion ?

- Il joue sur les deux tableaux. Et le véritable chef du clan communiste pourrait bien être Yi-Chi, le Mandchou du Silverwood. La scène au sujet d'Itoka s'expliquerait assez logiquement ainsi.

- Hmm, peut-être, fit le Marseillais, pas tellement convaincu... Mais en supposant que Yi-Chi dirige un réseau rouge à Formose, on peut s'étonner qu'il ne vous ait pas fait éliminer d'office quand vous êtes tombé dans ses griffes.

Coplan eut son sourire de tigre et marmonna :

- Le Vieux a eu le nez creux quand il a imaginé de me coller dans la peau d'un déserteur américain. D'entrée de jeu, j'avais un alibi. Sans cela, je ne serais plus au nombre des vivants...

Domellini mit le moteur de la Nash en marche et s'enquit :

- Où allons-nous ?

- Chez Koury...

- Pourquoi ?

- Je compte avoir un entretien avec Kennings. Un entretien décisif. Et Koury pourra sans doute me dire où il passe la soirée... A propos, la cabane à outils où les copains de Yi-Chi m'avaient remisé ? Est-ce qu'il n'y a pas un champ d'orchidées dans les parages ?

- C'est un champ d'orchidées. Le terrain s’étale presque jusqu'au poste 122 où nous avons déniché la casemate sous-marine.

- Parfait ! Tout ça se tient.

- Mais c'est quand même compliqué.

- Erreur ! Les apparences. sont compliquées. Ce qui se cache en dessous est sans doute limpide comme de l'eau de roche. Retenez ce que je vous dis : si Kennings fait du renseignement pour Yi-Chi, nous tenons la clé de l'énigme.

Koury, par chance, était chez elle. En voyant apparaître Coplan, elle ne put retenir un élan de joie.

- Tu es vivant ! s'écria-t-elle en posant ses mains frémissantes sur la poitrine de Francis. Mon Dieu ! je n'osais plus espérer ce bonheur.

Elle lui tendit ses lèvres. Coplan réalisa avec une pointe d'embarras qu'elle attachait une importance exagérée à ce qui s'était passe entre eux. La pauvre gosse, en reportant sur lui son grand amour qui l'avait liée à Luca Koratis, allait au devant de bien des tourments.

- J'ai besoin de toi, dit-il en coupant court aux effusions plus intimes qu'il sentait venir.

Domellini nous attend avec la Nash au coin de Keelung-Road... Peux-tu m'aider à contacter Kennings le plus vite possible ?

La jeune Indochinoise eut un mouvement de recul.

- Mais... John ? balbutia-t-elle, anxieuse, il fouille la ville comme un fou pour mettre la main sur toi. A aucun prix tu ne dois te trouver sur sa route !

- On l'a chargé de me récupérer mort ou vif, et il se démène parce qu'il a le feu aux fesses. Mais je tiens à régler cette question avec lui personnellement.

Il regarda la femme et articula :

- Ne mens pas, Koury ! Je lis dans, tes yeux que tu te prépares à me cacher la vérité. Où puis-je rencontrer Kennings ?

Elle luttait contre elle-même. Partagée entre son désir de protéger son amant malgré lui et le désir de dire la vérité.

- S'il t'arrive un malheur, commença-t-elle, hésitante...

- C'est le contraire, trancha-t-il sèchement. C'est pour assurer ma sécurité que je veux voir Kennings de toute urgence.

- Je dois le rejoindre à onze heures dans une maison de thé de la rue d'I-Lan... Miss Achan sera là aussi. Nous dînerons et... nous fumerons un peu d'opium...

- Fort bien ! Plus on est de fous plus on s'amuse. Sois au rendez-vous et ouvre l'oeil. En cas de danger, sauve-toi sans t'occuper de moi. Kou-Lang sera dans les parages avec une voiture.

- Si les amis de Kennings. te reconnaissent, tu n'auras même pas le temps d'entrer là-bas, dit-elle avec amertume.

- Je changerai d'aspect une fois de plus ! Un de mes collègues a joué sept personnages différents dans la même journée : garçon de café, gardien de parc, vieille dame, officier de marine, policeman, mendiant et finalement inspecteur de la P.J. (Cet exploit authentique - dont la presse n'a parlé que très discrètement s'est déroulé en Angleterre. Grâce à ses déguisements, un as du contre-espionnage a pu saisir en flagrant délit de trahison un technicien attaché aux services du ministère de la Guerre). Je n'en suis pas encore là !...

Il l'attira contre lui, lui caressa les cheveux puis l'embrassa.

T'inquiète pas, tout ira bien du moment que tu te tiens sur tes gardes. A ce soir !...

Il quitta l'appartement. Dans la rue Shing, tout lui parut normal.

Au volant de la Nash, Domellini semblait assez impatient.

- Alors ?, maugréa-t-il.

- A onze heures, dans une maison de thé de la rue d'I-Lang. Nous aurons le plaisir de fumer u e petite pipe avec notre ami Kennings...

Domellini regarda sa montre et dit :

- Nous sommes en avance.

- Pas tellement... Nous rentrons chez vous pour changer de costume et prendre quelques dispositions. Qu'est-ce que vous avez

comme instruments de travail dans votre réserve ? Il me faudrait quelques grenades.

- J'ai mieux que ça ! Des trucs de mon invention : des petites bombes en forme de cigare.

- Efficaces ?

- Vous m'en direz des nouvelles J'ai utilisé des explosifs qui viennent de la carrière de bauxite !

O.K. Nous fumerons donc la pipe et le cigare ! Ce sera une charmante soirée...

CHAPITRE XIII

La maison de thé où George Kennings avait invité ses deux amies ne payait pas de mine. Située tout au bout d'une rue étroite et sombre, c'était sans conteste la plus horrible bâtisse de l'endroit. Haute de trois étages, avec une façade jaune et grise, elle voisinait avec un terrain vague où deux panneaux publicitaires annonçaient la construction prochaine d'un building à usage commercial.

Kou-Lang, qui pilotait la Nash, n'aurait pas repéré du premier coup l'établissement si la Cadillac noire de Kennings, rangée le long du trottoir n'avait attiré ses regards.

- Range-toi plus loin, Kou-Lang, recommanda Coplan. Après le terrain vague. Et reste au volant. Il est probable que nous serons obligés de démarrer en vitesse quand le moment sera venu.

Domellini consulta sa montre.

- Minuit moins dix, annonça-t-il.. Nous ferions bien d'y aller sans tarder.

- On y va, acquiesça Francis en ouvrant la portière de la voiture.

Côte à côte, les deux Français se dirigèrent d'un pas très dégagé vers la maison de thé. Le rez-de-chaussée formait une sorte de hall en retrait, comme c'est fréquemment l'usage dans une ville où le soleil tape dur pendant la journée. Les promeneurs pouvaient se réfugier dans l'ombre, sans perdre pour autant le plaisir de la balade. Et la nuit, ces porches profonds conféraient aux rues un mystère infiniment pittoresque...

Coplan et son compagnon s'arrêtèrent un instant devant la façade mal éclairée.

- Le Bijou de Taiwan, traduisit Domellini en lisant l'enseigne verticale qui descendait depuis le toit jusqu'au pilastre du premier étage.

Puis, d'une voix à peine audible :

- Rien de spécial à signaler ?...

- Non, répondit Francis, entrons.

Au fond du hall, un portier en robe indigène, les accueillit en souriant.

- Good night ! (Bonne nuit) murmura-t-il.

Il souleva une lourde tenture de velours pour livrer l'accès de la maison aux deux officiers américains. Domellini s'était mis une moustache à l'anglaise et des tampons maxillaires, ce qui lui donnait une tête d'amiral irlandais, mais avec un teint d'hépatique. Coplan avait accordé plus de soin encore à son grimage : il avait décoloré ses cheveux et les avait taillés plus courts, avec une raie médiane. Des lunettes à monture d'or, des lamelles de plastique fixées dans son palais et contre ses joues, élargissaient bizarrement son visage et en changeaient totalement le modelé. Avec sa casquette plate d'officier-instructeur, il était méconnaissable.

La première salle, plongée dans la pénombre, était pour ainsi dire vide. Deux femmes et trois soldats, accroupis sur des coussins autour d'une table minuscule, prenaient le thé en se chuchotant des histoires confidentielles.

La seconde salle n'était pas mieux éclairée. Mais elle, rompait avec le style indigène et ressemblait à n'importe quel bar intime de Paris ou de Chicago.

Coplan désigna un coin à droite.

- All right, accepta le Marseillais.

C'était le meilleur endroit pour surveiller les allées et venues dans le couloir. Ils s'installèrent et commandèrent du whisky. Le garçon, un Formosan en costume national, apporta les consommations et murmura d'un air absent :

- Some girls ? (Voulez-vous des demoiselles)

- Not yet (Pas encore), répondit Francis.

Ils dégustèrent leur whisky, allumèrent des cigarettes, échangèrent quelques propos sur la politique. Puis Domellini appela le garçon et demanda deux autres whiskies.

- Nous aimerions un coin tranquille pour rêver, ajouta-t-il en baissant la voix.

- Certainement, approuva le boy.

Il s'amena avec les deux whiskies. Vingt minutes passèrent. Tout en bavardant, Francis surveillait le décor. A part le personnel, personne ne circulait dans le couloir. La boutique était comme feutrée : éclairages assourdis, rumeurs étouffées, voix contenues.

- Je me demande si le garçon a bien saisi ce que nous voulions, chuchota Coplan.

- Ne vous en faites pas, ça viendra, affirma Domellini.

Effectivement, quinze ou vingt minutes plus tard, une femme indigène, en robe de soie noire drapée à l'européenne, s'approcha à petits pas. Elle souriait d'un air engageant, ce qui accentuait le caractère sournois de son visage rond et plat. Elle avait plus de quarante ans, c'était visible.

- Ces messieurs veulent-ils me suivre ? minauda-t-elle en essayant de prendre un accent yankee.

Coplan déposa deux billets sur la table et se leva. Précédé par la femme et suivi par Domellini, il monta l'escalier recouvert de tapis rouge.

A l'étage, un couloir sombre commandait de part et d'autre une succession de chambres. La femme ouvrit l'une des portes, entra. Atmosphère chinoise cent pour cent.

Deux nattes épaisses déroulées parallèlement, au milieu de la pièce ; entre les nattes, le minuscule guéridon avec les accessoires du parfait fumeur d'opium : pipes, récipients, réchaud. Un paravent de laque, des dragons dessinés sur les murs tendus de soie, quelques appliques murales diffusant une maigre clarté rouge.

- Je vous fais les préparations ? proposa la femme.

- Oui, je vous en prie, dit Domellini en s'allongeant sur une des couches et en disposant avec soin les coussins.

La femme alluma le réchaud, chercha les boulettes de drogue et, de ses deux mains d'ivoire, aussi agiles qu'expertes, se livra à son petit travail d'alchimie.

L'odeur légère, un peu fade mais pas désagréable, s'éleva bientôt dans la chambre.

- Vous d'abord ? demanda-t-elle à Domellini.

- Oui.

Elle lui tendit la pipe. Il se coucha et se mit à fumer. Dans quelques minutes, les lourdes portes de la réalité matérielle de l'univers allaient s'ouvrir pour lui livrer un passage exquis vers un monde beaucoup plus merveilleux.

Coplan fut servi à son tour. Puis la femme s'inclina et se retira.

- On aurait presque envie de finir sa bouffarde, non ? murmura le Méridional en clignant de l’œil.

- Merci, pas pour moi ! J'ai horreur des voluptés vaporeuses... Et si vous aimez les sensations rares, je crois que vous serez servi dans très peu de temps.

Sur ces mots, Coplan déposa la pipe que la Chinoise lui avait donnée et se leva. Domellini fit de même. Ils restèrent pendant deux secondes debout contre la porte.

- Je n'entends rien, chuchota le Marseillais.

- Eh bien ! en route ! commanda Coplan.

Personne dans le couloir.

- Ouvrez l’œil, souffla Francis à son ami. Je vais en éclaireur...

Il s'avança, écouta à la première porte de droite, puis à celle de gauche. Sortant son passe-partout, il l'introduisit doucement dans la serrure, fit jouer le pène, poussa le battant. La chambre était vide. Celle d'en face également. Il reprit sa progression, ouvrit une porte, la referma.

Quand il pénétra dans la pièce suivante, il s'arrêta net, recula, appela Domellini d'un mouvement de tête.

Le Marseillais s'amena sur la pointe des pieds.

- Oh ! m... ! Oh, ça !... lâcha-t-il dans un souffle...

Dans la chambre, étendu bien à plat sur une couche, M. Yi-Chi, le gros Mandchou du Silverwood, dormait. Des reflets rouges palpitaient doucement sur ses joues cireuses. M. Yi-Chi dormait. Toutefois, ce n'était pas au paradis de l'opium que son âme voyageait : c'était en enfer. L'Asiate avait au milieu du front, juste au-dessus de son nez large et plat, un trou qui avait la couleur de la viande avariée. Les bords de la blessure mortelle étaient noircis.

Coplan referma la porte.

- Il a été tue en état de catalepsie et entreposé ici en attendant sa destination dernière, marmonna-t-il... Sauf erreur, nous repartons à zéro...

Brusquement, une porte s'ouvrit au fond du couloir. Il y eut un éclat de rire et une voix s'écria :

- Trop aimable ! Je préfère le gin ! Mais ne...

C'était Miss Achan, la Chinoise, moulée dans une somptueuse robe bleu ciel.

Elle regarda les deux officiers américains qui avaient l'air de chercher quelque chose dans le couloir.

- What do you want ? (Que voulez-vous) demanda-t-elle d'un ton menaçant.

- Un mot et je vous abats, gronda Coplan en braquant sur elle un pistolet de gros calibre. Reculez...

Elle obéit, effarée. Mais ses yeux bridés, brillants et acérés comme deux pointes de diamant noir, n'exprimaient ni la peur ni l'angoisse. Coplan allongea le pas et poussa la femme dans la chambre. Domellini entra et referma la porte derrière lui.

Kennings était là, affalé comme un pachyderme sur une natte. L'air de la pièce était gris de fumée d'opium.

- Debout, Kennings, lui intima Coplan. Et faites vite. Je vous emmène ailleurs, nous finirons la nuit ensemble... Et vous aussi, les filles !

Ahuri, vaguement rigolard, Kennings se remit debout avec effort. Il était saoul. Alcool ou drogue, le résultat était le même. Son spencer blanc était maculé de taches et il avait deux filets de bave aux commissures de sa grande bouche veule.

- O.K., O.K., marmonna-t-il en vacillant. Ne vous fâchez pas ! Je suis un honnête citoyen de la libre Amérique et quand un officier commande, j'obéis... Où allons-nous ?

Domellini, en tacticien averti, passa devant et jeta un rapide coup d’œil dans le couloir.

- Allons-y ! dit-il en prenant la tête du cortège.

Coplan précisa :

- A vous, Miss !

Il désignait Koury.

Elle sortit.

Il désigna la Chinoise :

- A vous.

Puis, poussant le canon de son arme dans les reins de Kennings :

- Marchez droit et taisez-vous : je tire sans prévenir.

C'est au bout du couloir que la fête commença. Domellini se trouva brusquement nez à nez avec deux Formosans de haute taille, au faciès lisse, au crâne tondu. D'une façon ou d'une autre, l’alerte avait été donnée dans la baraque.

- Police ! lança le Marseillais. Retirez-vous !

- Voulez-vous montrer votre plaque ? articula un des Jaunes sans bouger.

- Fous le camp, grinça Domellini. Et plus vite que ça !...

Au lieu d'obtempérer, les deux indigènes s'avancèrent. Domellini tira le premier : coup sur coup, à la volée, il abattit les deux Asiates.

Miss Achan, prompte et souple comme une anguille, se plia en deux, fonça sur Kennings, le bouscula et fila dans une des chambres latérales dont la porte était entrebâillée.

- En avant, nom de Dieu ! hurla Francis en malmenant sans pitié l'Américain.

Domellini ouvrait la voie. Dans la boutique du rez-de-chaussée, Koury profita du tumulte pour s'esquiver dans une des salles. Coplan se sentit soulagé. D'un bond sur le côté, il évita un tabouret lancé de la seconde salle ; puis, n'ayant plus Kennings dans sa ligne de tir, il lâcha une balle dans le ventre du garçon qui braquait un browning.

- Plus vite ! gronda de nouveau Coplan en poussant Kennings.

Trois ou quatre Jaunes venaient de surgir de la première salle. Domellini lança froidement la petite bombe de plastique qu'il serrait dans sa main gauche. Une flamme rouge, courte mais aveuglante, jaillit. La détonation secoua l'air et fit sauter en même temps que les Chinois tout le chambranle de la porte.

Dans le tumulte et la poussière, Coplan parvint à faire sortir Kennings. Mais d'autres Chinois s'amenaient. Les uns dévalant l'escalier, les autres arrivant du fond du rez-de-chaussée.

Coplan se retourna et cria à son camarade:

- La bagnole ! Je m'occupe du reste !

Domellini ne se le fit pas répéter. Francis plongea sa main gauche dans la poche de sa veste, amena dans son poing trois petits cylindres noirs qu'il lança vers l'entrée de la maison de thé. L'explosion des trois bombes miniatures déclencha un effroyable feu d'artifice. Le rideau, les montants du couloir, les vitres de la première salle, tout vola en miettes dans un tintamarre infernal.

Les freins de la Nash grincèrent juste devant Coplan. Domellini, par la portière arrière ouverte, attira brutalement Kennings et le fit basculer sur le plancher de la voiture.

- Salaud I Salaud ! protesta le pochard. J'ai ma Cadillac et...

- Ta gueule ! répliqua le Marseillais. La Nash démarra.

Par la vitre arrière, Domellini vit un petit boy sauter dans la Cadillac et démarrer. Il souleva le corps pesant de Kennings.

- C'est ton chauffeur, ça ? questionna-

- Ouais...

Tant pis pour toi si ce n'est pas vrai !

A la première menace, je lui expédie une bombe.

- Puisque je...

Domellini et Kennings sursautèrent, aussi étonnés l'un que l'autre. La Cadillac venait d'éclater toute seule et le feu sortait furieusement du capot arraché.

- Eh ben, mon gros père ! articula Domellini, tu l'as échappé belle, non ? Ta bagnole était garnie d'un engin explosif à retardement !... Tu peux dire que tu nous dois la vie, bien qu'on ne l'ait pas fait exprès.

Dégrisé, semblait-il, Kennings, les yeux lui sortant des orbites, les joues blêmes, grogna :

- Les assassins ! Ils me le payeront !...

- D'accord ! enchaîna Domellini. En attendant, assieds-toi et laisse-toi faire...

Il noua un bandeau sur les yeux du Yankee.

CHAPITRE XIV

Dans un sens, l'explosion de la Cadillac fut une excellente chose pour Coplan et ses deux comparses. Ceux qui avaient prémédité la mort de Kennings venaient de rater doublement le coche : non seulement Kennings s'en sortait (par le plus grand hasard) mais la police urbaine, occupée par cet incident et par l'attentat à la bombe contre le Bijou de Taiwan, apprit un peu tardivement que les auteurs de l'agression avaient pris la fuite avant le départ de la Cadillac...

Quand une battue s'organisa, Coplan et la Nash et les autres membres de la petite expédition se trouvaient déjà en lieu sûr chez Domellini.

Les dernières brumes d'ivresse qui flottaient encore dans le crâne de Kennings se dissipèrent net lorsque le Yankee se trouva confronté avec Itoka, dans la cave du Marseillais.

- Tonnerre ! jura l'Américain, de plus en plus secoué par les événements de la soirée. C'est donc vous qui l'aviez kidnappé !

Il dévisagea Coplan d'un œil plutôt perplexe et avoua :

- Vous pouvez vous vanter de m'avoir procuré des emm... peu ordinaires !

Puis, réalisant ce que cet aveu avait d'équivoque, il essaya de se reprendre et bougonna :

- Si vous vous mettez à emprisonner mes employés pour votre compte personnel !...

- Inutile de chercher des chemins de traverse, Kennings, repondit Francis d'un ton très calme. J'ai l'intention de vous mener droit au but. Asseyez-vous, je vous prie.

Domellini passa à Coplan une solide corde de chanvre. Tout en ligotant l'Américain, Francis lui dit, ironique :

- Il me semble que nous avons déjà vécu une scène de ce genre, vous et moi. Mais les rôles étaient inversés.

- Je ne vous voulais aucun mal, affirma Kennings.

- Moi, je vous en veux, rétorqua Coplan. Et pas un peu, je vous le jure ! Je suis venu tout spécialement à Formose pour toucher une facture impayée... Le solde est important, si vous voyez ce que je veux dire...

Ficelé avec soin, Kennings fut assis sur le sol. le dos calé contre le mur de béton

- Abrégeons les préliminaires, commença Coplan en allumant une cigarette. Je passe sur vos fonctions officielles à la Commission des Réfugiés, et je passe également sur vos saletés accessoires : drogue, devises, trafic d'armes, trafic d'influence, etc... Pour quelle puissance faites-vous l'espion à Taïpeh ? Quels sont vos chefs ?

- Je ne suis pas un espion. Vous êtes complètement à côté de la question.

- Ne vous emballez pas, Kennings ! Je vous ferai cracher la vérite, comptez sur moi. Je sais déjà que vous faites l'indicateur pour le G-2... Mais cela aussi, c'est une activité secondaire.

- Je ne le nie pas. C'était la meilleure façon de me concilier la police : on me laisse gagner mon fric en paix.

- Idée de génie, concéda Coplan, sarcastique. Beaucoup d'autres gangsters y ont pensé avant vous, mais qu'importe, le système reste valable. Ceci dit, parlons sérieusement... Itoka a fini par manger le morceau : il reconnaît que c'est sous vos ordres qu'il a assassiné au minimum sept personnes. S'il ment, c'est pour couvrir autre chose. S'il dit vrai, c'est vous qui mentez. Dans les deux cas, je demande des comptes.

- Je ne comprends pas, grommela l'Américain. Je n'ai jamais ordonné un seul assassinat et je n'ai jamais tué personne.

- Et John Bartel ? Et Luca Koratis ? Et Lou Morris ? Et Teddy Sommer ? Vous voulez d'autres noms, d'autres preuves ?

Kennings, pour la première fois, eut un cri spontané :

- Vous êtes fou ? Je ne connais pas ces gens ! S'ils ont été tues, je n'y suis pour rien, je vous le jure !

- Prenez garde, Kennings, articula Francis. Moi, au point où j'en suis, je puis me passer de vous. J'ai rassemblé assez d'éléments pour résoudre mon problème et remplir ma mission. Mais vous...

Il scruta durement les yeux de Kennings :

- Vous, acheva-t-il, vous devez vous innocenter au bien expier. Je crois que c'est clair ?

Un voile passa sur le front du Yankee.

- Soit, murmura-t-il... Oui, je fais du renseignement : je travaille pour l'Agence Harton, une des principales agences de presse du secteur privé de San Francisco... Certaines informations publiées dans les quotidiens de la chaîne Harton sur les événements de

Formose et de Chine viennent de moi (Quelques communiqués émanant de la Maison-Blanche ont en effet révélé ces nouvelles pratiques journalistiques. Des trusts de presse ont leurs propres réseaux secrets).

- C'est tout ?

- Oui, c'est tout.

- Je veux des preuves, Kennings... Vous pouvez raconter ce que vous voulez... Je ne peux pas me contenter de mots, je veux des témoignages concrets.

- Vous pourrez vérifier. Trois personnes sont au courant de mon activité. Ma mère, une secrétaire du bureau et mon directeur à l'agence... Mes lettres personnelles à ma mère comportent toujours des phrases truquées ; la secrétaire emprunte ces lettres à ma mère, les décrypte et remet les textes authentiques au directeur de l'agence. Faites une enquête à San Francisco : je vous donnerai des noms et des indications qui vous permettront de vérifier mes déclarations.

- Et vos rapports avec le gang local ici ?

- Je me servais d'eux pour camoufler mon activité, voilà toute la vérité.

- Toute la vérité, répéta Coplan, songeur... C'est bizarre, un autre Américain m'a dit, il y a quelques heures à peine : " *En Asie. la vérité elle-même est à double sens*. » Et c'est bien vrai ! Vous êtes un imbécile, Kennings ! Vous pensiez faire preuve d'une habileté diabolique en vous servant de quelques types louches : Itoka, Yi-Chi, Miss Achan et consorts. Mais vous n'avez jamais deviné que c'était le contraire ! Ils se sont servis de vous pour jouer leur propre jeu ! Rendez-vous compte de tous les avantages que votre présence leur fournissait : indulgence de la police et du G-2, couverture quasi officielle pour les trafics clandestins, déplacements protégés par la Commission des Réfugiés !...

- Ils m'ont souvent passé des informations exactes. Le G-2 a pu s'en assurer par la suite.

- Hé, naturellement ! C'était ça la ficelle, bougre d'andouille ! Pour quelques tuyaux valables, vous leur donniez une collaboration sans prix : la facilité de travailler à plein rendement pour les techniciens de Mao Tsé-tung ! Un exploit remarquable : chapeau !

- Miss Achan m'a donné des informations sur Foochow.

- Je me fous de Miss Achan ! grinça Francis. Elle n'est venue à Taïpeh que pour attirer l'attention sur elle : c'est sa spécialité. Est-ce que vous savez que Yi-Chi est mort ?

- Je n'en crois rien. Je l'ai vu hier matin.

- D'autres que lui ont passé l'arme à gauche depuis hier matin. Le capitaine Storm, par exemple. Qu'est-ce que vous avez fait de Storm ?

Je vous ai dit tout ce que je savais.

- J'en doute ! Parmi vos relations spéciales, citez-moi quelques noms...

- Il n'y a jamais eu que cinq -personnes plus ou moins impliquées dans mes affaires clandestines... Yi-Chi et Itoka, puis un jeune Japonais du port, Shi-Ku, un infirmier de l'hôpital de Paoching, Tchen, et Miss Achan.

- Cet infirmier m'intéresse. Quel rôle joue-t-il dans votre maffia ?

- C'est lui qui assure la prise et la remise des colis d'opium. Avec l'ambulance, c'était commode.

- Très à la mode, l'ambulance. Mais ce Tchen ne transportait pas seulement de l'opium !

- Que voulez-vous dire ?

- J'attendais le moment opportun pour m'occuper de lui... Est-ce que vous vous figurez que je suis aussi bouché que vous ?

Itoka, allongé au pied du mur, à droite par rapport à Kennings, dormait. Bien entendu, il faisait semblant de dormir. Coplan le secoua :

- Hé, te fatigue pas, mon garçon ! Nous-savons tous ici que la conversation t'intéresse... Peux-tu me dire où habite ton ami Tchen ?

Le Japonais ne répondit pas. Coplan demanda à Kennings en montrant le Jap :

- Et lui, quel était son rôle ?

- Agent de liaison Comme il travaillait chez moi en qualité d'employé, ça simplifiait les transmissions.

- Je vois... Domellini, venez donc par là un instant...

Ils allèrent s'asseoir sur l'escalier. Francis arborait une mine soucieuse.

- Le terrain devient brûlant, dit-il tout bas. Je crois que Kennings ne m'a rien caché... Vous voyez le dessin que ça donne à présent : ce ballot de Yankee s'imaginait rouler les agents de Mao Tsé-tung ! Il leur a donné un drôle de coup de main sans s'en rendre compte... Je vous le confie, et le Jap aussi. Il faut que Kou-Lang me dépose dare-dare en ville. C'est une question d'heures maintenant ! Si je ne réussis pas à épingler le chef de ce réseau, tout va se volatiliser comme par magie.

- Kou-Lang gardera la boutique. Je vous conduis moi-même en ville, décida Domellini d'un ton catégorique. Où allons-nous ?

- Chez Koury pour commencer... Mais ce n'est qu'un tremplin. Et je vous préviens charitablement que ça va chauffer dur !...

- Quand on commence un boulot, il faut le finir. Je suis prêt.

Dans son petit appartement de la rue Shing, la jeune Indochinoise était dévorée d'angoisse et d'impatience.

- C'était terrible, là-bas, haleta-t-elle en se tordant les mains avec fébrilité. Il y avait du sang partout !

- Je boirais bien un petit quelque chose, dit Coplan. Un scotch, par exemple.

- Oui, John...

Elle alla chercher une bouteille et un verre. Coplan dit en riant :

- Apportez un verre pour vous aussi, ma chérie... Un remontant vous fera du bien. Surtout que j'ai encore besoin de vous.

Il ajouta, plus gentiment encore :

- Si vous n'avez pas peur des fêtes que j'organise, cela va de soi.

- C'est pour toi que j'ai peur, rectifia-t-elle, frémissante, pas pour moi.

- Tu as pu t'échapper sans trop d'histoires?

- Oui, il y avait un tel désordre dans la maison .. Et quand ils ont apporté le cadavre de Kou-Wan, le petit chauffeur de Kennings, même les policiers ne savaient où donner de la tête.

- Autre question : avant mon arrivée là-bas, n'as-tu pas aperçu dans la maison un certain Tchen ou un Japonais qu'on appelle Shi-Ku ?

- Ils étaient là tous les deux. Ils ont disparu quand nous sommes montés avec Kennings et Miss Achan à l'étage.

- Parfait. La logique n'est pas toujours une chose abstraite.

- Que veux-tu dire ?

- Je suis comme les vieux, je me parle quelquefois à moi-même. Habille-toi, nous partons.

Il vida son verre.

Quelques minutes plus tard, la Nash arrivait au carrefour de Karenko-Road.

- Nous ferons le reste à pied, dit Coplan à Domellini. Le coin doit être infesté d'observateurs... Voici mon plan : Koury va se rendre seule chez Kennings. Nous ferons le guet... J'ai les clés de la maison.

Il donna le petit trousseau à l'Indochinoise.

- Si un flic ou quelqu'un d'autre t'arrête, explique que tu as un rendez-vous intime avec Kennings... On verra bien ce que ça donnera. Si toutefois tu parviens à pénétrer dans la maison, tâche de dénicher quelques documents qui parlent d'autre chose que de la Commission des Réfugiés. Si tu tombes sur une serviette contenant des papiers, amène ; je suis sûr qu'il y a des archives intéressantes. Pour les copains de Kennings, sa maison est la meilleure planque !

- Je sais à quoi vous pensez, murmura Domellini. Quand Sorge partait voir ses chefs à Moscou, il confiait ses archives à l'ambassade d'Allemagne. C'est génial ! (Véridique).

Ils se séparèrent au début de l'avenue. Koury prit les devants, remonta seule l'avenue déserte.

Francis et. Domellini, postés assez loin du 26, purent voir que la jeune femme entrait sans difficulté dans la maison de Kennings.

La porte se referma. Mais, une minute après, un coup de feu tonna, puis un deuxième. Une fenêtre vola en éclats.

Coplan sentit sa gorge se serrer.

« *Trop tard* ! pensa-t-il. *Il y avait déjà quelqu'un dans la place*. »

Il sortit son pistolet. Au moment où il allait s'élancer, la porte du 26 s'ouvrit. Dans le reflet de lumière du vestibule, la silhouette de Miss Achan se dessina fugacement. La Chinoise prenait la fuite !

Une détonation éclata de nouveau. Miss Achan tomba sur les genoux, puis s'écroula en avant, face contre terre. De l'ombre de l'avenue, un homme fonçait au pas de course vers la maison de Kennings.

CHAPITRE XV

Domellini, qui venait en troisième position dans Karenko-Road, se trouvait trop loin de la maison de Kennings pour comprendre d'emblée la signification des trois coups de feu dont l'écho vibrait encore dans le silence de la nuit.

A toutes fins utiles, il partit au grand galop vers le 26, l'arme au poing.

Mais Coplan avait prévu la réaction de son collègue. Il traversa l'avenue en trombe, rejoignit le Marseillais dans la zone d'obscurité où ce dernier courait, l'intercepta en lui soufflant au passage :

- Stop ! Les flics sont dans la place ! Nous n'avons plus qu'à déguerpir à toute allure. Venez...

Domellini pirouetta sur lui-même et redescendit dans le sillage de Coplan vers le carrefour.

Au moment où la Nash démarrait, ils purent entendre des coups de sifflet stridents. Les patrouilles de la police urbaine étaient alertées.

A grands coups de volant, Domellini pilota sa voiture à travers un dédale de petites rues, en direction de la banlieue sud.

- Qu'est-ce qui s'est passé ? questionna-t-il.

- Miss Achan était chez Kennings. J'ignore ce qu'elle y faisait, mais l'arrivée de Koury a dû la prendre au dépourvu. Quand la Chinoise a voulu se débiner, un gars du G-2 l'a descendue.

- Et Koury ?

Coplan ne répondit pas. Domellini eut la délicatesse de ne pas insister.

Lorsque la Nash s'arrêta devant la bicoque du Marseillais, ce dernier murmura :

- J'ai l'impression que ça n'ira pas tout seul, si nous voulons à tout prix fouiller les papiers de Kennings. Maintenant que la police est sur les dents...

- Ce n'est plus nécessaire, répondit Francis. La Chinoise a sûrement fait disparaître les documents compromettants... Je m'en

veux de ne pas avoir prévu ce coup-là ; il fallait faire plus vite, et nous avons été battus de quelques longueurs. On- ne peut pas toujours éviter les catastrophes, hélas !... Dites-moi, croyez-vous que Kou-Lang puisse aller aux nouvelles sans attirer l'attention ?

- Oui, on peut se fier à lui pour ce genre de besogne.

- Vous lui expliquerez l'affaire... Sait-on jamais ? Des miracles se produisent quelquefois...

Il avait prononcé ces mots avec amertume. Il secoua la tête et ajouta d'un ton fataliste :

- Pauvre petite Koury... Les Français ne lui auront pas porté bonheur...

Assis sur une marche de l'escalier, dans la cave de Domellini, Coplan essayait de mettre de l'ordre dans ses idées. Plus exactement, il essayait de mettre ses idées dans le bon ordre.

Le Marseillais, adossé au mur, buvait à petites gorgées sa troisième tasse de thé très noir. Il regardait Coplan. Dans la pièce souterraine, Itoka et Kennings, ficelés, dormaient.

Au rez-de-chaussée, Kou-Lang dormait lui aussi. Les nouvelles que le boy formosan avait ramenées de Taïpeh étaient pour quelque chose dans l'humeur sombre de Francis :

Koury, tuée de deux balles au cœur, avait été emmenée par la police à la morgue municipale. De Miss Achan, on ne savait rien. Les badauds attroupés autour du 26 de l'avenue Kurenko affirmaient que plusieurs patrouilles avaient été mobilisées pour éteindre un commencement d'incendie, et que le locataire de la maison avait disparu.

Le ronflement assourdi, lointain, d'une sirène troubla soudain le silence morne de la cave. Coplan, les coudes sur les genoux et la tête dans les mains, leva le front, chercha le regard de Domellini.

- C'est la sirène de la carrière, murmura. le Marseillais qui avait respecté pendant plusieurs heures le silence méditatif de son compatriote. Cinq heures du matin : la première équipe va se mettre au boulot...

Puis, avec un soupir :

- Vous n'êtes donc jamais fatigué, vous ? Bonne Mère ! j'ai les muscles endoloris, je vous jure !...

- S'il fallait s'arrêter à ça, maugréa Francis...

Il se leva, parut hésiter quelques. secondes, puis hocha la tête :

- Si mes calculs sont justes, je pense que nous allons pouvoir jouer la dernière manche.

Il entra dans la pièce, réveilla Kennings et le débarrassa de ses liens.

- Venez un moment par là, Kennings... J'ai à vous parler.

Le gros Yankee s'étira en grimaçant, se mit debout, se passa la main sur le visage pour masser ses joues encore figées par l'abrutissement.

- Asseyez-vous là, lui dit Francis en désignant l'escalier. J'ai une proposition à vous faire. Mais peut-être n'est-il pas superflu de définir d'abord nos positions respectives...

Il prit un temps, puis :

- Comme je vous l'ai expliqué brièvement, je suis venu à Formose pour élucider le mystère d'une série de meurtres dont les victimes sont des amis à moi. Je suis parvenu à trouver la piste des assassins et à remonter la filière jusqu'à l'ensemble de leur organisation. Je ne mets plus en doute votre bonne foi : le gang auquel je me suis attaqué s'est servi de vous - c'est un fait indéniable - mais je veux croire que vous n'avez pas trempé dans les nombreux crimes que la maffia Yi-Chi-Itoka compte à son actif. Pour parler plus clairement encore, je puis vous révéler maintenant que cette bande de soi-disant trafiquants est en réalité un réseau communiste extrêmement puissant et efficace. De cela, j'ai des preuves irréfutables. Notamment un film des réservoirs sous-marins installés par les Nationalistes pour la défense de l'île en cas d'invasion.

Kennings écoutait sans broncher. Dans son visage lourd et flasque, ses yeux trahissaient toutefois une attention soutenue.

Coplan continua :

J'ai vu le cadavre de Yi-Chi : le Mandchou a été proprement liquidé par ses confrères d'une balle dans la tête... D'autre part, si je n'étais intervenu pour vous kidnapper par un coup de force à la fumerie de la rue d'I-Lang. vous seriez mort à l'heure actuelle ; on

vous aurait ramassé à la cuiller parmi les débris calcinés de votre Cadillac. Vos anciens complices ont décidé de vous supprimer et vous n'avez plus la moindre raison de les ménager.

- Je suis prêt à vous aider dans la mesure de mes moyens, si c'est là que vous voulez en venir, prononça l'Américain. Mon activité d'agent clandestin n'a jamais été dirigée contre les États-Unis, ne perdez pas cela de vue. Je travaillais en secret pour l'agence Harton, mais pas pour les Rouges.

- Eh bien! voici ce que j'attends de vous... La disparition mystérieuse de Itoka a provoqué un certain remous dans le réseau communiste... Êtes-vous d'accord pour jouer cette carte afin de tendre un piège à nos adversaires ?

- Naturellement

- Êtes-vous en mesure de rédiger un message dont l'authenticité ne sera pas mise en doute pas vos anciens amis ?

- Oui, mais dans des limites très précises. Je n'ai jamais échangé que de brefs billets concernant nos affaires cachées, et mes seuls correspondants étaient Yi-Chi, Tcheng, Itoka, Shi-Ku et Miss Achan.

- Je n'en demande pas tant, fit Coplan dont les traits s'étaient éclaircis... Il s'agit d'une manœuvre très simple : vous écrivez un mot destiné à Tcheng pour lui signaler que Itoka a été arrêté par la M.P. américaine et incarcéré au secret dans un des bureaux de la police.

- Quel bureau ?... Ce point est important.

- J'y ai pensé. Vous stipulerez qu'il s'agit d'un centre nouvellement installé par la M.P, et demeuré secret jusqu'ici. D'ailleurs, je vous donnerai tous les détails : voilà des heures et des heures que j'échafaude les termes de cette lettre dans ma tête. Rien n'y manquera pour faire vrai.

- Apportez-moi de quoi écrire.

Après avoir relu son message, Kennings demanda :

- Quel jour sommes-nous ?

- Le 19, dit Coplan.

- J'ai donc écrit ceci le 18, murmura l'Américain.

Il réfléchit une minute, puis, avec une application minutieuse, il orna sa signature de trois ou quatre fioritures supplémentaires.

- Et voilà soupira-t-il. Personne ne pourrait imiter ma signature sans se trahir : elle varie d'une façon pratiquement invisible, et elle indique pour les initiés la date, le mois et le destinataire. Si un autre que Tcheng recevait ce message, ça ne donnerait rien.

- Parfait, acquiesça Coplan. Si la manœuvre réussit, vous aurez fait la preuve de votre loyauté. Au surplus, vous aurez doublement sauvé votre peau. Et je ne parle pas en l'air, croyez-moi !

A sept heures du matin, Kou-Lang et Coplan se mirent eu roule pour Taïpeh. Coplan, cette fois, s'était déguisé en mendiant formosan.

- Dépose-moi à l'entrée de la ville, dit-il au boy. Et ne porte surtout pas la lettre avant le moment convenu.

- Je ne me tromperai pas, assura Kou-Lang de sa voix frêle.

Trois quarts d'heure plus tard, après une surveillance de dix minutes environ dans le va-et-vient animé de Paoching-Road, Francis vit sortir l'homme qu'il guettait.

Bien que l'infirmier Tcheng ne portât pas son habituelle blouse blanche, aucune confusion de personne n'était possible. La description minutieuse que Kennings avait faite du petit Asiate aux cheveux très noirs, aux pommettes rondes et saillantes, aux oreilles atrophiées et quasiment soudées à la tête, aurait permis de le reconnaître entre mille autres Formosans.

Debout dans l'encadrement de la porte latérale réservée au personnel de l'hôpital, Tcheng jeta un rapide coup d’œil à gauche et à droite avant de se mettre en marche.

Très vite, il se perdit dans la foule bariolée de la grande artère, une des plus importantes de la ville. Mais Coplan, habile à ce sport, ne perdit pas de vue cette silhouette menue dont la promenade l'intéressait.

Francis, le dos voûté, le visage baissé, les bras croisés sur la poitrine dans une attitude souffreteuse, trottinait comme un petit vieux accablé de misère. Sa robe informe et décolorée n'était guère plus qu'une guenille bonne pour la poubelle. Ses pieds nus et son

cou, teintés de brun et de crasse, auraient trompé l'observateur le plus expert.

Tcheng arriva bientôt dans le bas quartier de Taïpeh. A sa suite, Coplan pénétra dans une antique et populeuse rue qui sentait le poisson séché : le quartier des pêcheurs.

Une étincelle jaillit dans la mémoire de Francis. Il reconnaissait l'endroit à présent. Une fois déjà, une filature l'avait mené dans cette rue : Kennings et un indigène étaient venus par ici et étaient entrés dans une taverne.

Effectivement, c'est ce que Tcheng fit lui aussi. Sans un regard en arrière, l'infirmier descendit les marches noires et usées du caboulot indigène installé au sous-sol.

Coplan passa devant le trou sombre de l'entrée sans détourner la tête. Une dizaine de mètres plus loin, il s'arrêta et tendit la main à deux femmes qui remontaient la rue en sens inverse. Une des femmes lui jeta quelques piécettes.

Grommelant et toujours trottinant, Francis erra un moment dans les parages. En vérité, il hésitait. Il était sûr de son déguisement, certes, mais c'était quand même risqué : cette taverne indigène n'était peut-être fréquentée que par une clientèle triée avec soin, ou du moins connue par les gens du lieu.

Tout à coup, Tcheng émergea du trou d'ombre et repartit dans la direction d'où il était venu. Et, une demi-seconde après lui, un autre client du vieux bistrot débouchait à son tour dans la lumière de la rue. C'était un jeune Chinois au crâne rase, aux lèvres charnues retroussées sur une superbe denture de cheval.

« Celui-là, nota Coplan, c'est Shi-Ku. Même sans l'avoir jamais rencontré, c'est ainsi que je l'aurais dessiné d'après les indications que Kennings a données. »

Eu se balançant d'un air de grand gamin insouciant, le Chinois se dirigea vers le port. Lorsqu'il arriva aux quais de Tamsui, il eut comme une inspiration subite et il tira de sa poche un harmonica dont il se mit à jouer allègrement.

Avec les dents qu'il avait, c'était une véritable prouesse. Et, ma foi, l'air américain qu'il tirait de son instrument révélait des dons de musicien incontestables.

Shi-Ku, marchant le long de l'eau, alla jusque tout au bout de la rade de Tamsui. Là, toujours en jouant de l'harmonica, il franchit la passerelle de jonc d'un vieux sampan en ruines et se glissa sous la bâche tendue sur l'habitacle.

« Le message suit la filière, se dit Coplan. Voyons le relais suivant. »

Ce fut moins long qu'il ne le craignait. Shi-Ku avait à peine quitté le sampan depuis cinq minutes quand, de dessous la bâche, un vieil indigène au teint de parchemin fit son apparition. Austère, inexpressif et calme comme le sont les vrais enfants de Confucius, le Chinois se livra posément à une opération assez délicate : franchir la passerelle en poussant une voiturette de marchand ambulant.

Tout se passa bien. Le vieux devait avoir l'habitude. Pas un grain de riz, pas un brin de thé ne tomba de son modeste étalage roulant.

Aussi digne qu'un commerçant de la rue Chungking, le vieux Chinetoque se mit en route vers la rue de l'Est. Sa carriole, montée sur deux roues de vélo, ne paraissait pas tellement lourde à trimbaler.

Et tout cela avait une allure incroyablement banale et quotidienne dans cette lumineuse matinée de Formose...

CHAPITRE XVII

Trois heures de l’après-midi. La chaleur était suffocante. Sur la place de l'Hôtel-de-Ville, des soldats américains étaient en train d'édifier une tribune de planches en vue d'une cérémonie officielle. Déjà le drapeau nationaliste - à l'emblème du Soleil Levant - flottait sur tous les édifices des environs.

Coplan passa derrière une rangée de pédicabs et s'en alla de son petit pas de vieillard vers la rue de l’université.

A présent il en avait marre. Marre de cette ville, de ce soleil écrasant, de ce déguisement, de ces huit heures consécutives de filature qu'il venait de se taper, des attentes interminables qu'il avait dû supporter pour atteindre son but !...

Sous sa défroque, la sueur lui mouillait les reins. Mais peut-être n'était-ce pas uniquement la chaleur tropicale gui le faisait transpirer de la sorte ? Une petite fièvre sournoise - cette espèce d'irritation qui précède la bataille - lui agaçait les nerfs.

Au 227 de la rue de l'Université, la boutique gérée naguère par l'électricien John Bartel était toujours fermée ; toutefois, au fond du vestibule de l'entrée particulière, au-delà de l'escalier menant à l'étage, la porte de l'arrière-boutique était entrebâillée.

Coplan se glissa dans la pièce et se trouva devant un énorme type en veston de toile, tête nue, mains dans les poches, cigare au bec.

- Halte, grand-père ! grogna le colosse en faisant voyager son cigare dans sa grande bouche. Défense d'entrer... Le magasin est fermé, même pour les mendiants. Allez, ouste ! Décampe en vitesse !...

- J'ai rendez-vous avec le colonel Kelmann, dit Francis. J'espère qu'il est là ?

- Hein ? maugréa le flic en dardant sur Coplan un oeil aiguisé.

- Annoncez-moi, je vous prie. Numéro 123.677...

- Minute, alors...

Il tira son cigare de sa bouche, passa derrière Francis pour fermer la porte du couloir à clé, puis retraversa l'arrière-boutique pour passer dans une pièce contiguë.

- Pouvez venir, dit-il en appelant Francis de la pièce voisine.

Il laissa passer Coplan, ferma la parte dans son dos et reprit sa faction dans l'arrière-boutique.

Kelmann, debout derrière une petite table, considérait le visiteur d'une prunelle dénuée de toute expression. A côté de lui, debout également, un homme d'une cinquantaine d’années, aux cheveux gris, au visage buriné, au teint pâle, au corps maigre flottant dans un costume gris clair, examinait l'arrivant.

- Félicitations pour le déguisement, Waycott, prononça Kelmann. Je vous aurais croisé dans la rue sans vous reconnaître...

Coplan regarda le colonel, puis l'autre homme, puis de nouveau Kelmann. Ce dernier comprit et dit :

- Le général Frank Haydell, du C.I.A.

- Enchanté, dit Francis à l'adresse du général.

- Je n'en dirai pas autant, répondit Pautre aussi sec.
- Vraiment ? s'étonna Coplan. J'en suis désolé... Et la raison de votre mauvaise humeur ?
Puis, sans laisser à Hayden le temps de répondre, il demanda, désinvolte :
- Vous permettez ? Je suis en route depuis sept heures du matin et je n'ai pas dormi la nuit dernière...
Il prit place dans un fauteuil, alluma une Chesterfield. Les deux Americains se décidérent également à s'asseoir.
Le général Haydell attaqua aussitôt :
- Nous n'avons pas l'habitude de sortir des coulisses, Waycott, et ça ne m'amuse pas du tout d'intervenir dans le travail que vous faites à Taïpeh en cheville avec mes collègues du G-2. J'estime cependant que les événements m'obligent à me mêler de cette affaire et, s'il le faut, à m'occuper de vous d'une façon un peu plus sérieuse.
- Vous ne me surprenez pas, avoua Francis d'une voix calme. Je commençais même à me demander si le C.I.A. fonctionnait dans cette île ou non.
Haydell trancha d'un ton autoritaire :
- Laissons les questions théoriques de côté, voulez-vous ? Les méthodes du C.I.A. sont ce qu'elles sont. En tout état de cause, elles ne regardent personne.
Coplan ne se sentait guère disposé à supporter l'attitude déplaisante de Haydell. Sortant son paquet de cigarettes, il le vida sur la table, chercha une des cigarettes parmi les autres, la prit dans ses doigts, la déchira.
- Tenez, dit-il en tendant au général trois clichés minuscules tirés sur papier spécial. Ceci, c'est votre boulot, pas le mien. Les méthodes du C.I.A. sont ce qu'elles sont, je n'en disconviens pas ; mais quand les espions communistes passent leurs loisirs à filmer vos armes secrètes, il ne s'agit plus de théorie. Ou alors vous avez une conception bien à vous des tâches qul incombent au contre-espionnage...
Haydell saisit les clichés, les éleva à la lumière. Coplan regarda Kelmann et vit, l'espace d'une seconde, une étincelle de satisfaction qui pétillait dans les prunelles du colonel. Pas de, doute, ça lui faisait

plaisir de constater que son collègue venait de se faire salement moucher.

Francis rangea posément ses cigarettes dans son paquet de Chesterfield.

Haydell hocha deux ou trois fois la tête, glissa les petites photos dans son portefeuille. Puis, d'un ton beaucoup moins cassant, murmura :

- Je ne suis pas venu ici pour contester vos mérites, Waycott. Mais il s'est passé hier des choses extrêmement désagréables pour mes services... Deux de nos indicateurs ont été tués dans des circonstances mystérieuses : un certain Yi-Chi, tenancier d'une boîte de nuit à Pei-tou ; et une ancienne espionne chinoise, Miss Achan.

- Tiens, Miss Achan est morte ?

- D'autre part; enchaîna Haydell, un fonctionnaire du Bureau des Réfugiés a éte enlevé au cours d'une bagarre sanglante dans une maison de la rue d'I-Lang. De tous ces faits, j'ai des comptes à rendre... Vous aviez promis au colonel Kelmann de lui apporter des révélations sensationnelles. Où en êtes-vous ?

- Je suis prêt, laissa tomber Francis. Et j'oserais presque dire que ma récolte dépasse mes prévisions les plus optimistes...

Kelmann était devenu très attentif. Se tournant vers lui, Coplan demanda :

- De combien d'hommes pouvez-vous disposer, colonel ?

- En mobilisant tous mes effectifs, ceux du C.I.A. et les agents civils de la M.P. auxquels je puis faire appel, vous pouvez compter sur 120 hommes bien entraînés.

- Magnifique ! Nous aurons assez de la moitié. Tout dépendra de la précision des opérations...

Le général Haydell, peu désireux de se laisser reléguer à l'arrière-plan, sortit un calepin de sa poche, dévissa le capuchon de son stylo et maugréa :

- Indiquez-moi d'abord le chef de ce réseau. Coplan arbora un sourire impertinent.

- Navré, mon général, dit-il, suave, c'est bien le seul renseignement qui me manque encore. Mais vous l'aurez, rassurez-vous ! En prime, quand tout sera fini. En attendant, veuillez noter le

plus soigneusement possible les phases successives de la rafle qui débutera à huit heures précises, au 9 de la rue Chu-Min...

Pendant une heure vingt, Coplan énonça pour les deux officiers américains les opérations détaillées du mécanisme qu'il avait mis au point.

Lorsqu'il se tut, Kelmann prononça d'une voix grave :

- Je souhaite que tout cela réussisse... Une seule chose m'inquiète un peu : êtes-vous sûr d'arriver à temps pour mette la main sur les documents ?

- Le contraire m'étonnerait, dit Coplan. Les méthodes et les formules varient, mais il y a un principe que je crois immuable dans la technique de nos adversaires : des notations rigoureusement tenues à jour sont obligatoires. C'est la faiblesse de leur système, c'en est aussi la force. Ils peuvent tout contrôler, tout vérifier : les traîtres et les mouchards sont détectés d'une manière quasi automatique grâce à ce procédé. Au reste, nous saurons quoi avant minuit.

Georges Kennings, les yeux bandés comme à l'aller, regagna Taïpeh dans la Nash conduite par Kou-Lang. Le transfert eut lieu dans un petit bois situé au sud de la ville, et le gros fonctionnaire américain fut emmené rapidement dans une voiture pilotée par le colonel Kelmann en personne.

A huit heures moins dix, alors que le crépuscule achevait de s'assombrir, Kennings, les menottes aux poignets, fut débarqué par deux M.P. devant le numéro 9 de la rue Chu-Min, vieil immeuble de deux étages dont le porche mal éclairé ne révélait aucune appartenance officielle.

Si les amis de Itoka, avisés par le message de l'infirmier Tcheng, avaient posté des observateurs dans les parages, l'arrivée de Kennings leur confirma l'authenticité des promesses de ce dernier.

Kennings, dans sa lettre-piège, annonçait qu'il faciliterait l'évasion du Japonais détenu dans la cave de cette maison, et que tout se passerait en quelques secondes, à huit heures précises.

Dans une des pièces de la maison, le colonel Kelmann fixait anxieusement son bracelet-montre. Malgré toutes les précautions prévues, le choc risquait d'être brutal. Le réseau ennemi avait sans doute mobilisé pour ce coup de force ses hommes les mieux aguerris.

Huit heures moins cinq.

Kennings, délivré des bracelets d'acier, était pâle. Un léger tiraillement au coin de son œil gauche trahissait la tension terrible de ses nerfs.

Huit heures moins trois... Moins deux... Moins une...

Kelmann leva la tête, regarda Kennings.

- Go on ! (Allez-y) articula-t-il sèchement.

Kennings s'avança dans le couloir, s'ébouriffa les cheveux d'un geste rapide - pour avoir l'air d'un type qui vient de se bagarrer - puis ouvrit d'un mouvement violent la porte de la rue. Il sortit, se retourna, agita le bras...

Débouchant .de l'obscurité comme un obus, une jeep bâchée arriva, freina brutalement devant le 9. C'était à cet instant-là que Itoka aurait dû bondir dans le jeep amenée par ses complices.

Des cris gutturaux éclatèrent de toutes parts. Trente hommes armés, surgis de la nuit, entourèrent la jeep. Les pneus furent mitraillés. Les coups de feu tonnèrent dans tous les sens.

Pris au piège, les agents ennemis tentaient malgré tout de riposter. Mais la lutte était trop inégale. Kelmann, tapi dans le couloir de l'immeuble, se mit à tirer comme un forcené. Un des hommes de la jeep dégringola sur le pavé ; mais Kelmann avait cependant manqué de promptitude : Kennings, visé par un des Chinois, s'écroula, atteint de trois balles... Ami ou ennemi, ils avaient de toute manière condamné leur comparse et ne l'avaient pas raté !...

Tandis que l'agent secret de la Presse Harton tombait devant le 9 de la rue Chu-Min, mortellement touché, Coplan, toujours déguisé en mendiant, s'élançait avec cinq civils du C.I.A. sur la passerelle de jonc du vieux sampan amarré au bout du port de Tamsui.

La soudaine irruption des six hommes sous la vieille bâche provoqua un moment de stupeur dans l'habitacle de l'antique bateau indigène.

- Le premier qui bouge, je lui vide mon chargeur dans le ventre ! gronda Francis.

Shi-Ku, littéralement pétrifié de saisissement, restait là, agenouillé avec sa longue-vue dans les mains. Kao, le Chinois, tenait sur ses genoux son cahier d'écolier dans lequel il était en train d'inscrire les renseignements que Shi-Ku lui dictait.

Il n'y avait personne d'autre dans la bicoque du sampan.

- Debout ! ordonna Francis après s'être assuré que les deux espions ne pouvaient actionner aucun dispositif explosif.

Shi-Ku et Kao se levèrent. Mais, avec une agilité inconcevable, le jeune Japonais balança sa longue-vue à la tête de Coplan, opéra une sorte de saut périlleux sur place et, se propulsant ainsi en arrière, percuta la bâche, l’arracha par le poids de son corps lancé et l'entraîna par-dessus bord, dans la flotte.

Un des types du C.I.A. tira au jugé. Coplan, tète baissée, se jeta comme un taureau sur le vieux Kao qui, profitant de la diversion créée par Shi-Ku, s’élançait vers sa voiturette de marchand ambulant. Atteint en plein ventre par cet effroyable coup de bélier, Kao alla dinguer jusque contre le banc de l'habitacle, à deux mètres de distance. Coplan, emporté par son élan, trébucha.

Une dernière fois, le vieux Chinetoque essaya de repartir vers sa voiturette. Mais Françis,au passage, lui fit une prise aux chevilles et Kao s'étala au sol.

Un des hommes de Haydell, avec un flegme effarant, fit deux pas, leva son Colt et l'abattit sur le crâne du Chinois. Il y eut un craquement sinistre. Kao, la nuque brisée, ne bougea plus.

Dehors, des coups de feu retentirent, puis des clameurs excitées.

CHAPITRE XVIII

Les promeneurs qui déambulaient dans la Chungking Road et savouraient paisiblement la fraîcheur de l'air nocturne, ne se doutaient pas qu'une fantastique opération de nettoyage se déroulait simultanément en cinq points de la ville.

Pendant que les agents du C.I.A. repêchaient le corps criblé de balles du jeune Shi-Ku, le général Haydell, à la tête d'un peloton de soldats et d'hommes-grenouilles, dirigeait l'assaut contre le poste côtier 122.

Non loin du petit blockhaus, une autre équipe cernait la maisonnette d'un paysan, un cultivateur d'orchidées, là même où, dans la matinée, le vieux Kao s'était longuement arrêté avec sa voiturette de marchand ambulant.

Mais de tous ceux qui participaient à la vaste manœuvre d'ensemble, c'est le capitaine Windop qui fut le plus impressionné par la découverte qu'il fit en arrêtant l'infirmier Tcheng.

Au moment où Windop et ses hommes arrivaient à l'hôpital de Paoching pour appréhender l'espion, ce dernier, bien qu'il fût de garde à la salle des grands malades, se trouvait momentanément au laboratoire-annexe de la morgue de l'établissement.

C'est là qu'il fut arrêté. Pris de vitesse par l'action ultra-rapide de l'officier américain et de ses hommes, le Chinois n'eut pas l'occasion d'opposer la moindre résistance. A peine avait-il compris ce que signifiait l'irruption des visiteurs dans le labo, que déjà les bracelets d'acier se refermaient autour de ses poignets avec un claquement métallique impitoyable.

Tcheng, prenant un air stupide, se mit à protester d'un ton larmoyant. Pourquoi venait-on l'arrêter ? Il n'avait rien fait de mal.

- Du calme, mon bonhomme, lui dit le capitaine Windop. Tu auras le plaisir de t'expliquer quand le moment sera venu... Qu'est-ce que tu fabriquais là ?...

Tout en essuyant à sa blouse blanche ses mains mouillées de produit désinfectant, l'infirmier marmonna :

- Rien de spécial... Je fais mon travail, je prépare des pièces pour les jeunes gens de l'université.

Windop fronça les sourcils, s'approcha de la table de marbre scellée dans le mur latéral du laboratoire. Plusieurs bocaux de verre, de dimensions imposantes étaient alignés d'un côté de la table. Au milieu de celle-ci, une jambe sans pied offrait à la lumière de la lampe ses coloris cadavériques : peau blanchie par l'alcool, chairs mortes et cireuses, poils noirs.

- Ma parole, c'est une vraie jambe humaine ! s'exclama Windop, vaguement écœuré.

- Évidemment, bougonna Tcheng. Les étudiants en médecine ont besoin de ces choses-là pour étudier.

- Vous êtes un drôle de fournisseur, ronchonna l'officier en se penchant pour voir ce que contenaient les bocaux.

Il fit une grimace et se détourna. Baignant dans l'alcool, il y avait là deux mains, un pied, une tête complètement écorchée... C’était bien la plus sinistre collection de débris humains que Windop eût jamais vue !

- Restez ici et ouvrez l'oeil, commanda-t-il à deux de ses assistants. Que personne n'entre dans ce local jusqu'à nouvel ordre. Nous emmenons l'honorable M. Tcheng...

L'infirmier fut conduit sous bonne garde vers la voiture qui stationnait derrière l'hôpital.

Un peu avant minuit, dans le grand bureau du général Haydell, une réunion plénière eut lieu et Coplan, débarrassé de ses haillons, put esquisser un premier bilan des opérations. Personne ne songea à lui contester le droit de prendre la parole pour tirer les conclusions de cette rafle dont il avait orchestré les diverses phases.

- Je ne me suis trompé que sur un point, reconnut-il d'emblée. Les archives du réseau ne se trouvaient pas à bord du vieux sampan, elles étaient cachées dans la chaumière du planteur d’orchidées. A part cela, tout était juste. George Kennings - Dieu ait son âme - était un pion entre les mains de ceux qu'il croyait utiliser pour récolter des renseignements. Il était leur meilleur alibi, puisque leurs activités louches étaient ainsi couvertes et même favorisées par vos divers services qui s'imaginaient recevoir des informations précieuses !... Yi-Chi, Tcheng et Shi-Ku étaient les éléments principaux de l'organisation ; le vieux Kao ne s'occupait que des transmissions. Il trimbalait le poste émetteur dans le double fond de sa voiturette et il se rendait ainsi chez Su-fou, le planteur d'orchidées, d'où se faisaient les émissions à destination des récepteurs placés de l'autre côté du détroit. Miss Achan, agent provocateur, servait surtout à créer les fausses pistes, les diversions... La fumerie de la rue d'I-Lang et la taverne du quartier des pécheurs étaient les repaires habituels de la bande. Quant au

trafic d'opium, bien réel je m'empresse de le dire, il justifiait certains déplacements qui avaient une autre portée, cela va de soi.

Tcheng assurait les liaisons et les transports. Je le...

L'entrée d'un jeune officier du Chiffre et d'un autre fonctionnaire du C.I.A. interrompirent l'exposé de Coplan.

- Du nouveau ? demanda-t-il au gars spécialise dans les langages codiques.

- Sûrement ! Je n'en tire d'ailleurs aucune gloire, c'était assez simple comme système. Nous avons les listes des agents du réseau et le relevé des messages transmis par radio. Leur administration me paraît terriblement pointilleuse, soit dit en passant.

- Je vous le répète, dit Coplan, c'est un principe immuable chez eux. Comme ils se méfient de tout le monde, tout doit être contrôlable par des émissaires envoyés par le réseau central...

- Le dernier message transmis par Kao est la répétition fidèle de la lettre-piège écrite par Kennings à Tcheng, mais avec une seule modifications : au lieu du nom de Itoka, Kao a transmis : le chef.

- Ah ? fit Coplan en se frottant les mains. C'était donc Itoka leur chef local !

Kelmann ajouta :

- Malchance pour nous : Itoka est le seul que nous n'ayons pas retrouvé !

- On le retrouvera, colonel, répondit Francis sur un ton rassurant.

- Je n'en doute pas, ricana Kelmann. Si vous n'aviez pas eu cet atout-là dans la main dès le début, vous n'auriez jamais pu contrer nos adversaires. Vous me prenez pour un enfant, Waycott ?

Le type du Chiffre fit claquer ses doigts et reprit :

- Parmi les noms figurant sur les listes, il y a un lieutenant de l'État-major Central de Taïpeh. Le lieutenant Wing-Ho. C'est sans doute lui qui a combiné l'affaire du poste 122 et copié les dispositions secrètes du Plan 3 proposé par Washington au Généralissime...

- Venez ! dit Haydell au jeune officier. Nous allons pointer vos listes et organiser les opérations finales. C'est le plus urgent.

Ils se retirèrent. L'autre fonctionnaire qui était arrivé en retard prit la parole à son tour :

- Pénible nouvelle à vous annoncer, dit-il d'un ton maussade. Je ne sais pas si vous vous souvenez du bouquin du docteur Maltz ?... Dans ses souvenirs, ce chirurgien raconte qu'à ses débuts, pour se faire la main, il avait besoin de matériel ; il tapait donc ses parents, ses amis, ses confrères et il donnait tout son fric à un des infirmiers d'un hôpital de Berlin et ce dernier lui refilait des centaines de cadavres... Tcheng faisait le même truc... J'ai identifié une main de notre pauvre collègue Storm... et je crois que nous retrouverons d'autres amis traités de la même manière. Jamais personne - même pas nos plus fins limiers - n'auraient pensé à examiner les débris humains que les étudiants charcutent pour s'exercer... Une combine intelligente, croyez-moi ! D'ordinaire, c'est ce qu'il y a de plus compromettant : les cadavres. Pour Tcheng, c'était sans danger. Et ça lui rapportait de l'argent par-dessus le marché !

Un silence plana dans la pièce.

Le surlendemain, après un repos bien mérité, Coplan quitta vers midi l'hôtel du Parc où il s'était installé la veille à l'aube.

Sa dernière visite au colonel Kelmann fut empreinte d'une grande cordialité.

- Voici votre passage pour Hong-Kong, dit Kelmann. Valable en priorité pour une durée de six jours, lieu d'envol à votre choix. Satisfait ?

- Vous êtes un homme de parole, merci.

- Vous ne m'avez toujours pas livré Itoka, rappela l'Américain.

- Je vous l'enverrai par parachute, plaisanta Coplan. Car, moi aussi, je suis un homme de parole !...

- Je ferai parvenir mon rapport à Paris via Washington. En remplissant votre mission, vous nous avez rendu un fier service.

- Je ne l'ai pas fait exprès, avoua Francis en riant. Dans notre métier, c'est comme au billard : il y a des coups qu'on ne peut réussir que par la bande... De Hanoï, nos adversaires ont ordonné l'assassinat de trois de mes compatriotes repérés avant leur arrivée dans l'île ; puis, en remontant la filière, ils ont éliminé tous nos autres agents. Le dernier, Bartel, a été attiré dans un guet-apens près du

poste 122. Peut-être avait-il découvert un début de piste ? Nous ne le saurons jamais...

- Vous n'installez pas de nouveaux informateurs ?

- Pas question ! mentit Coplan, très sérieux.

Sur ces mots, les deux hommes éclatèrent de rire, Coplan se leva et prit congé.

Jusqu'à la nuit tombante, il se promena dans la ville. A neuf heures du soir, Kou-Lang le cueillit avec la Nash et ils filèrent dare-dare chez Domellini.

Le Marseillais s'enquit aussitôt :

- Vous êtes sûr qu'on ne vous a pas suivi ?

- Vous me prenez pour une bille ? répliqua Francis sans se fâcher. N'ayez crainte, j'ai passé ma journée à vérifier des petites choses de ce genre... Et maintenant, si vous êtes prêt, en route.

Il alluma une cigarette, contempla d'un œil méditatif le cadavre de Itoka couché le long du mur de béton.

- Cyanure ? demanda-t-il.

- Oui, bougonna Domellini. Il avait tellement soif qu'il a bu cette saleté sans même se rendre compte...

- Vous le déposerez comme je vous ai dit, dans le petit ravin de droite, à six cents mètres de la lisière du bois. Je préviendrai Kelmann par télégramme...

Domellini prit le volant.

Après deux heures de route, ils s'arrêtèrent dans un chemin de traverse. La petite ville de Pei-men etait à trente kilomètres au sud.

Coplan descendit de la Nash, sortit la serviette qu'il avait emmenée, en extirpa l'émetteur spécial, brancha les connexions et l'antenne.

Il y eut plusieurs minutes d'attente, puis une voix mystérieuse résonna dans les écouteurs.

- Vous êtes là, finalement ?... Passez l'indicatif, please !...

- F.X. 18, articula Coplan dans le micro. Nous sommes à l'heure, il me semble ?...

- A l'heure, oui, mais voilà huit jours que je prends l’écoute pour des prunes !...

- Sans importance. Transmettez : « *Mission terminée. Amis peuvent quitter Saïgon comme convenu et prendre contact.*

Message terminé. »

La voix répéta. Et ce fut tout.

Francis rangea le matériel, la Nash reprit la route.

A l'aube, un avion emportait Coplan vers Hong-Kong. Domellini rentra de vacances le soir même et reprit son service à l'usine. Ses nouveaux amis pouvaient venir...

FIN